

ZEITSCHRIFT
FÜR
ÄGYPTISCHE SPRACHE
UND
ALTERTHUMSKUNDE

HERAUSGEGEBEN

VON

C. R. LEPSIUS

ZU BERLIN

UNTER MITWIRKUNG VON H. BRUGSCH ZU GÖTTINGEN

FÜNFTER JAHRGANG
1867



LEIPZIG

J. C. HINRICHS'SCHE BUCHHANDLUNG








EGYPTOLOGY

ARCHIVE

WWW.EGYPTOLOGYARCHIVE.COM

Inhalt.

	Seite.
La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens par W. PleYTE	1. 9. 26
Einige Beobachtungen über die Silbe „men“ in dem hieroglyphischen Schriftsystem von Joh. Dümichen (Fortsetzung)	4
Altägyptische Kalenderstudien von Joh. Dümichen (II.)	6
Varia by S. Birch	14. 63
On formulas relating to the heart by S. Birch	16. 54
Noch einmal der Münchner Obelisk. Von Fr. J. Lauth. — Zusatz von R. Lepsius	19. 20
Die Kapitel der Verwandlungen im Todtenbuch 76 bis 88 von H. Brugsch (mit lithogr. Beilage)	21
Miscellanea (II.) by P. Le Page Renouf	32. 41. 52
On king Semempses of the 1st dynasty by C. W. Goodwin	34
Sur un Ostracon de la collection Caillaud par F. Chabas	37
The Calendar question by C. W. Goodwin	45. 57. 78
On the age of the Temple of Denderah by C. W. Goodwin	49
Miscellanea (III.) by P. Le Page Renouf	60. 65. 96
De la transcription des hiéroglyphes par Aug. Baillet	66
Zu dem vorstehenden Artikel des Herrn Baillet von R. Lepsius	70
Ein graphischer Scherz aus einem der geheimen Corridore des Tempels von Dendera von Joh. Dümichen (mit einer lithogr. Beilage)	73
Lettre de Mr. F. Chabas à Mr. Lepsius	76
King Semempses and king Ases-kaf by C. W. Goodwin	82
On the interchange of the letters  and  in Egyptian. By C. W. Goodwin	85
Das ägyptische Troja von H. Brugsch	89
Notes on Egyptian Numerals by C. W. Goodwin	94. 98
 oder  von H. Brugsch	97
Ueber  von H. Brugsch	101
Les trois fêtes de nouvel an par A. Romieu	103
Erschienenene Schriften	8. 36. 44. 72. 88. 108
Nachrichten und Notizen	36. 56. 96. 107
Register der in dem Jahrgang 1867 erklärten Hieroglyphen	105



EGYPTOLOGY

ARCHIVE

WWW.EGYPTOLOGYARCHIVE.COM

Zeitschrift

für

Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Straße 18)unter Mitwirkung von **Dr. H. Brugsch** Königl. Preufs. Consul zu Kairo.**Januar**

Preis jährlich 5 Thlr.

1867.

Inhalt.


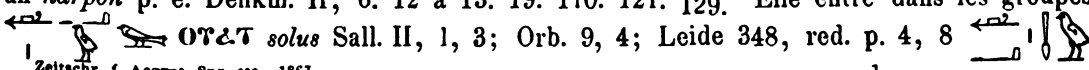
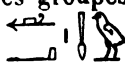
La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens, par W. Pleyte. — Einige Beobachtungen über die Silbe „men“ in dem hieroglyphischen Schriftsystem, von Joh. Dümichen. (Forts.) — Altägyptische Kalenderstudien, von Joh. Dümichen (II.) — Erschienenene Schrift.

La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens.

„Du choc des opinions jaillit la vérité“. En écrivant la célèbre devise à la tête de cette étude, je hasarde de publier encore une note dans la Zeitschrift, et j'attends que M. Dümichen s'étende davantage au sujet de la lecture de la guêpe pour laquelle je proposais la prononciation de *af*. Lorsqu'il aura fini ses intéressantes remarques, je serai à même de choisir entre nos opinions: pour le moment je veux croire qu'il lui sera possible de défendre sa thèse; je n'en serai que bien content; la vérité y gagnera. Le serviteur de la science ne cherche qu'à étendre le domaine des découvertes. Aussi j'espère que M. Goodwin ne m'en voudra pas, si je crois le devoir attaquer au sujet de son opinion sur les phonétiques des noms de nombre. Nous avons lu son admirable découverte, faite dans le pap. 350 de Leide, et publiée à la seconde colonne page 39 de la Zeitschrift de 1864. Or cette page nous communique une grande erreur en même temps qu'elle nous découvre une grande partie de la vérité. Nous lui saurons gré pour ce qu'il a donné et ce n'est que par lui que nous sommes venu à un tout autre résultat, incontestable, comme je l'espère.

M. Goodwin a déduit, d'un examen attentif du papyrus, la règle générale que la lecture phonétique des noms de nombre au-dessus de 19 s'est formée d'après les unités, par la terminaison plurielle, et il a proclamé que „Die alten Aegypter haben sich ohne Zweifel der Pluralform der Einer bedient, um die entsprechenden Zehner auszudrücken, ähnlich wie die Hebräer“. — Cette règle se basait sur les phonétiques des nombres 70, 80, 90, mais les nombres 20, 30, 40, 50, 60, ne sont pas notés. — Un nouvel examen du papyrus m'a porté à tout une autre opinion, c'est-à-dire: *la prononciation des noms de nombre coptes représente la lecture phonétique des noms de nombre antiques.*

Nous commençons avec la valeur phonétique des nombres un à vingt, en rappelant à la mémoire ce que nos devanciers nous ont appris.

↑ hiérog., | hiérat. La valeur phonétique est généralement connue  *ua*. De Rougé, stèle de la bibliothèque Impériale p. 241 sq., a consacré une étude spéciale au sujet des phonétiques du signe et de ses combinaisons. La figure syllabique paraît être un *harpon* p. e. Denkm. II, 6. 12 à 13. 19. 110. 121. 129. Elle entre dans les groupes  *OT&T solus* Sall. II, 1, 3; Orb. 9, 4; Leide 348, red. p. 4, 8 



EGYPTOLOGY

ARCHIVE

WWW.EGYPTOLOGYARCHIVE.COM

pour ce signe dans la basse époque) et *tao, tou, tau* qui me paraît être dérivé des *cing* points de l'étoile, **†OT** *quinque*. Dans le pap. de Leide 350 p. I, l. 2 nous trouvons selon la découverte de M Goodwin les phonétiques de *cing* dans les mots: $\varphi \text{ I } \star$ *hr tauu-k*. Les phonétiques *tau* représentent donc la valeur phonétique du nombre *cing*, en copte **†OT**. On remarquera que les phonétiques de *cing* sont suivis d'une terminaison plurielle $\text{||} = \Sigma = \text{||}$. Les phonétiques anciens sont exprimés par la main, et il se peut que la main munie de ses cinq doigts se rapporte à la signification primitive du mot comme dans l'hébreu, comp. la grammaire de M. Rödiger.

La forme hiératique est combinée des signes — pour quatre, et $\text{||} = 1$, ainsi $4 + 1 = 5$. — a la même valeur dans les signes hiératiques 7, 8, 9. — La forme antique est composée d'une manière analogue $\text{U} = 2$, $\text{J} = 3$, $2 + 3 = 5$.

||| , ≡ , \star hiérog. . Mr. Birch a proposé la lecture phonétique *sas*, tirée de l'inscription d'un coffre, publié dans le recueil de G. D. Athanasi London 1837. On y trouve Pl. II les légendes au-dessus de et au-dessus de . Le coffre appartient à l'ancien empire. Donc les phonétiques antiques ont été probablement *ss*. Le copte nous présente la forme **CO**, **COT**, **COOT**, l'hébreu *ww* de $\omega\pi\tau$, et les langues indo-européennes une forme analogue, comp. *six, zes, sex* etc. La forme antique *sas* me paraît être changée dans les temps postérieurs en *ss*; je tire cet argument du papyrus 350 de Leide où nous lisons page I, l. 2: et à la fin de cette rubrique nous lisons les mots . Il faut observer que le signe initial \times porte deux traits en dessus sur la copie publiée.

L'original m'a convaincu que ces traits sont le reste du signe effacé, sur lequel on a écrit ensuite la croix. La croix oblique avait la valeur syllabique de *ss* dans le verbe $\times \Delta$ Rit. 17, 78 = Rit. de Rougé, $\times \Delta$, comp. les formes $\times e e \Delta$ Düm. Rec. I, 97, 37 et $\times \Delta$ Sall. I, 3, l. 1; et \times *ora* voyez Zeitschrift II, p. 91; dans le verbe \times Pap. Berl. II, l. 58, comp. pap. Leide red. 348, p. 5, l. 6 et le copte **CZU** *ictus, vulnerare*. Outre cette valeur elle avait celle de χt dans \times pap. Méd. de Berl. p. 6, l. 1 $\times \Delta$ ibid. p. 11, l. 12 et Chabas, Pap. Harris, s. v.; et celle de \times *ur* dans \times p. e. \times Düm. Rec. II, p. 97, l. 18 = et dans le nom de \times *verus*. D'autres valeurs se cachent peut-être dans le nom d'un poids ou d'une mesure \times et $\text{||}\times$, comp. Zeitschrift 1865 p. 69 et Düm. Texte Rec. p. 62 et dans le nom de quelque pays \times Brugsch Rec. I p. 22, l. 11. 16. Sur la variante du signe $\times = \text{||}\text{||}\text{||}$ nous parlerons tantôt. Il me semble que le signe de la croix employé dans une quantité de mots comme déterminatif, résulte de sa valeur de poids ou mesure. Du moins plusieurs mots dans lesquels la croix se rencontre ont du rapport avec le calcul. — Ce que nous pouvons conclure de ce qui précède, c'est que dans la langue antique la lecture était *sas*, plus tard *ss* d'où dérive le copte **COT**. La signification primitive du mot est inconnue comme dans toutes les autres langues. On trouve le signe 6 phonétiquement dans le groupe la grande demeure des *sex*. Le signe hiératique antique n'est que la transcription légère des 6 traits horizontaux, qui indiquent le No. 6 dans l'ancien style. Cette forme est restée pour indiquer plus tard le sixième du mois. Le signe est une combinaison de $\text{||} = 2$ et $\text{<} = 3$ voyez plus haut, semblable à 2 fois 3 = 6.

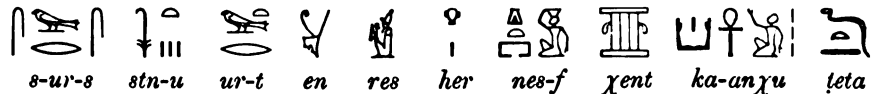
(Suite.)

Einige Beobachtungen über die Silbe „men“ in dem hieroglyphischen Schriftsystem

von **Johannes Dümichen.**

(Fortsetzung.)





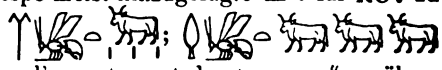


Das hohe Pylonenthor, die große Umfassungsmauer, die Architrave über den Säulen im Hofraum, die Treppenwände, jedes größere oder kleinere Zimmer in den Tempeln von Edfu und Dendera tragen, wovon ich nur wenige Ausnahmen wahrgenommen, an dem unteren wie oberen Rande eine in der Regel in der Mitte beginnende und von da nach beiden Seiten auslaufende Weihinschrift. Eine Zusammenstellung dieser Inschriften gewährt die überraschendsten Aufschlüsse in Bezug auf die allmähliche Erbauung und Ausschmückung der beiden großen Tempel in ihren verschiedenen Räumen, wie auch in Bezug auf die großartige, den Göttern hier dargebrachte Verehrung. Den Schluss dieser Weihinschriften, oder vielleicht noch richtiger bezeichnet mit dem Namen Bauinschriften, macht gewöhnlich, wie bereits bemerkt, die übliche Formel, in welcher dem königlichen Gründer oder Erweiterer des Heiligthums die Mehrung und Befestigung seiner Herrschaft über das obere und untere Aegypten verliehen wird. Ich entnehme jetzt diesen von mir sorgfältig gesammelten Bauinschriften noch ein Beispiel als Beleg für die der Wespe zukommende Aussprache *men*. In einem der Zimmer Denderas schließt die am oberen Rande sich hinziehende Inschrift auf der einen Seite mit den Worten:















„Sie (die Hathor) vergrößert das Königthum, das große, dem König von Oberägypten auf seinem Throne unter den Lebenden ewiglich“ und auf der anderen Seite:











„Sio befestigt den König von Unterägypten auf dem Sitze unter den Lebenden ewiglich“.




¹⁾ Das erste Mal hat die Wespe die bekannte Aussprache „ *xeb*“ mit der ebenso bekannten Bedeutung „Unterägypten“, welchem das koptische *ⲉⲟⲩⲉ* humilem esse, *ⲉⲓⲃⲉ* humiliari, *ⲉⲧⲉⲟⲩⲉ*, *ⲉⲓⲃⲉⲟⲩⲉ* humilis wohl gegenübergestellt werden dürfte, wie dem „ *xeb*“ in seiner Bedeutung von „Arbeit, Werk, Bauwerk“ das koptische *ⲉⲱⲩ*, *ⲉⲱⲓ*, *ⲉⲱⲱⲓ* opus, *ⲉⲣⲃⲏⲟⲩⲓ* opera sehr passend zu vergleichen ist. In dieser Bedeutung steht der Wespe, nicht als Schrift- sondern als Sinnvariante, das  der Inschriften gegenüber, und auch wenn  allein erscheint, wie in den von Hrn. Pleyte citirten Beispielen, ist es nicht *ast*, *af* zu lesen sondern *ka-t*. Ob die Wespe in der Bedeutung von Werk, Bauwerk *xeb* = *ⲉⲱⲩ* opus oder *ket* = *ⲕⲉⲧ* aedificare, darüber bin ich noch nicht ganz im Klaren, doch scheint das der Wespe meist hinzugefügte *ⲁⲧ* für *ⲕⲉⲧ* zu sprechen. Das aus Rec. I pl. XIV 5, 6 gebrachte Beispiel:  ist meines Dafürhaltens nicht *em ast ka-u* zu lesen und „dans l'appartement des taureaux“ zu übersetzen, sondern die Wespe ist hier gebraucht für  *ka-t* in der Bedeutung von „Arbeit, Bauwerk“ und die Kuh eine jener seltsamen graphischen Spielereien der Ptolemäerzeit für die Silbe *neb*, so das die Stelle nicht „dans l'appartement des taureaux“ zu übersetzen, sondern „in allerlei Arbeit“. Man wolle vergleichen einstweilen hierzu meine Geogr. Inscr. II. Abth. Taf. LXXXIX l. 3 u. 4: „Am ersten Tage an welchem man beginnt vorzunehmen die Herstellung ( *sa ar kat-u*) des Tesöles“ und Taf. XCI l. 3: „Am ersten Tage an welchem man beginnt zu machen die Arbeiten















Auf Taf. XL—XLIII der II. Abtheilung meiner Geographischen Inschriften habe ich eine in Bezug auf Geographie, wie den Osiriscult, wichtige Darstellung zur Mittheilung gebracht. Osiris, betrauert von den beiden Schwestern, Isis und Nephtis liegt auf seinem Ruhebett , an welchem Anubis steht die göttliche Mumie mit den Händen streichend, l. 1—6 wird diese Ceremonie des Anubis aufs Deutlichste beschrieben. Auf den Osiris zu schreitet nun in Adoration, mit verschiedenen Spenden in den Händen, eine Reihe von 21 Gottheiten, am Schlufs der Procession der König. Als 7. in der Götterreihe befindet sich der Todtengenius Taumutef und die ihm beigegebene hieroglyphische Legende Taf. XLI l. 20—23 lautet:

  *         
tet an taumutf si as-t neha en neb-f em pa-ub s-nefer tej-f em men-t








      
anup s-ronpe sähu-f em ru tutui-f

„Rede des Taumutef, des Sohnes der Isis hinter seinem Herrn im Heiligthum; er stimmt angenehm seinen Vater auf der Bahre (an welcher) Anubis (steht) im Machen jung seine Mumie durch das Werk seiner Hände“ ( also auch hier für „Hände“).

Dafs hier, wiewohl das Determinativ fehlt, die Wespe für das Ruhebett  „men“ eintritt, gerade wie in dem vorher gegebenen Beispiele  „ap men-t“, dies kann beim Hinblick auf die bildliche Darstellung Taf. XL, welche den Osiris auf dem  liegend zeigt, an welchem Anubis steht, die göttliche Mumie mit den Händen streichend und bei einem Vergleich mit der dem Anubis l. 1—6 beigegebenen Inschrift, meines Dafürhaltens, nicht zweifelhaft sein.

Eine löwenköpfige Göttin ferner, wohl eine Form der Pacht, da sie in der Regel in Gemeinschaft mit Šu und Tefnut erscheint, in ihrer vollen phonetischen Schreibung gegeben durch   *men-ti*, wie in dem Chunsuzimmer Edfus, wo der König in Adoration vor 1) Horus von Hut, 2) Hathor, 3) Horus dem Sohn, 4) Chunsu, 5)   *men-ti her hut* „Men-ti von Edfu“ und 6)     *mehen-t tefnut her hut* „Mehen-t — Tefnut von Edfu“; diese Göttin nun finde ich in einem anderen Zimmer Edfus, ganz so, wie die im Chunsuzimmer aufgeführte, löwenköpfig dargestellt, unter der Schreibung:     *men-t ur-t em hut* „Men-t, die Grofse von Edfu“. Hier haben wir also dieselbe Göttin geschrieben  und .

In dem herrlichen Tempel von Dendera, der in seiner Construction ganz und gar dem von Edfu gleicht, befindet sich eine auf das Tempeldach führende Ost- und Westtreppe, die an den Wänden die pomphafte Procession des grossen Neujahrsfestes in bildlichen Darstellungen und Inschriften uns vorführt. Man wolle dieses uns überlieferte lehrreiche Dokument vergleichen in der von mir gegebenen Mittheilung auf Taf. LXXII—CXV meiner „Altägyptischen Kalenderinschriften“. Ganz so wie in Dendera, wenn auch leider nicht so gut erhalten, findet sich dieselbe Treppenanlage, dasselbe Thema an den Wänden behandelnd, in Edfu; cf. das von mir gegebene Bruchstück „Altäg. Kalenderinschr.“ Taf. CXVII—CXX. In der die verschiedenen Priester Edfus begleitenden hieroglyphischen

   *ša ar kat-u*) mit dem Heken“, dazu Taf. XCII l. 18 und Taf. XCIII l. 28. Ich komme später nochmals auf die  Wespe und das Zeichen  in der Bedeutung von „Arbeit“ ausführlicher zurück. In der Opferliste eines theban. Grabes finde ich einmal:   □ II.

¹⁾ cf. Zeitschrift p. 86; Adversaria Hieroglyphica von S. Birch.

Legende wird fast in jeder Beischrift die Treppe des Horus nun immer unter einem besonderen Namen erwähnt, wie:



Unter diesen Bezeichnungen nun finde ich einmal, und zwar auf der Westtreppe beim Aufsteigen links zu Füßen des 9. der Priester die Schreibung: er men-k¹⁾. Ich werde Gelegenheit nehmen im weiteren Verlaufe meiner Arbeit und zwar bei Besprechung des Beines nochmals auf die Treppe mit der Aussprache *men* zurückzukommen. Die nunmehr gegebenen Beispiele für den der Wespe zukommenden phonetischen Werth *men*, nochmals übersichtlich zusammengestellt, zeigen, wie mir scheinen will, hinreichend die Richtigkeit meiner Annahme.

- 1) hitep²⁾ men-f (Geogr. Inschr. I. Abth. Taf. XCVI l. 4).
- 2) hitep men-f (Altägypt. Kalenderinschr. Taf. LIII).
- 3) en men-hor en hut } (Geographische Inschr. II. Abth.
- 4) en men-hor en aseb } Taf. XXXVIII B l. 11).
- 5) ap men-t (Weihinschrift in einem Zimmer Denderas).
- 6) em men-t (Geogr. Inschr. II. Abth. Taf. XLI).
- 7) men-ti her hut (Chuninzimmer Edfus).
- 8) men-t ur-t em hut. (Dieselbe Göttin in einem andern Zimmer Edfus)
- 9) er men-k (Linke Wand der Westtreppe im Tempel von Edfu).
(Fortsetzung folgt.)

Altägyptische Kalenderstudien

von Johannes Dümichen.

II.

(cf. Zeitschrift p. 7. 11. 37. 92.)





Nicht von dem Geiste des Widerspruchs, sondern von den Inschriften geleitet, hatte ich p. 7 und 11 der Zeitschrift den Nachweis zu führen versucht, daß die in Theben gefeierte große Ap-panegyrie 24 Tage gedauert und daß die bei Festdatierungen noch zuweilen hinzugefügte zweite Tagesangabe mittelst des Zeichens meh keineswegs als ein besonderes Datum nach einem andern Kalender aufzufassen sei, sondern einfach die Dauer des Festes ausdrücke. Mein hochverehrter Freund und Lehrer Hr. Dr. Brugsch wolle mir verzeihen, wenn ich trotz seiner Entgegnung (p. 37), in welcher er „den Zweck

¹⁾ Hr. J. de Rougé giebt die Titel der Edfuer Priester „Textes géogr.“ p. 46. Das Zeichen hat neben *kan* auch die Aussprache *mes* oder *mesen*, daher die Varianten in der Schreibung des 9. Priesters; und .

²⁾ Es wäre übrigens gar nicht unwahrscheinlich, daß der Kopf in dieser Gruppe nur Determinativ, gerade wie das Herz in der Gruppe her, dann würde sie nicht auf das kopptische $\Sigma\Gamma\text{Π}\text{E}$ supra zu beziehen sein, sondern alle diese verschiedenen Schreibungen ; ; ; ; ; wären *her* zu lesen und einfache Varianten für her. Die Bedeutung würde dieselbe bleiben.

dieses Aufsatzes für einen verfehlten“ erklärt, noch immer auf meiner Ansicht beharre, und einen Irrthum meinerseits einzusehen noch nicht im Stande bin. In Anknüpfung an diese Aufsätze, wie an die von Hrn. Vcte. E. de Rougé im Decemberhefte gemachte Mittheilung erlaube ich mir heute auf einige Stellen meiner „Altägyptischen Kalenderinschriften“ aufmerksam zu machen: der Kalender von Medinet Habu beginnt Taf. III mit einem Monatskalender, genannt: „die Panegyrien des Himmels im Hause des Amon auf der Westseite von Theben im Laufe des Monats“ und ganz im Einklange damit am Schluß dieses Kalenders Taf VII, VIII und IX A, wo die Addition der Tempelabgaben für die vorgenannten Feste gegeben wird, da heisst es Taf. VII: „Summa der Getränke und Gebäcke, der Rinder, des Geflügels und aller guten und reinen Dinge, welche bestimmt sind für das Haus des Amon an den Panegyrien des Himmels“ und ebenso Taf. VIII von l. 22 an:



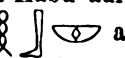


eine Kuh	monatlich, macht im Jahr	12	
ein Kalb	„ „ „ „	12	
3 Ochsen	„ „ „ „	36	
2 geschlachtete Gänse	„ „ „ „	24	
8 lebende Gänse	„ „ „ „	96	etc. etc.

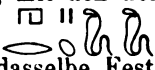
Es nennt uns dieser Kalender 8 Tage als allmonatlich gefeierte Feste und, was ungemein merkwürdig ist, er scheint nach dem in „Brugsch Matériaux“ pl. IV gegebenen „Tableau des 30 jours éponymes du mois égyptien“ nicht mit dem 1. sondern dem 29. des Monats zu beginnen, denn wir dürfen wohl auf Taf. III das in dem erstgenannten Feste in seiner oberen Hälfte etwas zerstörte Zeichen getrost in das von Hrn. Dr. Brugsch als  für den 29. des Monats gegebene ergänzen. Hierauf folgt nun als zweites Fest der letzte des Monats, gegeben durch  „Erscheinung des ithyphallischen Amon“. Dies stimmt nun zwar nicht mit dem in den „matériaux“ gegebenen tableau, kann aber, wie mir scheinen will, nur diesen Tag, nämlich den 30., der ja sehr wohl noch einen andern Namen haben konnte, bedeuten, ebenso wie das folgende, leider zerstörte, den 1., da der 2. 4. 6. 10. und 15. darauf folgen. In der Gruppe:  Taf. VII ist, wie ich bereits vor längerer Zeit einigen meiner Herren Collegen mitgetheilt, ein Fehler zu berichtigen. Für  muß nach der von mir genommenen Copie das Zahlzeichen \cap 10 mit Hinzufügung der Sonnenscheibe \circ eintreten. Da ich den Irrthum erst bemerkte, nachdem die Tafeln bereits abgezogen waren, so blieb mir nur übrig in einer besonderen Notiz das von mir beim Zeichnen begangene Versehen zu berichtigen. Wir haben also hier aus der Zeit Ramses III einen Monatskalender von 8 allmonatlich gefeierten Festen vor uns, der sonderbarer Weise mit dem 29. des Monats beginnt, worauf dann der 30. 1. 2. 4. 6. 10. und 15. folgen.

Hieran schliessen sich nun die alljährlichen Feste, beginnend mit einem, dem König gewidmeten 2 oder 3tägigen Huldigungsfeste am 26. 27 (?) und vielleicht auch noch am 28. Pachon. Das Original hat zwar das zweite Mal ebenfalls 26, doch müssen wir hier wohl einen Fehler des Steinschneiders annehmen, wie solche im Verlaufe des grossen Textes, namentlich bei den Zahlenangaben, in Menge vorkommen, wie die Addition der Tempelabgaben an verschiedenen Stellen deutlich ergibt. Ebenso scheint es, dafs wir bei C. Taf. XI noch ein besonderes Datum setzen müssen, so dafs wir nach dem Monatskalender 3 dem König speciell gewidmete Festtage anzunehmen hätten, von denen der Text des letzteren mit den Worten schliesst l. 7—13: „Wein für die Dauer dieses Tages, Fleisch für die Dauer dieses Tages, 300 Körbe Heu für die Kutscher (?) als Tempelabgabe, 150 Ziegel Hamami für das U . . . haus als Lieferung an dieses Haus, 150 Ziegel Natron für das

U . . . haus als Lieferung an dieses Haus, 4 Minen von dem süßen Baktranke für das Schatzhaus des Rampsinit (Ramses III) im Tempel des Amon und 5 Minen von dem frischen Baktranke für das Schatzhaus des Rampsinit im Tempel des Amon⁴.

Nun folgt der große Jahreskalender, beginnend mit der Erscheinung der Sothis, welches Fest doch wohl nur identisch sein kann mit dem „Feste des Jahresanfanges an welchem sich vereinigt der Strahl der Göttin Sothis mit dem leuchtenden Glanze des Vaters Ra am Himmel“, wie es in den Inschriften heißt. Man wolle die ausführliche Beschreibung dieses Festes einsehen Taf. LXXIII—CXX. Dieser Jahreskalender scheint sich, wenn ich ihn mit anderen kalendarischen Angaben vergleiche, auf ein festes Jahr zu beziehen.

Der Kalender von Medinet-Habu setzt das 2tägige Ukafest auf den 17. u. 18. Thoth.¹⁾ Taf. XIII hat der lapidarius offenbar sich wieder einen Fehler in der Zahl zu Schulden kommen lassen, denn es darf dort unmöglich der 19. heißen, da dieser ja unmittelbar darauf als der nächste Festtag genannt wird und zwar als das Fest des Thoth, das nach dem festen Alexandrinischen Kalender am 19. dieses Monats gefeierte Hermesfest.²⁾ Auf den Doppeltafeln XXXV—XXXIX bringe ich einen Kalender aus einem der Privatgräber Thebens und zwar, wie die bildlichen Darstellungen an den Wänden zeigen, aus dem Grabe des unter König Horus verstorbenen Neferhotep zur Kenntnis und in diesem Kalender nun finden wir Taf. XXXV l. 31 das Ukafest ebenfalls am 17. Thoth wieder.³⁾ Für die Unbeweglichkeit eines anderen Festes und zwar der 24tägigen Appanegyrie welche am 19. Paophi begann, giebt Hr de Rougé cf. Zeitschrift p. 92 den Kalender von Medinet-Habu, den von Esne und die Stele des Pianxi. Weiter, der Kalender von Medinet-Habu Taf. XXIV und der Kalender des Neferhotep Taf. XXXVI l. 42 setzen das  *nuteri-heb* „Nuterifest“, der eine wie der andere auf den 25. Choiak. Das Neheb- oder Nehebkafeſt  fällt nach dem Kalender von Medinet-Habu Taf. XXXVII l. 10 und dem Bruchstück eines Kalenders aus der Zeit Thutmosis III Taf. XXXIX l. 8; ebenso Jacques de Rougé: Textes géographiques p. 65 auf den 1. Tybi und dürfen wir wohl auch das in dem Kalender von Medinet-Habu auf diesen Tag gesetzte Fest für dasselbe nehmen, indem wir das vor der Gruppe  auf dem Original etwas zerstörte Zeichen in den schwarzen Vogel  ergänzen, wodurch wir im Einklang mit den übrigen Kalendern das  Nehebkafeſt am 1. Tybi erhalten.

Die  Har-ti-panegyrie setzt der Kalender des Neferhotep auf den 22. Tybi und da dasselbe Fest in dem Kalender von Medinet-Habu zwischen dem 6. und 26 + x Tybi erscheint, so dürfen wir wohl auch hier für die auf dem Original gänzlich zerstörte Tagesangabe die Zahl 22 einsetzen. So hätten wir also das Ukafest, das Hermesfest, die Ap-panegyrie, das Nuterifest, das Nehebkafeſt und die Har-ti-panegyrie in kalendarischen Angaben aus den verschiedensten Zeiten auf dieselben Tage fallend.

¹⁾ Bezüglich dieses Festes wolle man einsehen Todtenbuch 99, 18 der Taf. XXXVI, ebenso Brugsch „Matériaux“ p. 4 u. 5 über das noch heute in Aegypten unter dem Namen „'id-e'-salib“ am 17. Tût gefeierte Fest.

²⁾ Der Kalender von Esne setzt das Hermesfest ebenfalls auf den 19. Thoth.

³⁾ Auf den 17. folgt in dem Kalender des Neferhotep der 8., was aber wohl nur ein Versehen des Steinschneiders ist, und dürfen wir wohl ohne Bedenken den 18. folgen lassen.

Erschienene Schrift.

Joh. Dümichen, Historische Inschriften altägyptischer Denkmäler, in den Jahren 1863—1865 an Ort und Stelle gesammelt und mit erläuterndem Text herausgegeben. Inhalt: 1. Siegesbericht aus Karnak über den Kampf der Aegypter im XIV. Jahrh. gegen die Libyer und die Küsten- und Inselbewohner des Mittel-

meers. 2. Das Siegesthor des Königs Ramses III am Tempel von Medinet-Habu. 3. Ramses III mit dem gefangenen Amasu- und Libyer-Fürsten im Tempel von Med. Habu. 4. Das Schatzhaus des Rampsinit im Tempel von Med. Habu. 5. Das Todtenopfer einer Königin im Tempel von Dêr-el baheri.

Zeitschrift

für

Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Straße 18)unter Mitwirkung von **Dr. H. Brugsch Königl. Preufs. Consul zu Kairo.****Februar**

Preis jährlich 5 Thlr.

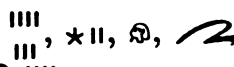





1867.

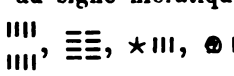

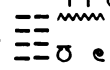
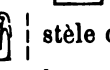
Inhalt.

La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens, par W. Pleyte. (Suite.) — Varia, by S. Birch. — On Formulas relating to the heart, by S. Birch. — Noch einmal der Münchner Obelisk, von Fr. J. Lauth. — Zusatz von R. Lepsius.


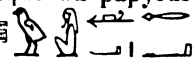
La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens.




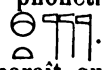
(Suite.)







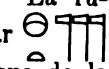
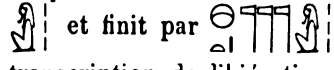




 Les phonétiques déjà connus à Champollion sont  ou , comp. Rituel 148, 9. Le Papyrus de Leide 350 se lit à la ligne 13, p. 1: . La clause de cette formule est perdue avec la partie inférieure du papyrus. Il se peut que le mot *sf* en copte $\text{C}\Delta\text{W}\text{q}\epsilon$ dérive d'une ancienne racine *sf* ou *sb*, car le No. 70 dans le copte $\text{W}\beta\epsilon$, $\text{W}\text{q}\epsilon$, dérive de *sf* comme l'indique la forme  employée pour le nombre 70 dans le pap. 350 de Leide. Dans ce cas ils peuvent avoir rapport avec l'hébreu $\text{שבע} = \nu$ et צב et avec les mots des langues indo-européennes qui sont dérivés d'une même souche, *sab-tan*, *sep-tem*, *sep-t*, *sieb-en*, *zev-en*, *sev-en* etc. La signification primitive du mot est incertaine, mais il est très probable qu'il faut la dériver du nombre des planètes, et les peuples qui adoraient les étoiles nous fourniront peut-être un mot primitif d'où notre forme est dérivée. — Le signe hiéroglyphique est combiné de $\rightarrow = 4$ et $\leftarrow = 3$, qui mis ensemble forment \curvearrowright . La variante de la tête peut être expliquée de la transcription fautive de l'hiéroglyphique, comme le sont  du signe hiéroglyphique neuf et \times du signe hiéroglyphique 30.




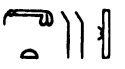





 Les phonétiques sont bien connus par la variante du nom de ville des 8 esprits, ou 8 cynocephales, assistants de Thoth du Hermès égyptien. Le nom de ville se lit  = $\begin{matrix} \text{II} & \text{II} \\ \text{II} & \text{II} \end{matrix}$ 'Ερμούπολις, dans le copte $\text{W}\text{M}\text{O}\text{T}\text{N}$. Les huit esprits sont nommés  stèle de Leide I, l. 12,  Rit. 164, 6. Le nombre huit se prononçait dans le copte $\text{W}\text{O}\text{H}\text{N}$, $\text{W}\text{M}\text{O}\text{T}\text{N}$ évidemment de la même racine que שבע . Cette prononciation diffère beaucoup, ce me semble, du mot antique égyptien et tous les deux ne peuvent pas dériver d'une même souche; *sen* et *ēmn* peuvent être la traduction d'un même mot dans deux langues différentes, mais non les variantes d'un seul mot.



















Le mot égyptien peut être mis en rapport avec la racine *sn*, *snen*, *spirare*, *flare*, *spiritus*, *halitus*, et peut-être le rapport qui existe entre les dieux, esprits de Hermopolis, et le dieu אשכנז , dieu des Phéniciens, pourrait mener à la voie de découvrir la









signification primitive des deux mots, qui expriment le nombre huit, en hébreu et en égyptien. Le copte présente la forme hébraïque. Une variante du nombre de la basse époque est représentée par quatre têtes de Bélier . Comme on le sait, le bélier à quatre têtes est figuré sur les hypocéphales comme représentant *Nm-ra* dieu des quatre régions, ou des quatre vents. De même le vent du nord est figuré par un bélier à quatre têtes dans les tableaux astronomiques. — Cette variante du nombre 8 me paraît être en rapport avec *sn* ou *susn*, *spirare*, *flare*, *spiritus*. Je ne crois pas, que ce signe serait employé pour le nombre 8 à cause des 8 cornes de ces 4 têtes. — La rubrique du papyrus 350 de Leide a rapport aux 8 esprits et à Thoth, elle se termine par: 























































































. La signification de la figure  est restée longtemps un problème, et nos maîtres en égyptologie ont tous proclamé leur opinion: Mr. Brugsch dans la *Zeitschr. d. Deutsch. Morg. Ges.*, M. Lepsius dans son étude sur les dieux des éléments, M. Mariette dans son mémoire sur la Mère d'Apis etc. Les variantes du dessin du signe se trouvent chez M. Lepsius. M. Brugsch propose de regarder la figure pour la représentation de la nouvelle lune. M. Lepsius s'y oppose. Certainement le signe avait la valeur phonétique de  p. e. dans les variantes du nom du cycle des neuf dieux . Le même signe détermine le mot *paut* qui signifie un gâteau d'offrande, et il paraît que dans la langue antique les signes pour indiquer un gâteau et la société des dieux diffèrent. Le premier jour du mois est indiqué aussi par ce signe et dans ce cas il paraît signifier la nouvelle lune. *Paut* signifie *neuf*, *un gâteau d'offrande* et *la nouvelle lune*. Que le signe signifie *neuf* est prouvé par les variantes hiératiques et démotiques






































. On peut citer un exemple très-singulier où le signe  se rencontre comme déterminatif du mot *paut*. Br. Rec. I, p. 22, l. 8:  probablement pour . La forme , déterminant le groupe *pst*  est une figure de la basse époque et représente littéralement le mot copte ΠCIT, ΨIT. La forme antique était écrite sans *s*. Ni *paut* ni *pst* se retrouvent dans une autre langue connue. Comme on le sait, l'idée de renouvellement était liée à l'idée de neuf = 9. Le *neuf* des français comme le *neun* des allemands en représentent d'excellentes exemples. La même liaison d'idées se trouve, à ce qu'il me semble, dans le signe de la nouvelle lune pour exprimer le nouveau mois et le nom de nombre, mais comment expliquer un tel fait? — La rubrique de ce nom de nombre du papyrus 350 de Leide p. II, l. 2 commence par  et finit par  ainsi que la rubrique No. 90. Le signe  s'explique de la transcription de l'hiératique  qui me paraît être une combinaison de  = 5 et  = 4 semblable à 5 + 4 = 9.






, , . En phonétiques  dans le papyrus de Leide et dans le groupe signalé par M. Brugsch  =  , semblable au copte ΜΕΤ, ΜΗ† *decem*. On ne rencontre pas le nom de ce nombre dans d'autres langues et la signification primitive n'en est pas connue non plus. Peut-être dérive-t-elle des 10 doigts aux mains et aux pieds comme en hébreu. Le nom *mt* peut être la cause du choix du signe hiéroglyphique , la moitié d'un cartouche, qui peut se rapporter avec le copte ΜΗ† *medius*, *dimidium*. Le signe  qui exprime le 10 du mois s'explique peut-être d'une ancienne dénomination


nnnn, . Dans le copte le nom de nombre 40 se prononçait *ϣϣϣ*, *ϣϣϣ*. Je porte l'attention sur le papyrus 350 de Leide. Le commencement de la ligne 26 p. II nous fait connaître les phonétiques. Le signe initial est douteux; mais je crois pouvoir le transcrire par , p. e.           et à la fin de la ligne 28 on reconnaît la tête de l'initiale encore, et un nouvel examen de l'original m'y fait lire     . Le signe initial se retrouve à plusieurs reprises dans le papyrus, et il s'emploie ordinairement pour $\frac{1}{2}$, et probablement pour d'autres encore. Dans le copte λ et χ se changent entre eux, comp. Schwartze, Gram. p. 93. La prononciation du nombre fut donc λm ou χm ; la signification primitive m'est tout à fait inconnue, et le mot ne se retrouve pas dans d'autres langues. Le signe hiératique est composé de γ et $\text{—}7$ $2 \times 20 = 40$. Le signe $\text{—}7$ remplace ici le signe 20  comme dans les groupes 60 et 80.


nnnn, . Dans le copte $\tau\lambda\iota\sigma\tau$, le pluriel de $\tau\iota\sigma\tau$, cinq. Par l'analogie je soupçonne que ce nombre était prononcé dans la langue antique de la même manière que le nombre cinq. Je ne crois pas qu'il faut quitter cette thèse pour ce que nous trouvons écrit à la dernière ligne, de la rubrique munie de ce chiffre, dans le pap. 350 de Leide, p. III, l. 6 les mots       . A la vingtième demeure la clause se lisait aussi autrement, que le commencement. — Le signe hiératique est composé de γ et de λ 5 et 10 semblable à 5 fois 10 = 50.








nnnn, . Dans le copte $\sigma\epsilon$. La variante hiéroglyphique  se trouve Lepsius insc. d'Edfou; elle s'explique facilement si l'on suppose qu'elle est la transcription fautive du signe hiératique. Au pap. de Leide 350 p. III, l. 6 nous trouvons la lecture phonétique dans la phrase suivante;                      „Est satisfait le pays du sud comme le pays du nord. Dans la même rubrique le mot *sa* se retrouve, p. e.                     . Il me semble que le mot *sa*, employé ici, est le même que les mots                      pap. Méd. 13, l. 11                      pap. Berl. I, l. 48 qui expriment l'idée d'abondance, *être rempli de*, *satisfait*, comme le copte $\sigma\epsilon\iota$ *abundantia*, *satiety*, *impleri*. Le nom *sa* ou *sau* paraît être le pluriel du nombre 6. Le signe hiératique est composé de $\lambda \lambda \lambda = 3$ et $\text{—}7 = 20$, 3×20 font 60.

nnnn, . Dans le copte $\omega\gamma\epsilon$. Ce groupe est déjà traité dans la Zeitschr. On lit les phonétiques du nom de nombre pap. de Leide 350 p. III, l. 14     et à la ligne 22                                . Ces groupes sont écrits avec les mêmes signes que le nombre 7, et je ne vois pas que le signe du pluriel se trouve dans le pap. Toutefois le nom paraît être dérivé du nom de nombre 7. — Le signe hiératique est composé de $\omega = 7$ et $\lambda = 10$, 7 fois 10 font 70.

nnnn, . Le copte $\delta\epsilon\omega\omega\epsilon$ paraît être dérivé de $\omega\omega\omega\omega$ *octo* en changeant ω en δ . Dans le papyrus de Leide nous trouvons les mêmes phonétiques pour 80 que pour 8 p. e. p. III, l. 22                         . La variante hiéroglyphique se rencontre dans l'inscription d'Edfou, c'est la transcription fautive du signe hiératique  qui est composé de $\lambda \lambda \lambda \lambda$ et de $\text{—}7 = 4$ fois 20 font 80.

This may be compared with the form cited by Pleyte in his *Études Égyptologiques* I, p. 32  *mr mr* for *nut* to die or death.




The hieroglyph  occurs in the sense of *hsbi* 'to reckon' or "account", although its phonetic value in that sense is not quite certain probably it is *hesb* or *hesbu*. On a tablet of calcareous stone sold in London at an auction at Messrs. Stevens in 1858 I noted the following variant of the title by no means uncommon of superintendent of the account of corn of the North and South




						
<i>nsr</i>	<i>hsbu</i> (?)	<i>npru</i>	<i>nb</i>	<i>n</i>	<i>ras</i>	<i>meh</i>









praefectus reddituum frumenti omnis e meridionali septentrionali

In fact in the titles of Aahmes-Pennishm. Lepsius *Auswahl* Taf. XIV, A. that officer is styled



















				
<i>nsr</i>	<i>hsbu</i>	<i>ky'au</i>		
praefectus	redituum	captivorum		




Since then the phonetic equivalent of  is *hsb*, it would appear from the phonetic complement of  being *bu* that it should be read *Hsbu* "return, account number". It is also found as  *hsbu*¹⁾.

The radical  or  with its determinatives has many senses: amongst others that of  *χmu* 'a desolating wind' Pleyte *Ét. Égypt.* p. 19; but a variant of the same occurs in a Ritual of the Museum in the formula of the charitable actions done by the deceased on the base of a statue of the Saite period *Egypt. Gall. Brit. Mus. No. 512a.* the formula occurs as

							
<i>ta-a</i>	<i>ta</i>	<i>n</i>	<i>nn(t) naf</i>	<i>sta(m)</i>	<i>na</i>	<i>huru</i>	
dabam	panem	cui	deerat	vestiebam	ego	nudum.	

A fuller form however than any with which I am as yet acquainted elsewhere occurs in a Hieroglyphic Ritual *Brit. Mus. No. 9940*

								
<i>ta-a</i>	<i>ta-u</i>	<i>n</i>	<i>hkr</i>	<i>sau</i>	<i>n</i>	<i>abu</i>	<i>hsu</i>	<i>hau</i>
dedi	panes	famelicis	potum (aquam)	sitientibus	vestes	nudis		
								
<i>hrhu</i>	<i>n</i>	<i>χm</i>						
unctionem	atritis (vulneratis).							

It is well known that in hieratic texts the determinative at the end is often that of *sound* instead of *idea*, and some hieroglyphic texts follow the same law although more rarely. In Papyrus No. 9940 the word *hannu* 'a box' is written    without any determinative of *idea* attached to it in the passage Lepsius *Todtenb. Taf. I, c. 1, 10.* The Ritual in question is for a person named Ka-ru-tan and probably about the XX. dynasty.








¹⁾ Sharpe, *Eg. Inscr.* Pl. 82, l. 7. 10.

On formulas relating to the heart








by **S. Birch.**

(v. Zeitschr. 1866. p. 89.)













Besides the purity of the heart at the final judgment when it was weighed in the scale against the feather of Thoth, the heart of the deceased was supposed to be like that of the gods, and the heart of the god Ra was mystically supposed to be Thoth who is called at Denderah

						
<i>hat</i>	<i>n</i>	<i>ra</i>	<i>usr</i>	<i>m</i>	<i>tet</i>	<i>f</i>
cor	solis	praevalens	per	verba	ejus.	

But on a scarabæus on the clytra of which is represented the Bennu or Phœnix that bird is called








						
<i>hat</i>	<i>n</i>	<i>Ra</i>	<i>ntri</i>			
cor	solis	divinum.				

The heart of the deceased was like if not absolutely this solar heart; for in a chapter not in the Ritual of a Papyrus it is stated

											
<i>hat</i>	<i>f</i>	<i>nef</i>	<i>ma</i>	<i>Ra</i>	<i>hat</i>	<i>f</i>	<i>nef</i>	<i>ma</i>	<i>χpr</i>		
cor	ejus	illi	sicut	sol	praecordium	ejus	illi	sicut	Chepru.		

In the same sense 'the heart of Osiris is mentioned in the Ritual⁴⁾ "I am, says the passage, with Horus, the day of clothing Textex at the opening of the door [of the Nile] to wash the heart of the Meek one" [Osiris].

The transmigrations made by the deceased in the future state were necessary in order to place the heart in all the places in which it ought to be, a fact alluded to by some passages in the Ritual where the deceased says that "he makes all the transformations or geneseys to place his heart in all the places", or wherever "he wishes it to be"⁵⁾. The proper place of the heart was the belly not the breast, for a text⁶⁾ says

						
<i>ra-t</i>	<i>nas</i>	<i>hat</i>	<i>s</i>	<i>m</i>	<i>χa</i>	<i>s</i>
posuit	illa	cor	ejus	in	ventre	ejus

The principal chapters of the Ritual relative to the heart are the 26. 27. 28. 29. 30. and 64. The titles of these chapters in the Turin Ritual are c. 26. "that of giving a heart to a person in Karneter" or Hades, c. 27 "that of not allowing a persons heart to be taken from him in Karneter" or Hades, also the title of 28. and in another form that of the 29. and c. 30 that of not allowing a persons heart to be detained form him in Hades.

¹⁾ Brugsch, Mon. IV, pl. XLII, n. XVI.



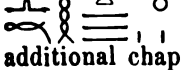
²⁾ Brit. Mus. Eg. Rom. No. 7833,

³⁾ Pap. Brit. Mus. 9915.

⁴⁾ Lepsius Todt. I, c. 1, l. 6.


⁵⁾ Lepsius Todt. Taf. II, c. 1, l. 22. See also the rubric or title of c. 17. XIV, c. 20, l. 8.

⁶⁾ Sharpe Eg. Inscr. pl. 59, l. 35.



The 64. chapter called that of departure from light in one chapter has the chapter of the heart appended to it as a supplement and appears from the rubric l. 33 to be only a repetition of c. 30. The titles of these chapters are not always the same. In the Ritual of a person named Nexutamem a royal scribe collated by me some years ago, c. 26 was called "the chapter of the heart of  nšm or "green felspar", c. 27 "the chapter of the heart of  xšbt or "lapis lazuli" and c. 30 the chapter of the heart of  nmh probably serpentine or some dark stone, besides which it had an additional chapter of the heart.

Noch einmal der Münchner Obelisk.


Zu meinem Aufsatz über dieses Denkmal hat der sehr geehrte Herausgeber dieser Zeitschrift einen Zusatz-Artikel geliefert, worin er seine Ansicht dahin ausspricht, daß der oberste und unterste Theil desselben moderne Arbeit seien. Es sei mir gestattet, die Gründe für meine Annahme, daß der ganze Obelisk aus der römischen Periode stammt, ausführlicher zu entwickeln.

Vor Allem die Bemerkung, daß ich die fragliche Inschrift, welche mit , dem Proteus aller Hieroglyphen, beginnt und mit der sprüchwörtlichen Sphinx abschließt, früher selbst für den müßigen Einfall eines Deutschen gehalten, der mit "tesen Kales" etc. allenfalls „Diesen Kolofs“ habe ausdrücken wollen. Allein ich überzeugte mich bald, daß man schon wegen chronologischer Rücksichten — da Zoëga den Obelisk als ein Ganzes kennt — einen solchen Verdacht fallen lassen müsse. Wenn ich also in meiner Annahme von der Zusammengehörigkeit der drei Stücke geirrt haben sollte, so ist jedenfalls nicht die Abwesenheit des kritischen Zweifels Schuld daran gewesen.

Die gewichtigen Einwürfe betreffen glücklicherweise nicht den Haupttheil, welcher meldet, daß Sextus Africanus dem Caesar Augustus Taticus dieses Denkmal errichtete. Ob Trajan oder Domitian¹⁾ unter letzterem zu verstehen sei, ändert dessen geschichtliche Stellung nicht wesentlich. Wichtiger ist, daß Lepsius die von mir zuerst (in meinem Catalogue raisonné) behauptete Identität von Taticus mit Dacicus adoptirt und mir damit ein Recht gibt, auch die sonst unerhörte Schreibung Saesars²⁾ anstatt Caesars als ächt d. h. als gleichzeitig mit der nicht minder auffallenden Variante Taticus aufrecht zu erhalten, die doch eine ähnliche Sibilation darstellt.

Ueberhaupt zeigt das auch von Lepsius nicht angezweifelte Mittelstück Eigenthümlichkeiten, die man auf altägyptischen Obeliskern vergebens suchen wird. Die Einrahmung der Schriftcolumnne habe ich schon erwähnt; sie findet sich nur wieder auf den beiden Beneventaner Obeliskern und dem Obeliskern Pamphili, die sämmtlich die Schilder des Domitianus zeigen. Ferner tragen alle vier Seiten des Münchner Obeliskern die nämliche Inschrift, während sonst doch eine Variation der Legenden eintritt. Außer diesem Umstande beweist auch die Behandlung der Figuren, daß wenigstens der Kunststyl unägyptisch ist d. h. daß das Denkmal den Geschmack der römischen Periode kund gibt. Dies zeigt sich besonders in der breiten Anlage und Ausführung des , welches mit dem Löwen  und der Sphinx gleiche Ausdehnung hat, eine bei den Aegyptern nie vorkommende Eigenthümlichkeit³⁾.

Es kann daher auch nicht befremden, wenn der sprachliche Theil des Obeliskern auffallende Varianten wie z. B. Taticus, aufweist. Der Verfasser des Textes war offenbar kein Aegypter, sondern ein Römer, der sich in Aegypten aufgehalten, vielleicht Sextus⁴⁾ Africanus selbst. Aus dieser wohlbegründeten Annahme dürften sich alle Besonderheiten, auch die der beiden angezweifelten Stücke, ohne Zwang mit leidlicher Sicherheit erklären lassen. Versuchen wir dieses der Reihe nach.

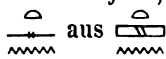
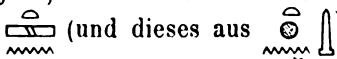

Daß ich die Anfangsgruppe  mit TCΔΠO ornatus (decus) zusammengestellt, ist besonders deshalb anstößig befunden worden, weil es ohne Determinativ, ohne Präposition

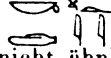

¹⁾ Juvenal's Vers: „Dacicus et lato splendet Germanicus auro“ bezieht sich auf Domitian (Scaliger Animadv. p. 187 ad num. 2107 = 82 nach Chr.)


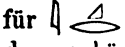
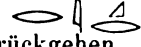







²⁾ Wozu die inschriftliche Form Sesarion ein Analogon liefert.






³⁾ Man vergleiche Zoëga p. 82, der das Unägyptische der Sculpturen an den Obeliskern Albani und Borgia treffend hervorgehoben hat.

⁴⁾ Lepsius gibt als Vornamen des Praefecten Africanus der auf dem Memnonscolosse erwähnt ist, CTETTI; allein ich muss Ctetti als römisches Praenomen bezweifeln, und da Girard CCETTI, Letronne CLELII bietet, so klingt meine Conjectur CEKCTI = Sexti nicht gar unwahrscheinlich.


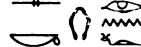



und ohne Andeutung eines Participium stehe. Allein, was den ersten Einwurf betrifft, so zeigt die Columne des Lateranensis, welche H. v. Horrack eigens behandelt hat¹⁾, ebenfalls einen Mangel an Deutbildern. Eine Präposition war nicht erforderlich, weil *tesen* das einfache Object, warum nicht den Obelisk selbst? — darstellt. In ähnlicher Weise könnte  aus  (und dieses aus ) entstanden sein, wie das unlängst (Zeitschr.

Oct./Nov. 1866) von Lepsius citirte  aus $\text{C}\alpha\text{T}\eta\text{I}$, und so würde $\text{TC}\alpha\text{NO}$ verständlich, als hybride Schreibung. Ist nicht ähnlich aus , einem andern Namen des Obeliskens, der im Vornamen Sethosis I und im Götternamen Menthu so oft die Sylbe *men* ausdrückt, das kopt. MHNI signum zu erklären?

Ich gebe zu, daß  in der Bedeutung „Sieg“ sonst nicht nachweisbar ist. Allein für  spricht des Eratosthenes Uebersetzung $\nu\kappa\eta\phi\acute{o}\rho\omicron\varsigma$ und, was noch mehr beweist, das so häufige Adverbium  „sehr, sehr“. Daß solche Steigerungswörter alle auf den Begriff stark zurückgehen, ist bekannt. Champollion erklärte bekanntlich das  als Initiale von αKE calamus, und wirklich erscheint  (Todtenbuch 35, 3) in Verbindung mit . In einem hieratischen Papyrus steht  und im Papyrus gnostique von Leyden (col. XVIII) traf ich zweimal *aki* mit dem demotischen Adler²⁾ geschrieben. Ohnehin kann ein solcher Wechsel zwischen  und  in der basse époque nicht befremden. In Bezug auf das hinter *aker* folgende  könnte ich mich auf das so häufige koptische C berufen, das epenthetisch gebraucht wird.

Das Zeichen  im Schilde³⁾ gleicht allerdings einem umgestürzten Beine  eher, als einem ; allein, da auch sonst der streng ägyptische Character der Zeichen nicht gewahrt ist, der ja auch für die Basis des Beines keine gerade Linie zulassen würde, so ist dieser Einwurf nicht erheblich. Mehr Gewicht beansprucht der Umstand, daß die Linie, die mitten durch das Schild und weiter unten, zwischen  und  hindurch geht, nicht einen unregelmäßigen Bruch, sondern eine genaue horizontale Fläche kennzeichnet. Ich erwiedere mit Lepsius' eignen Worten, man muß voraussetzen, daß dieser Obelisk in drei scharf erhaltene Stücke zersägt worden. Bei der Zerstörung des Obeliskens Borgia ist ein entgegengesetztes Verfahren beliebt worden: man hat ihn gewaltsam zerschlagen. Denn in so unregelmäßige Stücke verwittert kein Monument aus Syenit.



Es sollen aber auch die Gruppen der zwei angezweifelten Stücke keinen Sinn geben, „abgesehen vom Namen Sextus“. Dieser letztere Zusatz benimmt dem Einwurfe ein gutes Theil seiner Stärke. Denn wie kam denn der Fälscher, dem man doch nicht die Kenntniß der Phonetik zuschreiben kann, dazu, den Namen Sextus⁴⁾ sammt dem Determinative der kauernenden Person unversehrt zu entlehnen? Das wäre ein fast unglaublicher Zufall!

Allerdings muß ich meine Uebersetzung modificiren; der Passus „mit seinem ehrwürdigen Vater“, den ich übrigens mit ? und Klammern begleitet hatte, ist Angesichts der von Lepsius gefundenen Tanitica nicht haltbar. Diese neue Fundgrube lehrt, daß die Stelle: (i)  übersetzt werden muß: „es ereignete sich, daß er (ihn $\bar{\alpha}\text{TO}\eta$)“. Aehnlich heißt es auf dem Campensis⁵⁾:  „Siehe! es ereignete sich, (daß) er machte ein Obeliskenspaar (seinem Vater Atum, der ihn liebt)“. Wer hätte früher gewagt,  =  zu nehmen, wie es doch die Tanitica (lin. 22 u. 23) erlaubt und erheischt? Gerade die hybriden Schreibungen unserer Inschrift, welche aus einer Zeit des gesunkenen Geschmackes und einer gemischten Graphik stammt, dürften ein Kennzeichen ihrer Aechtheit abgeben. Wenden wir dies an auf die Gruppe , deren zwei erste Zeichen noch zu dem unangefochtenen Mittelstücke gehören. Der Beneventanus B II bietet als







¹⁾ Notice sur le nom égyptien du cèdre p. 3: „La traduction de cette phrase si simple présente néanmoins des difficultés provenant de l'absence de plusieurs déterminatifs essentiels“.








²⁾ Der Adler auf dem Münchner Obeliskens ist durchweg eine eigne species d. h. er ist un-ägyptisch geformt.

³⁾ Die Form des Schildes anlangend, vergl. man die Columne am Sockel des Obel. v. Luxor (Salvolini sur l'Obél. d. L. 1837).



⁴⁾ In der Zeitschrift p. 93 A ist  in  zu verbessern.

⁵⁾ Vergl. Kircher: Obell. h. interpr. p. 132 und Ungarelli: Interpret. Obell. Urbis (Obel. Campensis).

Schluss der betreffenden Seite: „ an Lucilius¹⁾ Rufus “ = „errichtet ward der Obelisk aus Syenit durch Lucilius Rufus unversehrt²⁾, gebracht dem Herrn der beiden Welten“. Nehmen wir nun jenes *s-lak* als causative Form des kopt. λHC educere, so gewinnen wir ein dem  analoges „evexit“ zu dem „erexit“ () , welches der Obelisk Borgia, und zwar ebenfalls am Schlusse, darbietet. Dem  entspricht ganz genau das  des Münchner Obeliskens; denn das der liegende Sphinx die Lautung *neb* und die Bedeutung „Herr“ habe, wird nicht bestritten werden. Demnach würde die Uebersetzung des Ganzen lauten: „Einen Siegeschmuck des göttlichen Caesar's Augustus Taticus (hat) „Sextus Africanus (hiemit errichtet). Es ereignete sich, das ihn brachte Sextus dem Herrn“.


Auffallend wäre allerdings dieser Schluss, ohne das etwas Analoges, wie  auf dem Beneventanus B II, hinzugefügt wäre. Indess könnte diesem Mangel vielleicht durch das , welches der liegende Androsphinx in einer Hand hält, während er die andre wie zum Segen, daneben erhebt, abgeholfen werden, die Gabe  hat die Lautung *ta*, wie , und wie dieses im Namen Tomitianus bisweilen die erste Sylbe ausdrückt (TO orbis terrarum), so kann dem  das kopt. TW munus gegenübergestellt werden. Es könnte aber auch das aus zwei Theilen bestehende Untergestell )³⁾, worauf der Sphinx ruht, von einem spielenden Schreiber =  genommen worden sein, abgesehen davon, das der Sphinx mit Uraeus ohnehin den „Herrn der beiden Welten“ darstellen könnte.

Eine dritte Möglichkeit, ein passendes Complement zu *neb* zu finden, bietet vielleicht der von Zoëga p. 126⁴⁾ erwähnte *Stylobat*. Er sagt nämlich p. 82: *Borgiani fragmenti ectypon sistimus in ultima hujus sectionis pagina (126). Duo autem ejusdem magnitudinis anaglypha, quae praeter segmenta jam memorata adhaerent obelisci stylobatae in suburbano Albanorum, secta fuere de cippo bilatere syenitae lapidis et in utroque (p. 83) servata est dimidia pars figurae grandioris, ejus fere sculpturae, quam supra descripsi in obelisco Barberino*. Man sieht aus der Darstellung bei Zoëga, das der Kunstcharacter dieses Stylobates merkwürdig zu dem der Obeliskens Albani und Borgia stimmt, und da diese Anaglypha ebenfalls in der Sammlung Albani waren, so wäre ein materieller Zusammenhang mit einem der beiden Obeliskens leicht denkbar. Uebrigens kann man hierüber ohne genauere Kenntniss der Maasse auf Grund der Autopsie genommen, nicht entscheiden. Sollte also dieser Stylobat ursprünglich zu dem hiesigen Obeliskens gehört haben, so würde ein passender Schluss vorhanden sein und der betreffende Herrscher wäre bezeichnet als „Herr der Conjunction von Sonne und Mond“ — sei es nun, das damit

die sonst $\odot\odot$ bezeichnete Ewigkeit (Horapollo I, 1 = $\alpha\iota\omega\nu$) eine Variante für  gemeint wäre, oder die grosse Periode von 36,525 Jahren, oder der Apiskreis. Auf Domitian würde dies sehr gut passen, denn er war ein Freund der Saecularfeiern (Suetonius); auf einer Tiber-Insel ahmte er ägyptische Gebäude und Bräuche nach (id.) und unmittelbar vor seinem Ende äufserte er: fore ut sequenti die Luna se in *Aquario* cruentaret factumque aliquod existeret, de quo loquerentur homines per terrarum orbem“. Er verglich sich also mit dem Monde und damit hängt es zusammen, das das *a* des Namens Domitianus auf den Beneventaner Obeliskens constant durch  die Mondsichel, ausgedrückt ist. Der Apiskreis beruhte aber auf einer Ausgleichung des Mondlaufes mit dem Wandeljahre (25 Wj. = 309 synod. Monate). Die von Lepsius aus Zoëga p. 80 citirte Stelle: *Is, qui Albani, pars tantum est veteris obelisci, cui et fastigium et basim addidit hodiernus artifex*“ scheint den ersten Anlass zur Bezweiflung der Aechtheit unseres Obeliskens geboten zu haben. Sie enthielt für mich stets nur den Sinn: „der heutige Künstler⁵⁾ fügte statt des fehlenden, oder vielmehr, des von ihm nicht erkannten *stylobates* die jetzige Basis hinzu, die sowohl wegen ihrer geringen Höhe (kaum $\frac{1}{2}$ Fufs) als auch wegen des Materials (grauer Stein) nicht zum Schafte des Obeliskens pafst. Das Nämliche gilt von der Spitze des Pyramidions (fastigium), sie besteht jetzt aus einem weiflichen Steine, nicht „ex syenite lapide“. Möglich, das die ursprüngliche Gestalt des Pyramidion ein oxymoron dargestellt hat d. h. das, wie beim Beneventanus A, dieser Aufsatz abgeplattet blieb, um

¹⁾ Warum Rutilius? (Zeitschr. 1866 p. 79.) Es steht deutlich Δ .

²⁾ Jetzt ist er in der Mitte zerbrochen und zwar in einer ziemlich regelmässigen Horizontalinie. Der Beneventanus zeigt 2 (3?) ebenfalls horizontale Bruchstellen, wie der Obel. Albani.

³⁾ Dieses kann nicht vom Campensis auf Monte Citorio entlehnt sein, weil es eben total verschieden ist. Freilich muss die Form  (Zeitschr. 93 A ult.) corrigirt werden.

⁴⁾ cf. Pococke II pars III p. 207 u. Kircher Obel. Minerv. p. 133 (Oedipus III, 380).

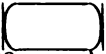

⁵⁾ „Paul. Cavaceppi sculptor, cujus opere in obelisco suo instaurando usus est Cardinalis Albani“. Zoëga p. 82, not.

allenfalls eine Kugel aufzunehmen, wie ja die Obelisken der ältesten Zeit mit Sonnendiscus abgebildet erscheinen (de Rouge, Cours 1864).

Nachdem ich so meine Thesis vertheidigt habe, gebe ich auch zu bedenken, welche Schwierigkeiten sich bei der gegnerischen Ansicht geltend machen. Woher rührt denn, muß man fragen, das durchaus homogene Material des Obeliskens? Ist der Syenit zu Rom oder überhaupt in Italien so leicht zu bekommen? Soll man annehmen, daß ein andres Denkmal eigens zerstört wurde, um ein gefälschtes herzustellen? „Die Technik der copirten Hieroglyphen macht dem Restaurator alle Ehre“. Ich möchte bezweifeln, ob ein heutiger Künstler, geschweige denn einer des vorigen Jahrhunderts, so getreu Hieroglyphen nachbilden könnte. Uebrigens sind diese mehr römisch als ägyptisch, aber durchaus stylvoll behandelt. Und zu welchem Zwecke soll die Fälschung oder Ergänzung gemacht worden sein? Inschriften schmiedet doch in der Regel nur, wer das Alphabet einer Schrift versteht und eine Absicht der Täuschung hat! Vor künftigen, allenfalls gegenwärtigen, Manipulationen solcher Art hat man sich zu hüten, schwerlich vor den schon im 18. saec. vollzogenen¹⁾.

Bevor daher die ächten Stücke, die zum unbezweifelt ächten Mittelstücke unseres Obeliskens gehört haben sollen, nicht anderweitig aufgezeigt sind, werde ich meine Ansicht, daß der ganze Obelisk ächt sei, nicht für vollkommen widerlegt halten können.

Fr. J. Lauth.

Das Urtheil über unsre verschiedenen Ansichten in Betreff des Münchener Obeliskens muß nun fernerhin wohl Anderen überlassen bleiben. Ich bemerke nur noch, daß ich weder in der einzigen mir bekannten Schrift von Salvolini über die Inschriften des Pariser Obeliskens von Luqsor (Traduction etc. 1837. 4^o. 6 pl.), noch anderswo etwas über die so weit meine Kenntniß reicht zu allen Zeiten unerhörte Schildform  finde. Ueber den Namen C. Tettius ist das genaue Faksimile Denkm. VI, 101, 28 entscheidend. Auch Mommsen, der meinen Papierabdruck selbst verglichen hat, sagt in dem noch nicht ausgegebenen vol. III des Corp. Inscr. Lat. No. 35: Tetti legendum esse constat. Der Name Tettius findet sich auch sonst²⁾, freilich nicht als Pränomen. Ich muß jetzt aber auch noch weiter gehen und das Vorhandensein des Namens Dacicus bezweifeln. Denn dieser Beiname würde hier ohne den stets vorausgehenden des Germanicus erscheinen, was in Römischen, Griechischen und hieroglyphischen Inschriften ebensowohl ohne Beispiel ist, wie die allerdings noch weit unmöglichere Bezeichnung , deus Sesars, für den Kaiser Domitian oder Trajan. Auch den Namen des Galliers Sesarion auf Caesario zurückzuführen, scheint sowohl wegen s als wegen e kaum möglich. Dadurch wird es wieder unsicher, unter welchen Kaiser das Obeliskensfragment gehört; der Hauptname des Kaisers mußte nothwendig vorausgehen; auch wenn Caesar Sebastos Dacicus stände, wäre er unerläßlich gewesen. Wir können aber auch nicht ein Pränomen Sextus mit Africanus verbinden, sondern müssen Sextius lesen, und so bleibt fast nur übrig in Ttks nicht eine Verschreibung von Dacicus sondern von Titus (Δ für @) anzunehmen. Das Determinativ hinter dem ersten Namen, welcher, wenn er dem Kaiser zugehörte, wenigstens als aufser dem Schilde stehend und im Gegensatz zu den beiden folgenden Namen als Herrschernamen determinirt sein müßte, findet seine Bestätigung in den Determinativen der beiden folgenden Namen und in denen des Beneventaner Obeliskens. — Daß von der Sphinxfigur des Campensis nur der obere Theil der Basis vom Kopisten herübergenommen wurde, ändert nichts an der Sache. — Für die Seitenlinien der Inschrift finden sich Beispiele; sie sind auch an sich ganz ägyptisch; hier aber sind die vertikalen Linien oben und unten durch horizontale Linien verbunden und das ist unägyptisch und meines Wissens ohne Beispiel. — Endlich kannten auch weder Kircher noch Zoega mehr als das Mittelstück des Obeliskens. Der erstere sah dieses noch als Mauerecke verbaut und bildete es ab (Obelisci Aegypt. nuper effossi interpr. 1666 p. 136) von der obern Kante desselben an bis zum Ende des Namens Africanus, 10 Palmen = c. 8 Fufs lang; der Rest stak ohne Zweifel noch im Boden, wie auch Zoega vermuthet. Dieser (de obel. p. 80) kannte auch nur dasselbe Stück (vetus truncus), aber c. 16 Palmen = 12 Fufs lang, also bis zu seinem jetzigen Ende. Der an beiden Seiten verlängerte Münchener Obelisk mißt jetzt 17 Fufs. Hiermit dürften sich alle ferneren Bedenken über die Unächtheit der beiden Außenstücke erledigen. **R. Lepsius.**

¹⁾ Ich rede hier natürlich nicht von den fabrikmässig nachgebildeten oder geradezu gefälschten Scarabäen sammt Inschriften.

²⁾ Siehe Corp. Inscr. Lat. vol. I, Index.

Zeitschrift

für

Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Straße 18)unter Mitwirkung von **Dr. H. Brugsch.****März u. April**

Preis jährlich 5 Thlr.

1867.

Inhalt.

Die Kapitel der Verwandlungen im Tottenbuch 76 bis 88, von H. Brugsch (mit lithogr. Beilage). — La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens, par W. Pleyte. (Conclusion.) — Miscellanea (II.), by P. Le Page Renouf. — On king Semempses of the 1st dynasty, by C. W. Goodwin. — Nachricht. — Erschienenene Schriften. — Berichtigung.

Die Kapitel der Verwandlungen im Tottenbuch 76 bis 88.

(Mit einer lithogr. Beilage.)

Unter denjenigen Kapiteln des Tottenbuches, deren Ueberschrift durch die dazu gehörige Vignette auf das deutlichste illustriert wird, — ein besonders günstiger Umstand für die Entzifferung und Erklärung einiger früher unbekannter hieroglyphischer Gruppen, — zeichnen sich vor allen die in der Ueberschrift zu dieser Abhandlung genannten „Pforten“ aus. Als allgemeine Einleitung zu den folgenden dient die Pforte 76:



Kapitel über die Machung Verwandlungen alle (welche) er will.

Das „er“ in dieser Zeile bezieht sich auf den verstorbenen Menschen, den neuen Osiris.

Es folgen darauf 12 Kapitel, in welchen die angedeuteten Verwandlungen in Schrift und Bild der Reihe nach weiter ausgeführt sind, nämlich

Kap. 77 handelt von der Verwandlung in den *bäk en nub* „Gold-Sperber“,

Kap. 78 von der Verwandlung in den *bäk neter* „heiligen Sperber“,

Kap. 79 von der Verwandlung in *ur em tata-nu-t suten* „einen Großen unter den Haupt-Gottheiten“ (cf. princeps, praeses, dux),

Kap. 80 von der Verwandlung in *neter ertä šep ki-tet er-mäten kekui* „Gott, den Licht gebenden, oder: die Finsternis verschleichenden“,

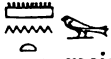
Kap. 81 behandelt die Verwandlung in d. i. *sesni* „eine Lilie“ (cf. שושן, *lilium*),


Kap. 82 berührt die Verwandlung in die Gestalt Ptah, des eponymen Gottes der Ptahstadt Memphis,


Kap. 83 spricht von der Verwandlung in den Phönixvogel *Benu*,

Kap. 84 handelt von der Verwandlung in den Vogel *senti* oder vielmehr *šensēn'* (nach der Variante), eine besondere Reihherart,

Kap. 85 beschäftigt sich mit der Verwandlung in die menschenköpfige Sperbergestalt *'ba*,

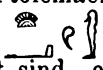
Kap. 86 berührt die Verwandlung in den Vogel  *ment*, wie es scheint eine besondere Taubenart. Nach den Untersuchungen meines verstorbenen Freundes des Naturforschers Dr. Bilharz ist es *columba turtur*,

Kap. 87 handelt von der Verwandlung in die Schlange  *sato*, und

Kap. 88 von der Verwandlung in die Gestalt eines Krokodiles , Symbols des Gottes *Sebek*.

Die in den vorstehenden zwölf Kapiteln näher beleuchteten Gestalten, in welche sich nach dem Tode des Menschen auf dieser Erde, die Seele dem Auge sichtbar zeigen konnte, werden nicht nur in Bild und Schrift in den verschiedenen Exemplaren des sogenannten Todtenbuches aufgeführt, sie erscheinen auch mit mannichfachen Variationen der Darstellung, theils in einzelnen Gruppen, theils in der vollen Zwölfzahl, als besonderer äußerer Schmuck auf Stein- und Holz Sarkophagen, auf Stelen und sonstigen zu fernerem Zwecken bestimmten Denkmälern.


In welchem Zusammenhange die vorerwähnten Darstellungen, die Verwandlungen der Seele, zu einander stehen, was es sonst für eine Bewandnis mit ihnen hat, darüber finde ich nirgends Aufklärungen in den Schriften der Alten und Neueren. Erst in Bulaq machte ich in der Sammlung, welche mein verehrter Freund Mariette-Bey im Auftrage des Vice-Königs in so umfassender Weise angelegt hat, die nähere Bekanntschaft eines Denkmals, welches ein ebenso unerwartetes als belehrendes Licht über jene zwölf räthselhaften Verwandlungen verbreitet.

Es befinden sich nämlich in der genannten Collection die Reste eines Sarges aus Cedernholz, der nach den Darstellungen und dem Character des hieroglyphischen Stiles zu urtheilen, offenbar den spätesten Zeiten der ägyptischen Geschichte angehört. Ich vermuthete, daß er unter der Regierung der letzten Ptolemäer oder der ersten Römer angefertigt ist, für einen Verstorbenen, dessen Name  *χᾶf* lautete. Texte und Bildwerke, welche vertieft in das harte Holz eingeschnitten sind, enthalten einen wahren Schatz von belehrenden Angaben astronomisch-astrologischer Natur. Auf dem Deckel, gegenwärtig aus zwei der Länge nach auseinander gespaltenen Theilen bestehend, befinden sich die Hauptdarstellungen. Nämlich in dem obersten Register, von allen am wenigsten gut erhalten, zeigen sich neben andern allegorischen Figuren die symbolischen Gestalten des West- und des Südwindes, in dem zweiten Register darunter die Figuren des Nord- und des Südwindes. In dem dritten Register nimmt das ägyptische Leichenbett mit der Mumie darauf die Mitte ein. Unter dem Bette zeigen sich die vier Köpfe der vier Schutzgenien der Verstorbenen. Ueber der Mumie erhebt sich fliegend in Sperbergestalt mit menschlichem Kopfe die von Sonnenstrahlen übergossene Seele des Todten. Rechts vom Bette stehen Nephthys, Anubis, Keb und Nut. Hinter ihnen die symbolische Schlange des Nordens. Links vom Bette folgen nacheinander Isis, ein Horus, Šu, Tafnut und am Schlusse aller die symbolische Gestalt der Südgöttin Nut.





Unterhalb dieser drei Register folgen die für meinen Zweck interessantesten Darstellungen und Texte, die sich folgendermaßen vertheilen. In der Mitte befindet sich in fünf langen Vertical-Kolonnen ein hieroglyphischer Text. Rechts davon zeigt sich in einer langen Kolonne die Darstellung, welche auf der nebenstehenden Tafel unter Nr. 1 resp. I, bis 6 resp. VI reproducirt ist, und zwar so, daß 1 den untersten Theil, VI die Spitze der Kolonne bildet.




Links von dem fünfzeiligen Texte befindet sich in entsprechender Breite die Darstel-






lung, welche auf unserer Tafel die NN. VII bis 12 umfasst, und zwar so, daß VII die Spitze, 12 den Schluß der Figuren bildet.

Beide Kolonnen umfassen 24 Figuren, von denen eine (Nr. VI) gänzlich unkenntlich, eine zweite (IX) theilweise zerstört ist. Die Figuren, eine jede von dem Zeichen für den Himmel  überragt, bestehen aus 12 Kreisen in deren Innerem sich ein besonderes Bild befindet, so wie aus 12 entsprechenden Darstellungen, von denen jede zu dem darunter befindlichen Kreise gehört. Eine kurze Prüfung giebt die Ueberzeugung, daß die letzteren Bilder genau den zwölf Verwandlungen der obengenannten Kapitel des Todtenbuches entsprechen.

Beginnen wir unsere weiteren Betrachtungen zunächst mit den 12 Figuren in Kreisen. Die Hieroglyphen, welche darüber und daneben stehen, weisen mit wenigen Ausnahmen auf eine gewisse Zahlenreihe hin. Die Zeichen davor geben den Namen des betreffenden Bildes und beziehen sich fast durchweg auf eine Gottheit. Ich bemerke im Voraus, daß dieselben Kreise, mit denselben entsprechenden Figuren darin, den zwölf Sonnenscheiben entsprechen, welche sich auf den ägyptischen Denkmälern (wie z. B. in den Tempeln von Philä und Edfu) in der Mitte der zwölf Sonnenbarken während des Tagessonnenlaufes befinden. Der Vergleichung halber verweise ich auf die Publikation der Edfuer Darstellung in Champollion's Monuments pl. CXXIII fl. Die Reihe der Sonnen während der 12 Tagesstunden ist folgende.

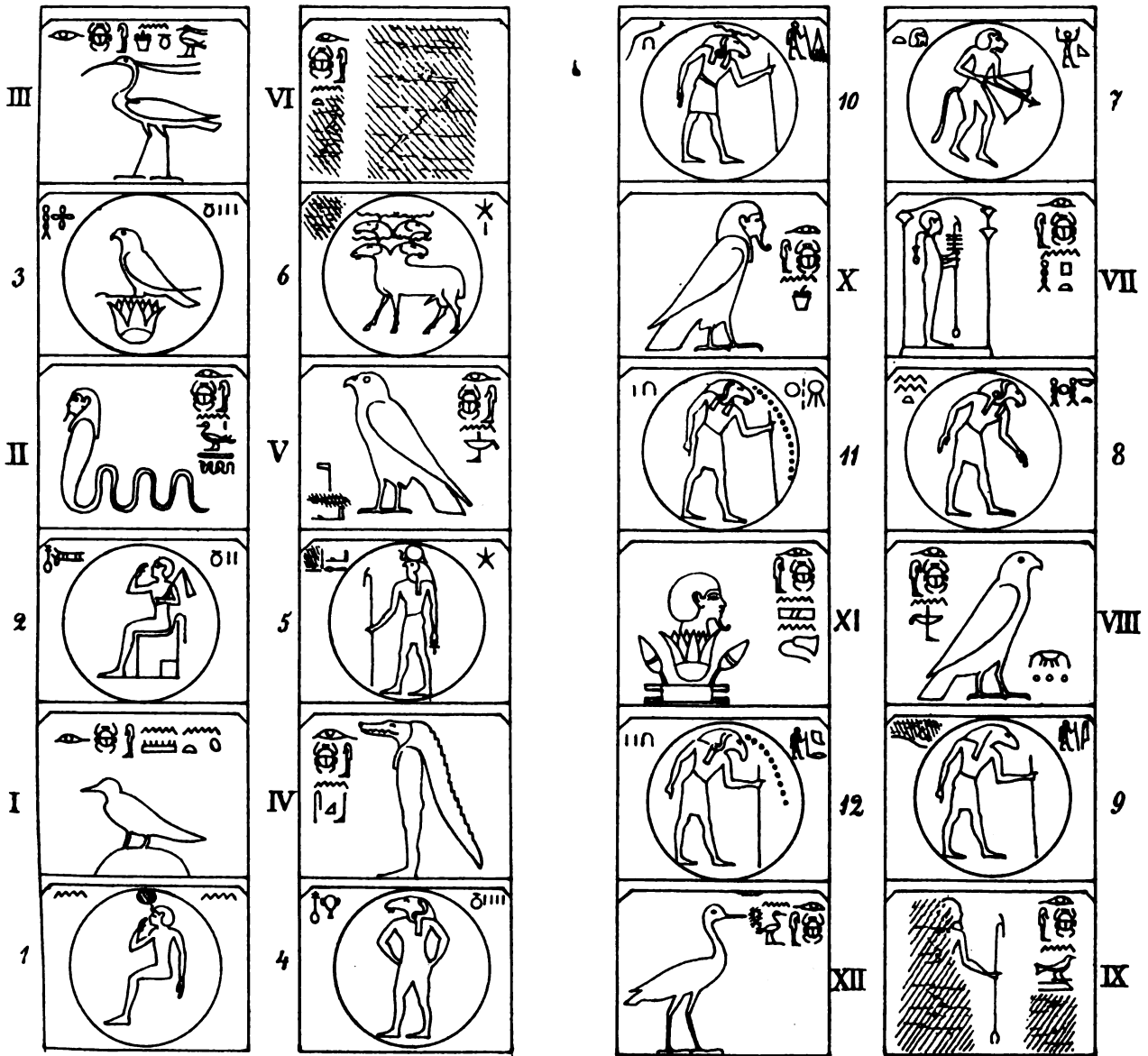
1. Stunde. Bild: ein Kind (*χrut*) mit dem Uräusschlangen-Diadem. Name  *nexen*. Das Wort ist offenbar identisch mit  *nexen* (Todtenb. 125, 58)  *nexen* (Tempel von Dendera)  *nexnu* (Pap. Anast. I, 12) mit der Bedeutung von Kind, Säugling, von Thieren gesagt Junges (cf. Todtenb. 125, 58 „junge Schlangen“). Die Sonne des Aufganges oder der ersten Tagesstunde wurde mit dem eben erst geborenen Kinde verglichen, wie die Sonne des Abends, die der zwölften Stunde, mit einem vom Alter gekrümmten Greise, worüber weiter unten das nähere. In Edfu erblicken wir in der Sonnenbarke der ersten Stunde des Tages das Sonnenkind auf einem Throne sitzend. Sein Name ist da *Rā-Huṭ neb pu-t* „die Sonne von Edfu, der Herr des Himmels“.

2. Stunde. Dasselbe Kind sitzt auf einem Königsstuhl. In der Rechten hält es die Geißel *Nexex*. Rechts vom Kreise steht  (statt ) d. i. „zweiter“, entweder mit Bezug auf den Kreis oder auf die zweite Tagesstunde. Die Gottheit des Kindes führt hier den Namen  *nefer-tum*. In Edfu dieselbe Darstellung. Der Name der Gottheit ist gleichlautend mit dem des ersten Kreises.

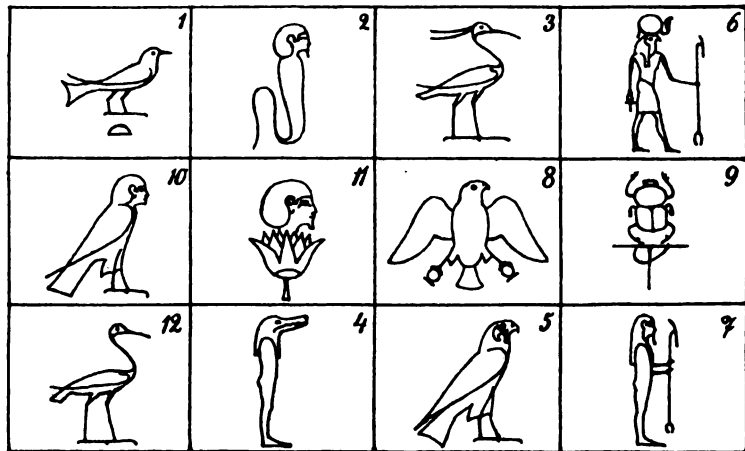
3. Stunde. In dem Sonnenkreise ruht ein hockender Sperber auf einer Lotosblume. Rechts davon steht:  d. i. „dritter“ (Kreis oder Tagesstunde). Name der Gottheit  *hun*, offenbar identisch mit  *hunnu* (Todtenb. 85, 8) mit der Bedeutung von Knabe oder Jüngling. Auf der Stele von den Goldminen heißt es von Ramses II  *au-k em hun meh-t (renpi)-t 10* „du warst ein Knabe von zehn Jahren“. Auf der Statue des Baumeisters Bokenchons zu München heißt es in ähnlicher Weise  *ari-à 12 en (renpi) em hun* „ich hatte zwölf Jahre als Knabe“. Die Sonne der dritten Tagesstunde wird somit mit einem herangewachsenen Knaben oder Jüngling verglichen. In Edfu erscheint als entsprechendes Bild nicht der Sperber, sondern der auf dem Lotos ruhende Löwe mit Sperberkopf als Symbol der dritten Stunde. Name gleichlautend mit dem der beiden vorigen Stunden.

4. Stunde. In dem Sonnenkreise befindet sich die wohlbeleibte Gestalt eines Mannes

A









B.




.




.

der durch das Zeichen  determinirt erscheint, ist unleserlich. In der gegenüberstehenden Ecke das Zahlzeichen für $\cap = 10$ deutlich erkennbar. Der Strich darüber vielleicht identisch mit  *meḥ*, dem Präfix der Zahlzeichen zur Bildung der Ordinalzahlen. In Edfu entspricht dieser Sonnenscheibe der zehnten Stunde ein Gott mit Widderkopf, in den Händen das Zeichen des Lebens und das Scepter  tragend. Er führt dort den wohlbekanntesten Namen  *Tum*.













11. Stunde. In der Sonnenscheibe ein alter Mann, der sich wie die beiden vorigen auf einen Stab stützt. Er trägt einen Schafskopf und eine Reihe von (Schweifs?-) Tropfen fällt erdwärts von seiner Stirn hernieder. Rechts davon lautet sein Name  „die Strahlen“. Links davon die Zahl $\cap \text{I} = 11$. In Edfu entspricht dieser Figur die Gestalt eines Gottes mit der oberen und unteren Krone auf dem Kopfe, dem Zeichen des Lebens und dem Scepter in der Hand. Sein Name ist wie der des Gottes der zehnten Tagessonne  *Tum*.

12. Stunde. Die Gestalt des Gottes innerhalb der Sonnenscheibe entspricht genau der der vorhergehenden Sonnenscheibe, nur daß die Tropfenreihe nicht so weit zum Boden hinabreicht. Sein Name (rechter Hand) nicht zu entziffern, da das Anfangszeichen schwer erkennbar ist. Vielleicht stand  dort, doch kenne ich ein solches Wort nicht, wenigstens habe ich es in den Texten bisher nicht aufzufinden vermocht. In der Ecke links liest man deutlich die Zahl $\cap \text{II} = 12$. In Edfu erscheint der Gott der zwölften Stunde in einer der Gestalt und dem Namen nach dem Gott der zehnten Stunde *Tum* genau entsprechenden Auffassung.


Die vorstehende Liste des Bulaquer Sargdeckels, verglichen mit der Darstellung in Edfu, giebt uns die Gewißheit, daß jene zwölf Sonnenscheiben die Bestimmung hatten, die 12 Stunden des Tagessonnenlaufes zu symbolisiren. Die Sonne dachte man sich dabei als Mensch, welcher von der Geburt an die Phasen des Lebenslaufes bis zum höchsten Greisesalter zu durchpilgern hat. Vielleicht verband man hierbei auch die Vorstellung von den 12 Sonnen während der zwölf Monate des ägyptischen Jahres, von denen wir beim Macrobius und in den gnostischen Schriften nähere Nachrichten finden (vergl. meine *Matériaux pour servir à la reconstruction du calendrier égyptien* p. 44). Nach Macrobius (*Saturnal.* I, 18) stellten die Aegypter die Sonne der Winterwende unter dem Bilde eines kleinen Kindes, die der Frühlingsnachtgleiche als jungen Mann, die der Sommerwende als bärtigen Mann, und die der Herbstnachtgleiche als Greis dar. Dieselben Sonnenstationen wurden, nach den Gnostikern, der Reihe nach bezeichnet als „zarte Harpocrates“-Sonne, als „leuchtender Jupiter-Ammon“, als „Horus mit der Strahlen-Krone“ und als „unsichtbarer Serapis“.

Das Interesse der eben besprochenen Darstellung des Sarges der Bulaquer Sammlung wird aber schließlic noch bedeutend erhöht und gewinnt eine neue Seite durch die 12 Figuren, welche sich über den beschriebenen zwölf Sonnenkreisen befinden, und welche genau, wie bereits oben angeführt wurde, den zwölf Verwandlungen entsprechen, von denen uns das Todtenbuch Kunde giebt. Die zwölf Verwandlungen beziehen sich auf den Verstorbenen  *Ḫaf* und sind, wie in den besprochenen Kapiteln des Todtenbuches, eingeleitet durch die Worte  *ar ḫeper en* „Verwandlung in“ Hieran reihen sich, hinter dem Namen der bezüglichen Umwandlung, die Gruppen  „durch den Osiris-*Ḫaf*“ die ich der Kürze halber auf der nebenstehenden Tafel

ausgelassen habe. Es ist einleuchtend, daß sich die zwölf Verwandlungen auf die zwölf Tagesstunden beziehen. Die folgende Liste wird dies anschaulich machen.

1. Stunde Verwandlung in  *ment* „eine Taube“ (I.) Todtenb. Kap. 86.
2. „ „ „  *sato* „eine Schlange“ (II.) Todtenb. Kap. 87.
3. „ „ „  *benu* „einen Phönix“ (III.) Todtb. Kap. 83.
4. „ „ „  *sebek* „ein Krokodil“ (IV.) Todtb. Kap. 88.
5. „ „ „  *bek* „einen Sperber“ (V.) Todtb. Kap. 78.
6. „ „ „  *neter retā šep* „einen Licht gebenden Gott“ (VI.)
Todtb Kap. 80.
7. „ „ „  *ptah* „eine Ptah-Gestalt“ (VII.) Todtb. Kap. 82.
8. „ „ „  *bek nub* „einen Gold-Sperber“ (VIII.) Todtb. Kap. 77.
9. „ „ „  „einen Großen unter den Hauptgöttern“ (IX.) Todtb. Kap. 79.
10. „ „ „  *ba* „eine Seele“ (X.) Todtb. Kap. 85.
11. „ „ „  *nešen* (sic) „eine Lilie“ (XI.) Todtb. Kap. 81.
12. „ „ „  *šen* „einen Schen-Reiher“ (XII.) Todtb. Kap. 84.

Die Ergänzungen zu VI und IX ergeben sich unzweifelhaft aus einer Vergleichung unseres Textes mit den entsprechenden Kapiteln des Tottenbuches.




Ob die Lehre von den zwölf Verwandlungen des menschlichen Schemen's in die angeführten Gestalten, insoweit sie mit den zwölf Tagesstunden in Verbindung steht, alt oder jung ist, das zu entscheiden fehlen mir alle Hilfsmittel. Weitere Studien, zu denen diese Abhandlung auffordert, werden auch darüber Licht verbreiten. Anzuführen sei mir noch gestattet, daß sich jene 12 *χeper*-Gestalten nicht selten auf den Deckeln steinerner Sarkophage eingemeißelt finden, wie z. B. auf dem eines gewissen  zu Bulaq, wo sich das Bild auf beifolgender Tafel zeigt.

Die beigeschriebenen Zahlzeichen bezeichnen die Stundenzahlen. Es ist eben so ersichtlich, daß eine Vergleichung mit der Darstellung des Sarges unseres *χāf* und der Liste des Tottenbuches das Resultat einer gewissen Reihenfolge (man sehe 1. 2. 3. — 4. 5. — 8. 9. — 10. 11) neben einer großen Ordnungslosigkeit ergibt, ein Resultat zu welchem so ziemlich alle Studien der Denkmäler altägyptischer Astronomie und Astrologie führen.

H. Brugsch.



La prononciation phonétique des noms de nombres égyptiens.



(Conclusion.)


 , dans le copte formé comme les précédants 5×100 . Il y a de différence sur la véritable forme du signe hiéroglyphique 500. Champollion, M. de Rougé, pap. Sall. 3, 1, l. 9; M. Chabas pap. Anast. I, traduisent le signe  par 500. Mais M. Brugsch le transcrit par 600. Le pap. de Leide nous n'apprend pas d'avantage. La rubrique qui



autres signes numériques hiératiques. C'est par l'addition ou la multiplication que l'on les a formés.



 = $2 \times$  = 2×1000 $\text{Cn}\Delta\text{T}\bar{\eta}\bar{\nu}\omega$, $\bar{\eta}$ il se retrouve pap. roy. Tur. rev. fr. 72.



 = $3 \times$  = 3×1000 , p. e. Pap. roy. Tur. rev. fr. 72.


 = $4 \times$  = 4×1000 , p. e. Pap. roy. Tur. rev. fr. 72. 34.


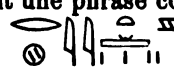
 = $\frac{3}{2} \times$ } $1000 = 5 \times 1000$, p. e. Pap. roy. Tur. rev. fr. 72.




 = $3 \times$  = 3×2000 , p. e. Pap. roy. Tur. rev. fr. 34.








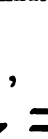
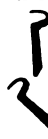
. Comp. Champ. et Brugsch je n'en connais pas d'exemple
 $\frac{4}{3} \times$  = 7000.

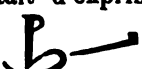
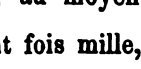
 = $4 \times$  = 4×2000 . Comp. Champ. et M. Brugsch.

 = $3 \times 3000 = 9000$. Comp. Champ. et M. Brugsch.

Pour exprimer 10000, on employait un autre signe, c'est-à-dire *le doigt*. Quoiqu'il paraît que dans les temps les plus reculés on ne connaissait pas une telle manière de simplifier le calcul. Car quoique le doigt figure déjà comme tel dans les temps de l'ancien empire, on trouve cependant une phrase comme la suivante, Leps. Denkm. III, 13, b. du temps de  p. e.  = 20000.

 =  Zeitschrift 1865, p. 106 et  Zeitschrift 1864, p. 43 dans le copte $\Theta\eta\bar{\nu}$, $\text{T}\bar{\eta}\bar{\nu}$, $\text{T}\eta\bar{\nu}$, *le doigt* $\text{T}\bar{\eta}\bar{\nu}$, $\Theta\bar{\eta}\bar{\nu}$, *decem millia*. Je ne connais pas de point de rapport entre la signification du signe et la prononciation. Le mot ne se retrouve pas autant que je sache dans d'autres langues. — On écrivait les numeraux de 10000 à 90000 de la manière suivante.

 , selon un fragment de papyrus communiqué par M. Devéria dont nous parlerons toute à l'heure. De  et 40000 je ne connais pas d'exemples, 50000  =  selon Champollion  pap. de M. Devéria , ,  selon Champollion. Dans le copte $\text{XO}\bar{\nu}\omega\text{T}-\bar{\eta}\bar{\nu}\omega$, etc. comme dans les langues modernes.

Nous rencontrons une grande difficulté au sujet des centaines de mille. Champollion dit dans sa grammaire p. 238 „Quant à la notation des nombres au-dessus de 90000, on „y procédait facilement par la combinaison des signes des centaines et des mille, avec „celui de la myriade, ce qui permettait d'exprimer, au moyen d'un petit nombre de „chiffres, les quantités les plus élevés:  cent fois mille,  cent fois

On trouve un grand nombre de fractions dans les dernières publications de M. Dümichen, et dans la Zeitschrift. Comp. aussi Leps. inscr. d'Edfou. Les noms de sous-divisions de *mesures de terres*, de *l'aune*, du *kat*, ou du *hin*, n'ont pas de rapport avec notre étude, seulement les signes fractionnaires employés pour toute sous-division nous regardent, tels sont p. e. \llcorner , \beth , γ . Le signe \llcorner a la valeur phonétique de *m* et comme figuratif il indiquait un puits, p. e. Denkm. II, pl. 122. Toutefois il ne semble pas en rapport avec une telle chose. C'est probablement la moitié de la figure \llcorner qui indique le syllabe *ma* Champollion rapporte \llcorner au copte ωHT *medium* et il a cité des exemples de l'emploi du signe, dans sa grammaire p. 245.

$$\begin{array}{r}
 \llcorner +, \frac{3}{4} \\
 -\gamma +, 2\frac{1}{4} \\
 = 1 +, 1\frac{1}{2} \\
 \hline
 = IIII + \underline{\llcorner}, 4\frac{1}{2}
 \end{array}
 \qquad
 \begin{array}{r}
 \beth +, 1\frac{1}{2} \\
 \llcorner +, \frac{3}{4} \\
 \hline
 \diamond\gamma\beth, 2\frac{1}{4}
 \end{array}
 \qquad
 \begin{array}{r}
 = +, \frac{1}{2} \\
 = +, 8 \\
 \beth +, 1\frac{1}{2} \\
 \hline
 \wedge + \beth, 10
 \end{array}$$

Pap. Leide 350 rev. IV, l. 8. 9. 10 se trouvent les signes \beth et \diamond sans le signe $+$. — Pap. Leide 352 l. 5 on trouve la multiplication 3 fois $\gamma III, = \gamma \wedge$ ici le signe $\beth = \frac{1}{2}$ est écrit \rightarrow .

\overline{IIII} , —, $\frac{1}{4}$ voyez les exemples cités.
 \overline{III} , \llcorner , $\frac{3}{4}$ voyez la rubrique précédente.

\overline{III} , $\frac{3}{8}$; $\overline{\text{TT}}$, $\frac{2}{3}$ inconnus dans l'hieratique. — D'autres valeurs fractionnaires me sont inconnus, mais en terminant ce chapitre je traiterai encore le groupe $II \times$. M. Brugsch l'appelle un nombre fractionnaire comme résultat d'une addition qui donne la valeur de $\frac{1}{2}$ à ce signe. Or c'est bien étrange que l'on aurait employé pour une fraction tellement composée, un signe particulier, et M. Dümichen croit pour cela qu'il faut traduire $II \times$ par „eine unbestimmte Menge“. Il retrouve la croix avec ce sens dans le mot *ktχt-u*, qu'il traduit par „ein anderes von einigen Dingen“. Mais il faut observer que la croix est écrite ici sans les deux traits, et en outre que la forme *ktχt-u* n'est autre-chose que la forme prolongée, bien connue, de *kt* ou *ki*, *un autre*. Selon le texte Düm. Rec. II, 83. 11 la croix et les deux traits ont la valeur de $\frac{1}{2}$ *kt* et pas seulement de $\frac{1}{2}$. Si la croix indique quelque sous-division du *kt* il n'est pas besoin de répéter le signe $\{$, qui exprime dans les comptes de la basse époque *kt* $\sqrt{\{}$ (pour $\sqrt{\}$ résulte de la transcription fautive de l'hieratique $\text{T} = \sqrt{\}$, $\text{T} = \{$). — Supposons que la croix indiquait le demi d'un tel poids, il se pourrait que $II \times$ signifiat $\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{2} = \frac{1}{2}$ *kt*. On sait que le *kt* était sous-divisé en 360 parties, comp. l'étude de M. Lepsius, de la même manière que le *hin*. Mais je n'ai pas de preuves évidentes pour éclaircir ce sujet. Le pap. Médical de Berlin nous présente encore d'autres signes numériques $\times II$, \times , \times , etc.

Les combinaisons du signe T peut-être le *kt* sont aussi fort étranges et c'est encore un énigme comment il les faut expliquer. — Un examen attentif du document répandra peut-être quelque lumière. 1)



Leide 7 Decembre 1866.


W. Pleyte.











1) Die hieratischen Zeichen zu diesem Aufsatz sind uns von Herrn Pleyte aus seinem hieratischen Schriftguss gütigst mit übersendet worden. D. Red.

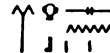

Miscellanea II.


by P. Le Page Renouf.

1. I produced evidence in my last communication showing that the phonetic reading of  is . I now call attention to another text which I read as follows (Sharpe, Inscr. II, 17)


Cadat tibi adversarius omnis sub pedibus tuis.













The group  is here manifestly, I think, put for , and though the determinative  may be quite incorrect, it throws an important light on the etymological affinities or rather identity of groups which have till now been thought foreign to each other. The group  signifies *face*; hence on the one hand the notion of *person* , like the Greek *πρόσωπον*, or better still the Hebrew פנים, פניך, פני are constantly used for *I* and *thou* just like , . Other derivative meanings are *facing, before, opposite, with, against* ( with or without determinative), and from these again that of *adversary*  or .









In M. Jaques de Rougé's *Textes Géographiques* p. 19  and  are equivalent expressions signifying *before them*.

2. It has been repeatedly stated that the group for *water* has not been found written phonetically¹). But cf.  Denkm. III, 281, c.



Cf. also  Denkm. III, 81 ff.





3. M. de Rougé's transcription of the sign  has been called in question. The accuracy of it will be seen by comparing the title of Todt. chap. XVII with the same title in Denkm. III, 38, e. where  = . It is another, not unlike, sign which in the list of the Decans has led to the transcription *Bak* or *Bach*.





4. It is also through a confusion of signs that  in the word for *suffering* has been thought = . (See Hier. Glossar. für Jahrgang 1865.) The phonetic value of  (see Sharpe, Sarcophag. Pl. 7. D. 48) is neither *chem* nor *ab-mer*, but *mer*. This will be seen on comparing  in Sallier II, 7. 1 with the corresponding  of Anastasi VII, 2, 2. The sign is clearly the same in this group as in the ancient title  or  of which the full reading is  *smr* (Denkm. II, 124 l. 119) or  (III, 233, c.), in the proper name  *smertka* (Denkm. II, 105. 109), in the fiery serpent  =  *Mertens* (III, 134) and in some other groups.












5. The sign  with which  was already confounded in ancient times is still read *chem* by some scholars. What is the authority for this? I know a large number of variants from the earliest period but all of them in favour of . Compare for instance the name of the 7th cow in Todtb. 148, 31 with the same name, Denkm. III, 25. Compare again Todt. 154, 2 with the same text Denkm. III, 280, c. where  stands for . This evidence might be multiplied to any extent. On the ancient sarcophagus of Sebek-aa (Visconti, Engravings pl. VI) the name of the instrument  is written over it . If I remember rightly (I have not my copy to refer to) M. Chabas („sur le nom de Thèbes“) has also given similar evidence. On the relation between , to




















¹) Aegyptische Zeitschrift 1865. p. 41. L.

fail, and , to prevail, I beg to refer to my „Miscellaneous Notes on Egyptian philology“, p. 16. ¹⁾ 







































I am aware that a group of probably kindred etymology enjoys two forms: 1)  or  (Sharpe, Sarcoph. pl. 18. H), and 2)  or  (Visconti, Engravings pl. II. Sharpe, Eg. Inscr. I, 38, 7), but the case is not a parallel one.



6. That the name of the ithyphallic Ammon or Horus, often transcribed *Khem*, was really *Min*, as the Greek transcriptions indicate, is shown from the form   in the inscriptions of Hamamat (Denkm. III, 283 and Burton Excerpta pl. 4 etc.) cf. also   etc. over an ithyphallic Horus in Burton pl. 26.

7. How must we read the *two feathers* on his head? I find   on one of the Belmore Tablets. The feather  is found as a determinative of sound in the group   (Denkm. III, 260) signifying a *table of oblation*. It may have the value *cha* when it signifies a *coiffure*. The sarcophagus of Sebek-āa gives the pictures of two kinds of *wig*. The name of one is   (=   Todtenb. 78, 17) that of the other is  . Other names are found elsewhere. ²⁾

8. Is the  phonetic or determinative in             *Hail!* I have heard the latter alternative defended. But the following text from the Sarcophagus of Seti (pl. 3. B. 23) proves the contrary to be true.       etc.

So also:               Sharpe, Inscr. II, 8 and 7.












































9. I cannot agree with M. Pleyte in thinking   ³⁾ to *find* = *tem*. We have already excellent authority for the reading *kim*. Another word which he reads *temhe*,                 (Denkm. III, 113, e.) upon the sarcophagus of king                    .





























But though I altogether deny the connection of   ³⁾ as a phonetic character, with *tesher*, I do not deny that a very similar bird has the value of *tem*. There is a tree and an oil from it called *tem*. See Clarac, *Musée* pl. 247:

Gave a jar of Tem oil for lighting the lumps of the temple.




¹⁾ To the example there given p. 3 of   (Denkm. III, 210) =  add another, which I did not remembre at the time, in Greene Fouilles pl. I, 4.

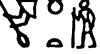





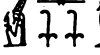












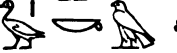





²⁾ Cf. the sign  = . The wig was as important an article in ancient Egypt as the turban in more modern times. There is a curious petition on the sarcophagus of Necht-her-heb for „*per-*
sistance to your forms                    *splendour to your transformations*            *smell to your nostrils, sight to your countenances, hearing to your ears, tenacity (?) to your wigs*           




















³⁾ In Clarac *Musée* pl. 244 we have a manifest equivalence in sense between this group and                        . The latter group without the initial  is familiar to us from various texts, among other the D'Orbiney Papyrus and Todt. 71 and 153. I read therefore  or    = *tuā*.



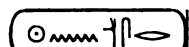
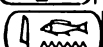
On king Semempses of the 1st dynasty












by C. W. Goodwin.

In Manethos list the seventh king of the first dynasty is called Semempses. In the list of kings recently discovered at Abydos, the name of the seventh king is represented by a tall, bearded, robed figure standing erect and holding in its hands a long staff with the greyhounds head.  The Turin papyrus contains the remains of the corresponding cartouche, so mutilated  as to be illegible though enough remains to show that the name was phonetically written. The ingenious suggestions of Prof. Lauth (Manetho p.108 ff.) who supposes the figure to represent Ptah, and reads the fragmentary Turin cartouche (if I understand him rightly)  *men-sa-nefer*, do not appear to me satisfactory, and I am about to propose a quite different mode of identifying the name given by Manetho with those in the Sethos-table and the papyrus. I submit it for what it may be worth to the consideration of my learned Egyptological colleagues.

In the Sethos-table, the figure in the 7th cartouche is, I apprehend, simply a determinative sign bereft of its phonetic accompaniment, and to which therefore several values might be attributed. Now a standing figure occurs as the determinative of several words, as  *xent*, a statue (Rosetta stone ll. 7 and 14)  *senti*, image (Recueil IV, Pl. I, l. 6 a.),  *sahu*, image (Recueil IV, Pl. III, 17),  *senen*, image (Rec. II, Pl. LXXIII, 2),  *mennu*, image (Rec. IV, Pl. LXXVII, 4). Other words of similar signification may be found, accompanied by the figure of a statue sometimes erect, sometimes sitting, as the determinative, but the one to which I wish to call attention is  *senen*. This occurs in the title of some of the Ptolemies, included within the cartouche, thus.  *Amen senen anχ en*, living image of Amen (translated in the Rosetta inscription *εἰκόνας ζωσῆς τοῦ Διός*). In some cases we find the word *senen* replaced by  and by  (see Rec. II, Pl. LXXVI, 1 — LXXV, 2). These objects are apparently mirrors, very appropriate determinatives of the word signifying 'image' and in this particular phrase they were probably, also sounded *senen*, although in other collocations they may have been used differently, and have had a different sound. Now in the list of deities from the Sethos-temple of Abydos (Rec. IV, Pl. LIII) I find No. 27,  *Har-seft em hat-Senen*. Har-seft is the well known deity of the place called  *Suten-senen* or *Suten-xenen*. It can hardly be doubted that  in this name answers to , and that the pronunciation *senen* is to be preferred to *xenen*. It is true that  was in late times frequently used for . Besides the instances brought forward by Dr. Brugsch (*Zeitschrift*, Juni 1864, p. 51) the recent publications of Mr. Dümichen furnish many decisive ones. But there is also reason to think that at the same epoch  sometimes stood for *s* or *se*. Thus Recueil IV, Pl. LXXVII, 1 we have  for the common regal title  *Se-Ra*, 'son of the sun'. And Rec. III, Pl. XCVI, 3, we find  for  *se-k-Hor* 'thy son Horus'. The fact is that in the Ptolemaic times the sound of the letters , , and  had become identical, and in Coptic  is constantly replaced by . All that I

want to show is that  is found occasionally replacing the ancient \rightarrow or its equivalents. The use of  in the language of the old Empire as a phonetic is rare, if indeed there be any other instance of it, except in this word                 

being the passage from which these two names are taken, it cannot positively be assumed that Hanas is represented as the immediate predecessor of Kabehu, but at present this is the most probable supposition to make. If so, Hanas is another name for Senen the 7th king. That some of the ancient kings were known by more than one name is I think certain. Thus we have in the 5th dynasty  Tatkara also named  Assa, and  Userenra also named  An. In the 4th dynasty we find Chufu with the additional name of Num, and in the 3th the second king of the name of Sar is also named Tata. In the Abydos tablet he is called simply Tata (No. 17) but the Turin papyrus gives both names. The strange difference of the names of the 3rd and 4th kings of the 1st dynasty as given by Manetho from those given in the Adydos tablet is most easily accounted for by supposing that they had two names. I see no difficulty therefore in supposing king Hanas to be identical with king Senen, and the Horus of king Senen may have been called the house of king Hanas, and given rise to the name ΣΗΗC which has been handed down as that of the city in question.

A few words more upon the group . It must be remembered that under the old Empire and even during the 18th & 19th dynasties the figure  was not commonly used as a phonetic. I can only recall one other instance in which it appears to be thus used, and that only in the title of a functionary ( Denkm. III, Bl. 122) and in these titles we find characters used which are rarely found in the common writing. It was not until the Ptolemaic period that  began to be used, usually for ●, which was then in many words equivalent to  š. In one or two cases we find  standing alone for  hunnu, young, in the name of νεός Διόνυσος. I have shown that it occasionally replaces  or , that is *se* or *p-se*, the son. Now the group  must have been one, which an Egyptian only accustomed to the common alphabet, could not have read, without being specially informed of the value of  by a learned man. It would most probably have a traditional pronuntiation, and in allusion to the figure of the child, is it improbable that it may have been popularly called *senen-p-se-senen* the son? This would account completely for the Σενεμ-ψης (Σεμεμψης) of Manetho.

Shanghai, December 1866.

Nachricht.

Durch den am 3. Dezember v. J. erfolgten Tod des Rev. Dr. Edw. Hincks zu Killyleigh bei Belfast in Irland hat die Aegyptologie einen ihrer gelehrtesten und scharfsinnigsten Mitforscher verloren.

Erschienenene Schriften.

Chr. C. J. Bunson, Egypt's place in universal history, translated from the german by Ch. H. Cottrell. Second edition, with notes and additions by Sam. Birch. vol. I. London, Longmans, Green & Co. 1867. 8. 771 pp. 7 pl.

F. Chabas, L'inscription hiéroglyphique de Rosette, analysée et comparée à la version grecque, avec 2 pl. et un glossaire égypto-grec. Chalons (Dejussieu) et Paris (Maisonneuve & Co.) 1867. 8. 124 pp.

Berichtigung.

Im vorigen Jahrgange ist p. 92., l. 3. led für bed und p. 100 l. 6. 9. adze für addice zu lesen.

Zeitschrift

für

Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Dr. H. Brugsch.

Mai

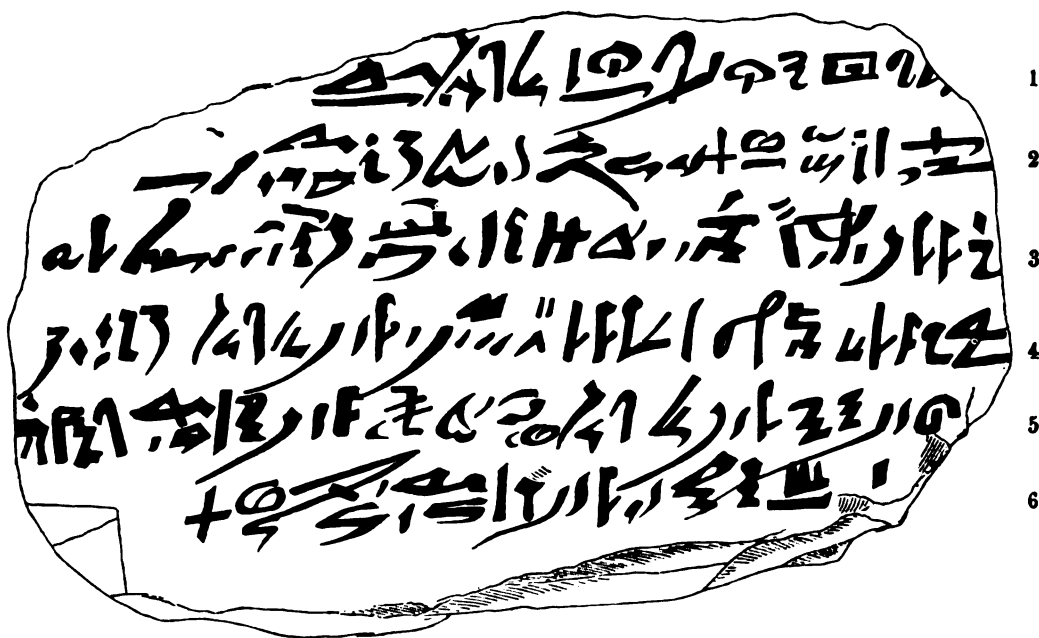
Preis jährlich 5 Thlr.

1867.

Inhalt.

Sur un Ostracon de la collection Caillaud, par F. Chabas. — Miscellanea (II.), by P. Le Page Renouf.
— Erschienenene Schriften.

Sur un Ostracon de la collection Caillaud.



Mr. Frédéric Caillaud, de Nantes, l'un des premiers et des plus habiles explorateurs de l'Égypte et des pays voisins, a rapporté de ses voyages une collection d'objets antiques dont le Gouvernement français a fait l'acquisition. Malheureusement, faute de local convenable, cette collection fut entreposée dans les combles de la Bibliothèque de la Rue Richelieu, où elle a séjourné quarante ans, au grand détriment de bonne conservation de plusieurs des monuments qui la composent. Elle vient enfin d'être installée dans une salle annexée au Cabinet des Antiques, où l'on peut maintenant l'étudier.

Cette étude a d'ailleurs été rendue facile par la publication qu'en a faite Mr. Jomard, en 1862, dans la deuxième livraison de son ouvrage sur les voyages de Mr. Caillaud; la première livraison de cet ouvrage avait paru en 1821.

Il est permis de regretter que les monuments rapportés par Mr. Caillaud soient restés tant d'années inutilisables pour la science; et il y a lieu de s'applaudir que l'un d'eux ait

échappé, par un heureux hasard, à la destinée commune. Je veux parler du compte des pêcheurs du Scribe Neferhotep, que M. Th. Devéria a déchiffré sur un fragment de pierre calcaire que lui avait communiqué Mr. Caillaud. Cette communication nous a valu un Mémoire intéressant, dans lequel l'auteur a fait ressortir l'intérêt qui s'attache aux monuments de ce genre¹⁾, dont les Musées de l'Europe possèdent de nombreux spécimens inédits.

Cet intérêt a, je crois, été mis encore plus en relief par la découverte que j'ai faite d'un passage important du Papyrus Anastasi I sur un deuxième Ostracon de Mr. Caillaud.²⁾ Il est venu depuis lors à ma connaissance que, sur d'autres pierres écrites, on a également trouvé des textes déjà connus par les papyrus.

Le nom d'*Ostracon*, qui s'applique spécialement aux débris de poterie, n'est peut-être pas, pour ce motif, à l'abri de toute critique; cependant je crois devoir, à l'exemple de Mr. Devéria, le conserver pour désigner d'une manière générale tout monument d'écriture cursive inscrit sur des fragments de matières dures.

Je veux aujourd'hui appeler l'attention sur un troisième monument de cet ordre, emprunté encore à la collection Caillaud³⁾. De même que les deux premiers, il est en pierre calcaire et provient des hypogées de Gournah. Comme les textes écrits sur ces pierres n'ont absolument rien de funéraire, ni de religieux, on ne s'explique leur conservation dans les tombeaux qu'à raison de la sécurité que pouvaient offrir, comme lieux de dépôt, les hypogées, toujours fermés avec soin et soumis à une garde organisée.

Malgré la simplicité des mentions qu'ils portent, ces sortes de documents présentent au déchiffrement d'assez grandes difficultés, par le motif que généralement l'écriture en est très-cursive, très-négligée, et que presque toujours les frottements en ont usé, altéré et même déplacé quelques parties. Je ne me flatte pas d'avoir complètement réussi dans la transcription qui suit du monument que j'étudie. Mais le fac-simile de l'hieratique, qui accompagne ma notice, montrera les points douteux et permettra à mes collègues de joindre leurs efforts aux miens:

1. Epiphi, jour 14, jour de chômage fait par
2. le chef ouvrier Khons pour travailler aux affaires de
3. ses fermes; le pêcheur Neferho s'est occupé à; Hora,
4. le teneur de livres est venu, le 21, et a chômé à
5. Le 26 il a chômé; Nekhtteh s'est couché;
6. Pentaour a fait ce qui lui a plu.


¹⁾ Lettre à Mr. F. Caillaud sur un Ostracon égyptien; Mém. de la Société des Ant. de France, tome XXV.

²⁾ Voyage d'un Egyptien, p. 30; pl. XII.

³⁾ Jomard, Voyage à l'Oasis de Thèbes, etc., 2^e partie, pl. 25, No. 4.

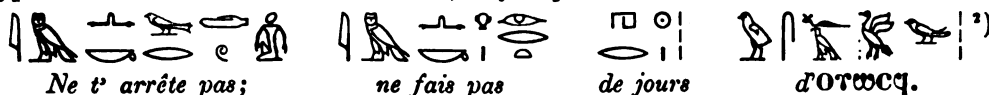
On voit que nous trouvons ici les notes dans lesquelles un surveillant de quelque grande exploitation rurale a consigné les faits à la charge des ouvriers et des employés placés sous son autorité. Des scribes d'ordre supérieur étaient préposés aux domaines du pharaon et des grands personnages de l'état; ces fonctionnaires recevaient de fréquents comptes rendus de la part de scribes secondaires directement en rapport avec les chefs des différents travaux, qui à leur tour tenaient les ouvriers sous leur surveillance; nous possédons, dans les papyrus, de nombreux monuments de cette hiérarchie de services et de l'ordre parfait que les Egyptiens observaient, aussi bien pour la gestion de leurs intérêts privés, que dans l'administration de l'état.


Notre Ostracon nous offre en quelque sorte une page des notes d'un surveillant d'ordre secondaire, qui inscrivait, au jour le jour, ses observations sur des cailloux du Nil, registres beaucoup plus économiques que ne l'était le papyrus. Ces notes étaient conservées jusqu'à ce qu'elles eussent été résumées dans les rapports du scribe supérieur, après quoi il y a lieu de croire qu'on les effaçait et que les pierres servaient à en recevoir de nouvelles.

A la charge des travailleurs délinquants le surveillant relève surtout le fait de . Ce mot nous est connu depuis long-temps comme étant le thème antique du copte $\text{O}^{\text{r}}\text{w}^{\text{c}}\text{q}$, *vacare, otiosus esse*. Mais sa présence dans le document étudié fait encore mieux comprendre la portée de la recommandation si fréquemment adressée par les maîtres égyptiens à leurs élèves:

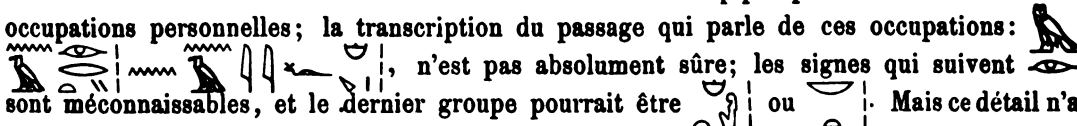

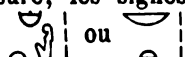



L' $\text{O}^{\text{r}}\text{w}^{\text{c}}\text{q}$ des étudiants égyptiens s'est continué jusqu'à nos jours dans l'école buissonnière de nos écoliers, et quant aux ouvriers modernes, tous n'ont pas cessé de chômer ce qu'ils nomment le *Saint-Lundi*. C'est le jour d' $\text{O}^{\text{r}}\text{w}^{\text{c}}\text{q}$, contre lequel les maîtres égyptiens s'élevaient avec toute force, il y a plus de trente siècles:



Mais les maîtres ne se bornaient pas à des remontrances: le bâton venait fréquemment en aide à leur éloquence: „Ne fais pas de jours d' $\text{O}^{\text{r}}\text{w}^{\text{c}}\text{q}$, écrit l'un d'eux à un de ses élèves, si non tu seras battu: puis il ajoute avec une pointe d'ironie: il y a un dos chez le jeune homme et il écoute quand il est frappé³⁾. On te châtiara vertement (), écrit un autre en pareille circonstance.⁴⁾

Relativement aux ouvriers et aux employés, leur jour de chômage étaient tenus en note et on les leur imputait en réglant leur salaires.

Le chef ouvrier Khons avait chômé le 14 du mois d'Epiphi pour se consacrer à des occupations personnelles; la transcription du passage qui parle de ces occupations:  n'est pas absolument sûre; les signes qui suivent  sont méconnaissables, et le dernier groupe pourrait être  ou . Mais ce détail n'a pas une grande importance.

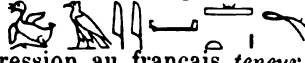

¹⁾ Pap. Anast. V, pl. 8, 1; Anast. III, pl. 3, 10.

²⁾ Pap. Anast. V, pl. 23, 5.

³⁾ Pap. Anast. V, pl. 8, 5.

⁴⁾ Pap. Anast. III, pl. 3, 10.

Le pêcheur Nefer-ho¹⁾ s'était occupé²⁾ a un travail ou dans un endroit dont je ne puis réussir à déchiffrer l'indication. Comme Khons, il avait négligé sa tâche réglementaire, et c'est pour le motif que la note a été prise.

Il est ensuite question d'un ; cette dénomination est identique pour le sens et pour l'expression au français *teneur de livres*. Il s'agit d'un scribe attaché aux écritures de la comptabilité, qui voyageait de domaine en domaine pour relever et coordonner les notes prises par les agents locaux. Ce teneur de livres avait fait deux apparitions, l'une le 21, l'autre le 26, mais n'avait pas vaqué aux travaux de sa charge. Il existe encore un groupe illisible terminant la mention relative au 21; il y avait peut-être ; dans ce cas le sens serait: „il a chômé dans ses écritures“.

Un quatrième personnage, Nekhtteh, dont la fonction n'est pas indiquée, est resté couché. Son absence du travail a dû être notée, et l'a été, en effet, avec mention explicative.

Enfin un dernier employé n'a fait que ce qu'il a voulu, c'est-à-dire qu'il s'est livré à toute autre chose qu'à l'accomplissement de sa tâche réglementaire. Cet individu porte le nom devenu historique de Pentaour, et il est possible que nous ayons précisément affaire ici à l'auteur du poème qui célèbre la gloire de Ramsès II³⁾. Le poète occupa d'abord un emploi secondaire dans une exploitation rurale placée sous le contrôle d'un scribe de rang supérieur nommé Ameneman. Nous trouvons dans les papyrus du Musée Britannique une portion notable de la correspondance échangée entre ce haut fonctionnaire et son subordonné. Amenemha ne lui ménage pas les reproches; il le dépeint comme un homme paresseux, négligent, adonné aux plaisirs de la table, dégoûté de l'étude et des travaux sérieux: „Il est, dit son maître, comme un aviron sorti de sa place et qu'on ne peut plus manier en aucun sens“. D'un autre côté, en remarquant l'insistance avec laquelle Ameneman s'efforce de le ramener aux travaux littéraires, on est fondé à croire que ce maître avait dès lors reconnu les aptitudes remarquables de ce disciple indocile.


Dans tous les cas, à en juger par son type graphique et par son association avec d'autres *Ostraca* de caractère encore plus tranché, notre monument date bien réellement de cette brillante époque des Ramessides, qui nous a laissé tant de traces de sa splendeur et de sa culture intellectuelle. A ce point de vue seul, il méritait de ne pas demeurer plus longtemps inaperçu. Mais il aura aussi un autre mérite, celui de venir en aide à l'interprétation de documents d'une plus grande importance, et entr' autres du papyrus hiéroglyphique de Turin dont M. Lieblein annonce la publication⁴⁾.

Du reste, les textes relatifs à la vie usuelle, à l'administration, à la comptabilité, au commerce, etc. des anciens Egyptiens sont remplis de renseignements de grand intérêt. J'en ai dit quelques mots dans une précédente dissertation⁵⁾. Il me reste à émettre un vœu instant pour que l'on s'occupe de livrer à l'étude les documents de cette classe que renferment les Musées et les collections particulières.

Chalon s. S. 15 Mars 1867.

F. Chabas.

¹⁾ Ce nom pourrait être lu , mais cette forme serait insolite.

²⁾ . Voir Voyage d'un Egyptien, Gloss., No. 884.

³⁾ Le poème de Pentaour, par M. de Rougé, traduction du Pap. Sallier III.











⁴⁾ Zeitschr. für Aeg. Spr., 1866, p. 102.

















⁵⁾ Commerce, salaires, comptes, poids, etc., *Mél. Egypt. I*, p. 14.







Miscellanea II.




by P. Le Page Renouf.








(Continuation. v. Zeitschr. 1867. p. 33.)













10. M. Pleyte is happier in asserting *tmtu* to be the value of , though I hardly admit the cogency of his proofs. Dr. Birch has produced the variants  =  from the Murray papyrus, and M. de Rougé has found a prince of the name of . The name of a god is  and  (Denkm. III, 280). All this settles the question, and I believe with M. de Rougé that the final  was afterwards softened into . The group  is found without the determinative .

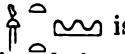






I used to defend the reading  on the strength of  Dkm. II, 10 and  *ib.* 9, and I am even now doubtful whether to look upon the latter variant as faulty or as a *second* form of the word. This kind of difficulty holds with reference to several other cases. Thus the variants of Todt. chap 6 give  =  and . Yet Dr. Birch has cited a variant of Todt. 123, 2 from which  = . I have also found  (Burton Papyrus 209 *in loco*). Is it only through a mistake that the  or  is omitted? Or is there is a connection between  and ? The sign  which has undoubtedly the value  is no less certainly found, rightly or wrongly, with the value of . In these and other cases the medial consonant is dropped. The subject is well worthy the attention of scholars who have more time upon their hands than I possess.







The sarcophagus of Queen  in the British Museum speaks of the T'at'au who cast souls  of the infernal world. I have no theory as to the phonetic reading of the second of these places of punishment. Mention is made of it in some other texts. I cannot admit the form of any of the proofs given by M. Lauth in favour of *tem* as a reading for . The  which appears in one of Mr. Birch's examples is not a complementary letter but the preposition governing . This is clear from the position of the determinative  which never comes before a complementary letter.

11. Can any one tell me why there is a doubt about the reading of  when so excellent a text as that given in Denkm. III, 226 reads  in the passage corresponding to Todt. 124. b, and  in the passage corresponding to Todt. 124, 8?





12. The habitual value of  is *set*. A certain dignitary is called  (Denkm. II, 123 f. etc.), or  (*ib.* 123 g.). This is also written  (*ib.* 143 g.).  is often used as a common substantive. It is feminine (see Denkm. II, 149 e; III, 31). In Denkm. II, 149, d the god Min is called . Hathor is called  (Sharpe, Inscr. I, 78, 26).






A very common variant of  is , where  stands for  as it does in , and in several other groups. It is sometimes confounded in hieratic, but never to my knowledge in hieroglyphic, texts with another sign,  or  or  = . But there is no doubt that in one royal name it stands for , as the readers of this journal are well aware.  is perhaps etymologically the same word as .

M. Lauth's argument that  is not *Amenti* but *Set Māti* is extremely ingenious; but, I fear, wholly without foundation. How does he account for the Coptic word for *west*? There are positive variants giving  for  in places like Todt. 125, 26. See for instance Denkm. III, 226. The god  appears as  in the Litanies of the sun (Denkm. III, 203), and if this be a different name how comes it to be omitted in chapter. 142 of the Ritual? These litanies also speak of the , well known from the Todtenbuch as .




But M. Lauth's reference to the Sarcophagus of Seti is to my mind absolutely fatal to his argument. He probably understands the text differently from me, for I can no where see a difference implied between  and *Amenti*, but the very reverse. I believe  in Pl. 5. B. 49 to be identical with  which comes just before. But look at the text D in pl. 6. It speaks of the Ret-u, the Aam-u, the Negroes and the Tamah-u and adds . Now the picture illustrative of this gives you the "Ret-u, Aamu Nahs-u Tamah-u ." 



As to the text which he quotes from the Miramar inscription I think M. Lauth has mistaken both the sense and the grammar of it.







13. The groups  and  are interchanged in the texts of Todt. 100, 2. Cf. among many others Todt. 129, 2. Are these *variants* or different readings? The older form of  is certainly .



14. The relationship between the Coptic ⲚⲐⲐⲧ *vinculum, junctura* and  has been pointed out both by Dr. Brugsch and by myself. There are two other ancient groups of which ⲚⲐⲐⲧ may be considered the representative. The first is  to bind (Denkm. II, 123 d twice) the second is  (Todt. 108, 5) or  (Sharpe, Sarcoph. 17, XIII, 18. Cf. Todt. 89, 5. See also Todt. 83, 4), in which latter form the determinative is a rope or chain.  is *Seize with your bonds!* A very curious passage (Todt. 108, 5) says:

 For Set is cast into his prison and his chain of adamant is fixed upon his neck.

The cord which is used as the determinative of  is found in the word  or  (Todt. 78, 27; 126, 3; 162, 3) *bondage, bondsman* etc. Cf. the Coptic Ⲛⲓⲡ *ligare*.

15. I do not remember to have seen  identified with the Coptic Ⲑⲧ , *vulva*. Cf.  Denkm. IV, 35.

The original of the Coptic ⲐⲚⲈⲒⲒⲱ *midwife* may be recognized in . See the picture of the birth of Rā in Rosellini, *Mon. del Culto* pl. 53. The group  is not only found with  as a determinative (Todt. 40, 4) but as part of the word. In the variant of the name of the 13th Decan  = . The context of the word in Todt. 40 (when it is followed by ) throws no light on its meaning there.

16. The word  has, I think, been misunderstood in the last Rubric of Todt. 144. The verb signifies *extendere* in Todt. 17, 93 and 99, 34, hence the sense of *length*  chap. 149, 14 and of *slowness*, chap. 144, 31. I understand the Rubric

as directing that the words of the chapter be „said slowly, one by one“ . Of six gods on a Ptolemaic monument (Champ. Notices p. 278) the fifth is called and the sixth , *Fast and Slow*.

The opposite idea of *quickness* is rendered by several words. to pass quickly, copt. ⲓⲛⲥ , and pursue, run, speed, are tolerably well known. signifies run, course, quick or agere, agilis, rapidus. — Mighty runner, swift of foot (Todt. 162, 3). The king on the tablet of the Great Sphinx (Denkm. III, 68) was driving his chariot quicker than the wind. — (Todt. 145, 57) and (Todtenb. 146, h.) swift handed. — (Todtenbuch). It runs thousands of cubits in its depth¹) and in its height. — Fleeter than Tesem cats, quicker than light, or according to another reading quos agit Deus Su.

17. A number of very interesting variants may be seen on comparing the names of objects contained in the numerous lists of sacrificial offerings. The most remarkable identification is that between the groups (Denkm. II, 28) (ib. II, 44 c. 58) (ib. II, 67) (ib. III, 360) (ib. III, 48) and . The last is the favourite form on the oldest sarcophagi (see Denkm. II, 145 and 147 also Visconti, Engravings pl. 7). But the last form but one is the most curious. There is not the least doubt that it stands for the same word *en-shem* or *enen-shem*. In spite of its mutilated state, is here evidently = or and is an ideograph = or .

I have always had my doubts as to the true reading of the town and goddess of Eileithyia. The first sign is undoubtedly not . These two signs were confounded together in very early times. See, for instance Denkm. II, 114 e. where instead of we have the faulty afterwards so common. Secondly the σ in this name is too often omitted in the most correct texts of the best period to be considered as phonetic. I believe therefore neither in *Suban* nor in *Neben*. I moreover consider the ordinary transcription *nen* of as incorrect. is not a purely alphabetic character; it is syllabic like all ideographs, and there is no reason why in a group like the first sign should be read differently from the second. Every one seems to allow, and the variant seems to prove, that the second has an anlaut. Why then should the first be read with an auslaut? I read = *enen* and = *Enšem* or *Anšem* ²).

¹) I have found the forms (Pap. Sall. 828) and (Pap. Sall. 127). The σ is most probably effaced in the latter variant. The MSS. referred to are both very high authorities. occurs Champollion Mon. pl. 149. The nearest Coptic word is Ⲭⲟⲩⲧⲉ to pierce. But cf. the oil with ⲬⲐⲈⲒⲧ oliva.

²) I hope some day to be able to produce a large amount of evidence bearing on the sign and the words in which it appears.

Erschienene Schriften.

C. C. J. Baron Bunsen, *Egypt's place in universal history*, an historical investigation in five books, translated from the German by Ch. H. Cottrel, with additions by **Sam. Birch**; vol. V. London. Longmans, Green and Co. 1867. 8. 943 pp.

Dieser Band, welcher Bunsen's großes Werk „Aegyptens Stelle in der Weltgeschichte“ in der Englischen theils erweiterten theils umgearbeiteten Ausgabe abschließt, (nachdem erst in der vorigen Nummer dieses Blattes die zweite durch **Birch** besorgte Ausgabe des ersten Englischen Bandes angezeigt wurde) umfasst die folgenden sechs besondern Werke:

I. *Problems and Key*. p. 1—122. Enthält die letzten zusammenfassenden Resultate von **Bunsens** historischen und philologischen Forschungen über Aegypten, wobei ihm bereits die drei folgenden Abschnitte ihrem wesentlichen Inhalte nach zur Benutzung vorlagen, nämlich:

II. *The funereal Ritual or book of the dead*, translated by **Sam. Birch**. p. 123—333; eine vollständige Uebersetzung des Totenbuchs.

III. *Dictionary of hieroglyphics*, by **Sam. Birch**. p. 339—586 Eine Sammlung von über 9000 hieroglyphischen Gruppen mit Umschrift, Bedeutung und Citaten, ohne die 1091 ideographischen und determinativen Zeichen, welche in vol. I gegeben sind.

IV. *Hieroglyphic Grammar and selected Egyptian Texts*, by **Sam. Birch**. p. 590—741. Die ausgewählten Texte enthalten 13 Inschriften aus allen Zeiten des ägyptischen Reichs, mit Umschrift und Interlinearübersetzung.

V. *Comparison of the hitherto known Old and New Egyptian words with the Semitic and Iranian*, by **C. C. J. Bunsen**. — **Professor Dietrich's Comparison of the Old Egyptian and Semitic roots**. p. 745—787.

VI. *Philonis Byblii fragmenta*, quae ad Phoenicum cosmogoniam et antiquissimam populi historiam spectant, rec. et ill., selectas Scaligeri et Bocharti et

criticas **Jacobi Bernaysii**, suasque notas adiecit **C. C. J. Bunsen**. Accedunt *Cosmogonica et mythologica quaedam varia*. p. 789—854.

Den Schluss des Bandes bildet ein General-Index für die 5 Bände p. 857—943.

H. Brugsch, *Hieroglyphisch-Demotisches Wörterbuch*, „enthaltend in wissenschaftlicher Anordnung die gebräuchlichsten Wörter und Gruppen der heiligen und der Volkssprache und Schrift der alten Aegypter nebst deren Erklärung in Französischer, Deutscher und Arabischer Sprache und Angabe ihrer Verwandtschaft mit den entsprechenden Wörtern des Koptischen und des Semitischen Idioms“. Leipzig. 1867. J. C. Hinrichs'sche Buchh. Paris. Fr. Klincksieck. hoch 4°. 1. und 2. Lieferung. S. 1—96—192. (Subskriptionspreis für jede der 12 Lieferungen 8 Thlr. 10 Sgr.).

Vicomte Emmanuel de Rougé, *Chrestomathie Egyptienne*, ou Choix de textes égyptiens transcrits, traduits et accompagnés d'un commentaire perpétuel et précédés d'un abrégé grammatical. 1^{ère} Partie. 1^{er} fascicule. Paris. A. Franck. 1867. 4°. — 150 pp., und 15 lithogr. Tafeln.

Joh. Dümichen, *Altägyptische Tempelinschriften*, in den Jahren 1863—1865 an Ort und Stelle gesammelt und herausgegeben. I. Weihinschriften aus dem Horns-Tempel von Edfu (Apollinopolis magna). 113 hierogl. Tafeln in Autographie vom Verfasser. Leipzig. 1867. J. C. Hinrichs'sche Buchh. Paris: Fr. Klincksieck.

W. Pleyte, *Etudes Egyptologiques*. Livr. 4. p. 65—127 und 1 Tafel (s. Zeitschr. 1866 p. 68. Diese Livr. 4 bildet die Forts. von Livr. 2, wie Livr. 3 die von Livr. 1).

R. Lepsius, *Aelteste Texte des Totenbuchs*, nach Sarkophagen des Altägypt. Reichs im Berliner Museum. Einleitung (53 SS.) und 43 Tafeln. 1867. gr. 4°. Berlin. W. Hertz (Bessersche Buchh.).

Wir versagen uns nicht die hier angezeigten bedeutenden Früchte ägyptologischer Studien, die uns der laufende Monat in ungewöhnlicher Fülle gebracht hat, freudig zu begrüßen; darunter namentlich die zusammenfassenden Sprachwerke, die uns hier von den bewährtesten Meistern in der Hieroglyphik zum erstenmale seit Champollion dargeboten werden, und zwar mit einemmale zwei Wörterbücher, zwei Grammatiken, zwei Auswahlen von Texten, theils schon abgeschlossen, theils begonnen, und unter den Texten die Uebersetzung des ganzen Totenbuchs. Es scheint uns der dadurch bezeichnete höchst erfreuliche Fortschritt die beste Antwort zu sein auf die Angriffe, welche noch immer, wie von neuem hervorgehoben worden ist, aus benachbarten wissenschaftlichen Gebieten auf die Aegyptischen Studien gemacht werden sollen. Ueberhebung und grosse Worte, die gerade der ferner Stehende immer nur für den Stempel des Dilettantismus nehmen wird, sind allerdings nirgends am Platze, am wenigsten in der Aegyptologie, die noch lange in Bezug auf Sicherheit und Strenge der Methode in der Forschung von der klassischen Philologie zu lernen haben wird und sich nicht verhehlen darf, dass sie sich noch mit sehr unvollkommenen Grundlagen abzumühen hat. Gegenseitige Kritik, sowohl im Einzelnen als in der Methode, ist daher gewiss nicht zu scheuen und abzuweisen, sondern zu wünschen und zu begünstigen, solange sie nur schlicht und allein der Sache zugewendet bleibt. Sie gerade wird den ägyptischen Studien allmählig immer mehr solche Freunde, auch in grösserer Ferne, erwerben, deren Anerkennung allein von Werth ist. Im Uebrigen aber wird sich durch thörichte oder böswillige Angriffe, die am besten ignorirt werden, kein Sachverständiger die Freude an so nützlichen und bedeutenden Arbeiten verkümmern lassen, wie wir heute hier zu verzeichnen Gelegenheit hatten.

Leipzig, Verlag der J. C. Hinrichs'schen Buchhandlung. — Berlin, Druck von Gebr. Unger (C. Unger), Königl. Hofbuchdrucker.

Hierzu ein Blatt mit litterarischen Anzeigen.

Zeitschrift

für

Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von **Dr. H. Brugsch.**

Juni

Preis jährlich 5 Thlr.





1867.


I n h a l t.

The Calendar question (I), by C.W. Goodwin. — On the age of the Temple of Denderah, by C.W. Goodwin. — *Miscellanea* (II.), by P. Le Page Renouf. (Continuation.) — On formulas relating to the heart, by S. Birch. (Continuation.) — Notiz.





The Calendar question (I)



by **C. W. Goodwin.**

It would be so pleasant to think that we had at length obtained a chronological date for an Egyptian monument, exhibited beyond contradiction by the monument itself, that it gives me little satisfaction to contest the conclusions of Dr. Brugsch, to whom we are indebted for so much information upon the calendar question, upon the proximate date of the calendar of Medinet Abu, as given in the *Zeitschrift* (Juni u. Juli, 1866 p. 37). — Nevertheless I am bound to bring forward a passage which appears to militate strongly against his views. — Dr. Brugsch's calculation rests upon the proof of the fact that the festival of Amen-em-Ap was identical with the month Paophi in the Egyptian fixed year, and that at the time when the calendar of Medinet Abu was made, the first day of this feast or month fell on the 19th day of Paophi of the moveable year. — Now it is quite clear from the calendar that the first day of the *feast* did fall on the 19th day of  that is Paophi, and then seems great reason for thinking that it lasted thirty days, and if another calendar could be produced in which the same feast were found to commence on another day in the year, nothing perhaps would be wanting to complete the proof that the feast was identical with the month Paophi in the fixed year. — Unfortunately what I have to bring forward is a fact just the reverse of this. In the Esneh calendar, given by Dr. Brugsch in the *Matériaux* etc. Pl. X, a monument of the Roman period, I find in the month Paophi, col. 3 c,  i. e. day 19th Amen-em-Ap-f. — The obelisk  is used in late times for . I have no reference at hand, but I think it will not be disputed. — It is clear then that when the Esneh calendar was made the festival of Amen-em-Ap was still on the 19th Paophi. The calendar says nothing about the duration of the festival, as it does in several other cases, and possibly at Esneh a single day only was devoted to this festival instead of thirty, as was done at Thebes, the head seat of Amen-worship. It will be seen that were the festival of Amen-em-Ap identical with the fixed month Paophi, it would not commence again upon the 19th of the moveable Paophi until 1460 years had elapsed from the date of the Medinet Abou calendar, that is about the year 210 of our era, at the end of the reign of Severus, the

last emperor, I think, whose name is found hieroglyphically written¹). Can the Esneh calendar be so late as this? Dr. Lepsius has assigned it to the reign of Claudius. — It certainly would be a remarkable coincidence if this should turn out to be the case. — And still the question remains, can a calendar like this of Esneh have been intended to record the festivals as they fell in the particular year when it was made? Is it not meant as a table of feasts to be observed throughout the year (whether fixed or moveable) in any year? An almanac published yearly may properly note the falling of moveable feasts, but could a stone monument do the same to any useful purpose. The Esneh calendar is entitled 'a list of the festivals of Ani &c. according to the book (or calendar) of the gods and that of the ancients'. Is this to be supposed to mean that both the moveable feasts of the moveable year, and also the fixed feasts of the particular fixed year in which the calendar was made, were given on the days upon which they fell in the moveable year? This is certainly possible, but the calendar would quickly become obsolete as far as regarded all the feasts of the fixed year, and as no notice is given except in one or two instances of any difference in the reckoning of the feasts named, it would become a source of error. For instance supposing the feast of Amen-em-Ap to belong to the fixed year, in a few years after this calendar was made it would fall no longer on the 19th of , but on the 20th and so on through all the days of the year. — If this calendar was to be of any use as a guide for the performance of the ceremonies throughout the year, we must suppose that the feast of Amen-em-Ap was represented as occurring on the 19th Paophi in every year, whether the fixed or the moveable year were intended.

So much for the objections which the Esneh calendar raises to Dr. Brugsch's ingenious conclusions from the calendar of Medinet Abou. On the other hand in support of the idea that the name Paophi or Π&ΔΠΕ may really have been originally a name for the festival of Amen-em-Ap, and that there is a connexion between the feast and the month, I note the fact that in this same calendar on the 19th of the month Thoth, we have the feast of the god Thoth, which, if Amen-em-Ap marked the 1st day of the fixed Paophi, would of course mark the 1st day of the fixed Thoth, and account for the name of the month. If we turn to the 19th of Athyr, we find a feast marked, but it is not unfortunately that of Hathor, and when we proceed to the month Choiak, we find the Kahaka feast placed on the first and not the 19th day of the month. Here then I leave the chronological question, and proceed to some philological points connected with this subject.

In the Medinet Abou calendar  is in my opinion nothing more than the ordinal, coptic ʾΔ& or ʾΕ& of which the use is well known. This will of course agree with Dr. Brugsch's argument, as well as supposing the word to mean implens, in the sense of 'corresponding with'. — If we look at the Medinet Abou calendar we find that in the cases of the 22nd, 23rd and 24th of Paophi, the other form of the ordinal number viz.  suffixed to the numeral, is actually used. — In the remaining cases we find  &c. which simply means '3rd day' and nothing more. The word  *meh* has several applications.

1. It corresponds to the coptic ordinal ʾΔ& and is similarly used being prefixed to the number thus,  || copt. ʾΔ&-CΠ&Υ &c. — In the Medinet Abou calendar and in the Rhind papyrus, the thing numbered, that is a day, is placed between  and the

¹) I have not the Königsbuch at hand, and am not sure of this.

number, thus, . This usage is preserved in the coptic phrase Ⲛⲏ-ⲙⲁⲗ-Ⲙⲏ-ⲛ *secunda vice*. Sometimes not only is prefixed but the other ordinal mark or is added. Thus in one of the great Rituals in the Louvre No. 3073 in the list of the Aati, I find for the 9th.



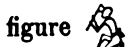
In two cases which I have met with appears to be used not as an ordinal, but as a simple numerator. Abbott pap. 2, l. 13: (The thieves) had made two holes in its base, one in the hall of exit. The same papyrus contains two singular applications of the word. Pl. 6 l. 10: 'He spoke a second speech' or 'he spoke two speeches'. Here we have the scroll joined with (which is not ordinarily the case when it is used as an ordinal), and the particle is prefixed. The same usage occurs Pl. 3, l. 10: 'The tomb of king Ra-skenen — son of Ra Ta-aa-aa (being) the second Ta-aa'. There were two kings Ra-skenen, the difference in whose surnames was that the second had the 'great', doubled.

2. The word is found with the addition of the scroll in the sense of 'full' — agreeing with the Coptic ⲙⲉⲗ full, fill. In hieroglyphics may be found without the scroll in this sense, but I doubt whether it ever is so in hieratic. This meaning of the word is common and does not require illustration, but I have noted some cases in which the meaning 'full' or 'fill' does not apply well. Thus *Dorb. Pap. 3, 7*: said of the sister in law of Bata. This appears to mean "she approached him (or she seized him) and said". — Mr. Renouf translates "she was enraptured with him". Again in same papyrus 10, 7 the flood cries to the Ash tree saying "let me seize upon her". (Mr. Renouf translates "I am enraptured with her".) In 3 *Sall. 1, 4* we find and in this case I think it is clear that we must translate either "Behold they were near Katesh" or "Behold they had seized upon Katesh" and in all these cases I think that is better explained as answering to the Coptic ⲁⲙⲁⲗⲓ *prehendere, capere, potestas, dominatio*.

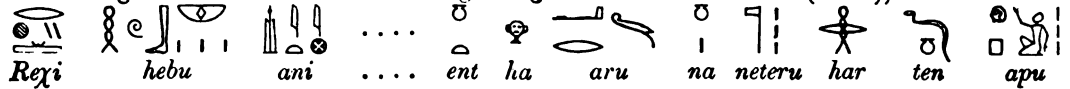
3. We find with the determinative of the arm . Thus *Abbott pap. 4, 10*: . In this case answers very well to ⲁⲙⲁⲗⲓ and I translate "Seize them and let them be imprisoned". So again *Abbott 4, 15*: "(the man) who had been seized" said of the thief who had been caught. See another instance *Harris papyrus 6, l. 6*.






4. All the preceding words require to be distinguished from. (sometimes) *meht*, Coptic ⲙⲉⲗⲓⲧ the north, and also from *meha*, Coptic ⲙⲉⲗⲉ, ⲙⲉⲗⲓ, ⲙⲉⲗⲓ , a cubit.


The passage in the 1st Rhind papyrus p. 1: perhaps means "In the 21st year of Caesar, of his holding the empire". here again answering to ⲁⲙⲁⲗⲓ , *dominatio*. — In the 2nd Rhind papyrus the expression is somewhat varied: "In the 21st year, on the 28th of Mesore of the





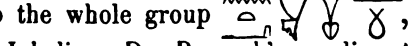

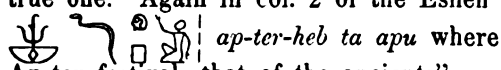



Great Majesty of Caesar, of his holding the empire". [I note in passing the word  used in the Rhind papyri for "majesty". The word seems properly to mean "fear". Copt. $\text{ϩ}\text{O}\text{ϩ}\text{P}$ terror, the *awful* majesty. The determinatives are, the bird associated with things bad, small or terrible and the horn, which in hieratic replaces the figure . Without these determinatives the word, or one nearly the same, viz.  occurs in the sense of 'propitious, joyful', and may be identified with the Coptic $\text{ϩ}\text{O}\text{ϩ}\text{E}\text{W}\text{O}\text{P}$, *tranquillus, opportunus*.]

The title of the Esneh calendar deserves to be accurately studied. Dr. Brugsch has satisfactorily shown that this document contains mention of feasts 'according to the usage of the ancients' (*Matériaux* p. 20), but I am unable to concur in his explanation of the title. — The words in this inscription require careful transcription in order to see their true arrangement. I transcribe the beginning of the first column (Pl. X), thus:

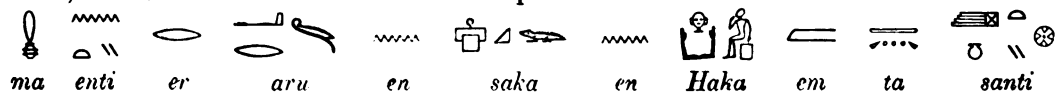

Reyi hebuni ent ha aru na neteru har ten apu


"List of the festivals of Latopolis etc. which are in the book of the gods and in that of the ancients". The word  *aru* occurs in several places, as e. g. in Pap. Anast. V, 11, 1 and the duplicatè Sallier I, 3, 10. In my essay on the hieratic papyri (1858) I translated it loosely 'portfolio'. It certainly means something to be written on, and M. Chabas has lately suggested that the material intended is a skin, from  *aru*, a goat, Coptic $\text{E}\text{I}\text{O}\text{T}\lambda$ cervus, or $\text{O}\text{E}\text{I}\lambda\text{E}$ aries (*Zeitschr.* Nov. 1865 p. 92). The word is feminine, as appears from the passage Anast. V, 11, 1. — In the passage before us we may unhesitatingly translate it 'book'. The word  is the demonstrative  *ten*. The serpent is exchangeable with other signs for the letter *t*, in all epochs of Egyptian writing, and though an ancient would not probably have used it thus in the common word , there is nothing extraordinary in finding it thus applied in the Esneh calendar. Another instance occurs in *Recueil* I pl. XV, col. 3:


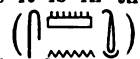


ma enti er neta ten samta



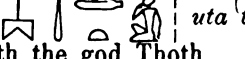
"As it is in the book, that of burial". It is true that in M. Dümichen's transcript of the same passage (*Recueil* IV, pl. XXII, col. 129) instead of  we find , which would be determinative of  *neta*, book. But as this determinative is found at the end of the word , obviously meant to apply to the whole group , it would be superfluous after , and for this reason I believe Dr. Brugsch's reading to be the true one. Again in col. 2 of the Esneh inscription, at the 19th day of Thoth we have  *ap-ter-heb ta apu* where  stands either for  *ten* or  *ta*. "The Ap-ter festival, that of the ancients".

It appears then that two principal documents are referred to as authorities for the festivals mentioned, one being the 'book of the gods' the other 'the book of the ancients', and it is perhaps not unreasonable to believe that the book of the gods was considered the more ancient of the two. Besides these authorities several others are referred to in the course of the inscription. Thus Pl. VIII in the detached column A, on the 10th of Paoni, it is said that the rites of Isis are performed:


ma enti er aru en saka en Haka em ta santi

“As it is in the book of the ‘saka’ of Haka in the land of santi”. I have not time to enter into a discussion of the meaning of the ‘saka’ of Haka in the land of santi (Esneh), but it is evident that some legendary story is referred to. — In Pl. X, col. 4 d. reference is made to  *pa ha en Ra-men-χeper* “The stele of Tothmes III” evidently a record of endowments made by that monarch to the priests of Latopolis.

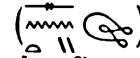

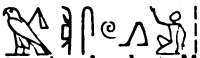
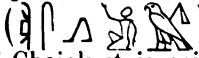
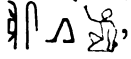
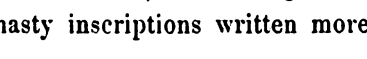
Again Pl. XII, col. 10 we find  *ma enti er pa smen* “according as it is in the book (called) *Smèn*”. This book was probably a record of the establishment () of some festival at Latopolis. I am unable to make out the meaning of the determinative sign .


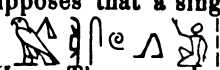
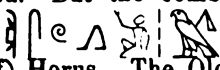

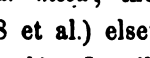
The group , referred to by Dr. Brugsch, *Matériaux* p. 21, which occurs in col. 2, b of the Esneh inscription, a title of Thoth  *Tet aa ur em*, appears to me to be a fanciful way of writing  *uta tattu* ‘distribution of sentences’, a phrase well known in connexion with the god Thoth.

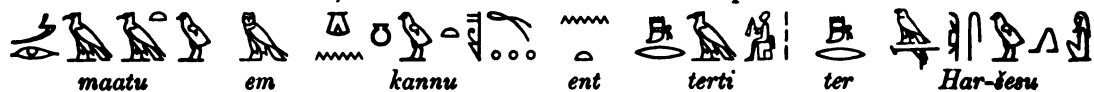
Shanghai, December 1866.


On the age of the Temple of Denderah

by C. W. Goodwin.

M. Chabas has given reasons for thinking that the old temple of Denderah existed as early as the time of Usaphaes, the fifth king of the first Dynasty (*Zeitschrift*, November 1865). I think that its antiquity, according to the views of the Egyptians, may be carried back even further. The inscription given by M. Dümichen in *Taf. XV* of the „*Bauurkunde der Tempelanlagen von Dendera*“, col. 36 says „The ancient plan () of Han (Tentyra) is found in an ancient writing, written upon a skin of (antelope?), of the epoch of the worshippers of Horus ()“. Who are these worshippers of Horus and what is the epoch referred to? M Chabas supposes the time of king Chufu is meant, and another part of the inscription (*Taf. XVI*) speaks of the finding of a plan of the age of that king, according to which king Tothmes the 3rd restored the temple. But I see no reason why another and a still older plan should not be referred to in the passage before us, and no sufficient ground is given for identifying the epoch of the worshippers of Horus with the age of Chufu. I wish now to call attention to a passage in the Turin Royal Papyrus in which this same epoch is alluded to. The fragment marked 1 contains in the 9th and 10th lines mention of the  *Har-šesu* i. e. Horus worshippers. The context cannot be exactly ascertained, but Menes the first historical king is mentioned in the next line, and to all appearance the passage contained a statement of the years which had elapsed immediately proceeding his reign, a period in which it would seem that the *Har-šesu* were placed. I have long entertained the idea that the Horus-worshippers mentioned in this passage are the *Νέκυσες* of Manetho, said to have been placed by him between the Demigods and the mortal or historical kings. The *Νέκυσες* were the deified dead supposed to be perpetually engaged in the worship and service of Horus and Osiris in the underworld. Thus in *Todtenbuch*, cap. 1, 21. 22 the deceased says “May I appear before Unnofer, as a servant of Horus () in Rasta, of Osiris in Tattu”. — In 4 Sall. pap. 12, l. 5, on the 25th of Choiaak it is said “All the gods (and) worshippers of Horus feast, serenading Unnofer in Abydos”. — The word , *šesu* (in 12th dynasty inscriptions written more fully ) with

the initial ) is ordinarily used in the sense of 'serving', or 'attending upon'. It appears to be preserved, some what altered, in the Coptic $\omega\epsilon\upsilon\omega\epsilon$ *servire, ministrare, colere*. — I know of no ground for translating it as Professor Lauth has done, 'successor' (Nachfolger); Manetho p. 66. — Lauth supposes that a single person Horus, the successor, is here intended. But the combination  *Har-šesu* is exactly the same as the phrase  *šesu Har*. The one is Horus-worshippers, the other worshippers (of) Horus. The Old Egyptian admits either mode of expression as may be seen by the analogous compound  *Har-mesu*, the Horus-children the name of the four genii of Amenti (4 Recueil XII, col. 68 et al.) elsewhere written  *mesu Har*, children (of) Horus (4 Recueil LIII, 18 et al.). It will hardly be doubted then that the *Har-šesu* mentioned in the Turin papyrus are the same as the *šesu Har* referred to in the Denderah inscription as marking an epoch. — I have found one other allusion to this date. It is in the Tombos inscription of Tothmes I (Denkm. III, Bl. 5 l. 15). The connexion is a little uncertain, but it seems that Tothmes is spoken of as



which I translate "conspicuous in the record of the singers since the Horus-worshipper(s)". This translation requires some observations. Many examples of a similar reference to ancient epochs may be found, in which  *ter* 'from' or 'since' precedes the time named. Thus we have (Sharpe Eg. Ins. 2nd ser. 83 l. 4:



"a place blessed since the time of Osiris". Denkm. III, Bl. 81:

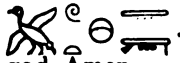


'Never was the like seen since the creation of the earth'. Denkm. II, Bl. 144:




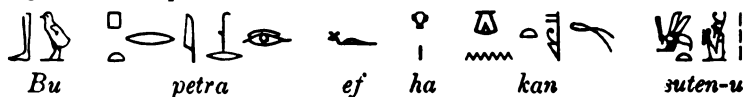
'Never before had it been so done since the epoch of king Snefru'. Leiden papyri LI, 344 revers 3 l. 7:

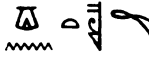





. 'As one who was a ruler from the creation of the earth', said of the god Amen.





















These examples are sufficient to illustrate the general form of the phrase before us.











The word  I have only found in one other place, in an inscription published by Dr. Brugsch Geograph. Inschr. II, Pl. 25 col. 32. (But see also Pap. Anast. I, p. 1, l. 7). The passage is taken from a wall in the Karnak palace. It related to the victories of king Seti-Meneptah II. These words remain




'It is not seen in the record of the kings' — or the sentence may be interrogative "Is it not to be seen etc.?" From this the meaning of  or 

is manifest. The determinatives  and  both point to something engraved or written, and we cannot hesitate to translate the word record or register.

The word    *terti* occurs in the Abbott papyrus p. 4 l. 1 written thus      — and it appears from the passage that the *terti* were a class of people to whom a defined place of sepulture was devoted in the Theban necropolis. It is evident that the bird  in the word    in the inscription of Tothmes, which might be mistaken for the eagle or letter *a*, is the ambiguous bird which stands in many words for the syllable *ti*, as a mark of the dual or of reduplication, sometimes accompanied by the letter   *i*, and sometimes without. It occurs thus used several times in the inscription of Tothmes which we are considering, as in l. 13    for   . (See Pleyte on the god Set p. 47 where several examples are given.)

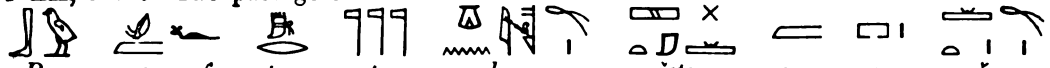
Personages called *terti* are frequently mentioned in religious texts, as having something to do with the funeral rites of the dead. (See III Recueil LV, 3 — LIX, 4 — C, bottom line — Dümichen Dendera p. 31 and Taf. VI top line — and Todtenbuch cap. 17, col. 13.) From Wilkinson Ancient Egypt Vol. 5 p. 418, it appears that Isis and Nephthys, who are represented at the head and feet of a mummy, are called the greater and the lesser  *ter-t*. Hence it would seem that the *terti*, were two personages who took a leading part in the funeral rites, and the conjecture lies near at hand that they were the persons, uniting in themselves the offices of mourners and singers, whose business it was to chant the virtues of the deceased. Diodorus I, 72 mentions this ceremony particularly with regard to kings, whose good deeds were celebrated by the priests, he tells us, over these coffins, and Clemens tells us that one of the two books of the singer had reference to the life of kings (*ἐκλογισμὸς βασιλικῶν βίων*). This leads us to identify the word  *ter* with the Coptic *τῶρε* to sing, and the *terti* with the *ᾄδοι* or singers of Clemens, whose duty it probably was not only to sing the kings praises at his funeral, but to draw up a written record of his deeds, called in one text     *kannu*, and this practice it appears is supposed to go back to the epoch of the     *ter*, that is, as I opine, to the earliest period of recorded history.



It is noticeable that in this passage the word *Har-šesu* has not the plural mark, and this may perhaps be thought in favor of Prof. Lauth's interpretation of the group in the Turin papyrus, as the appellation of a single individual. However in the papyrus, in line 10, the word *šesu* has undoubtedly the sign of the plural, and I believe it is also so in line 9, altered through the bad writing of the scribe. The plural mark might be taken for the ordinary hieratic determination answering to the sitting deity of the hieroglyphic . But it is much more probable that the plural should have been omitted in the text cut on stone or that it may have escaped the eyes of Dr. Lepsius' copyist in the worn inscription, than that it should have been added needlessly in this case by the scribe of the papyrus. — On the whole I consider hieratic texts far more trustworthy in grammatical details than rock or temple inscriptions, and corroborated as the phrase *Har-šesu*, Horus-worshippers, now is by the Dendera inscription, giving the inverted form *šesu Har*, no question is left in my mind that an era of several personages is referred to, not of a single individual, and nothing can accord better with this than the era of the *Νέκτες* or immediate predecessors of the historical kings.

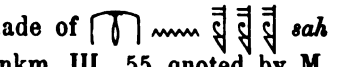
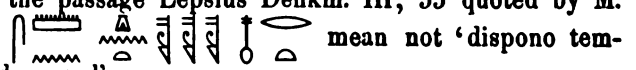
If the preceding conclusions be correct, it will appear that the Dendera inscription represents the earliest plan of the foundation of the temple to have been found in, or

contained in, an ancient skin of date prior to Menes. Whether it be meant to say that this monument was still in existence at the time of this inscription being engraved is questionable. I rather think not. It may have been copied and engraved on the wall of the palace of king Pepi, as stated in the inscription, and possibly both this record and that ascribed to the time of Chufu may have been replaced by others copied from them in the temple as restored by Tothmes III.

P. S. Since writing the above I have found another example of the word *kannu*, record. It is in an inscription of Rameses II at Abou-Simbel given in Burton's *Excerpta Pl LX*, l. 27. The passage is


Bu *satem-ef* *ter* *neteru* *kana* *seta* *em* *pa* *sa*.

'It was not heard since (the time of) the gods (in) the sacred record of the house of books'. This seems a distinct allusion to a record kept in the house of books from the period of the gods. I suspect the particle  is wanting before . This word is most likely etymologically related to *kau*, time, of which the meaning has been pointed out by M. Jacques de Rougé, *Revue Archéologique* vol. 11, p. 377 — just as *χρονικά* (*βιβλία*) to *χρόνος*.


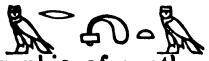








In Sharpe *Egypt. Inscr.* 1st series pl. 47, c. mention is made of  *sah en kannu*, the hall of records and in the passage Lepsius *Denkm.* III, 55 quoted by M. Jacques de Rougé, I believe the words  mean not 'dispono tempora bona' — but 'establishing a good record'.



Shanghai, December 1866.








Miscellanea II.

by P. Le Page Renouf.












(Continuation. v. *Zeitschr.* 1867. p. 44.)






18. The ancient office  is undoubtedly *mer xetem*; compare e. g.  *Denkm.* II, 148 c. But what is the value of the simple  or  ideographic of another office, very frequently occurring, and very commonly written ? The full writing on an extremely ancient tablet of the British Museum is  and . The first of these forms is also found in *Denkm.* III, 13, b. I confess that I have sometimes been tempted to consider the  in this group as an *ideograph* = , but its phonetic value is certainly proved by another group in which the *seal* is determinative of the sound *na* or *nat*; viz.  *Denkm.* III, 259.










19. Although there is nothing to surprise one in finding  used ideographically, nothing short of a positive variant could justify us in substituting the value  in a particular group for the ordinary alphabetic value *b*. And I am quite ready to admit that variants ought to be tested very rigidly. First of all, on account of the extreme carelessness and sometimes manifest ignorance of the Egyptian scribes. Thousands of variants are absolutely worthless on this account, as any one who has studied papyri will allow. In the next place, scholars are always apt to draw hasty conclusions from the best established facts. Forms may be interchangeable without being identical. Who would argue that because the Latin *transiverunt*, *transierunt*, *transivere* and *transiere* are all the third person plural of the indicative perfect, and interchangeable they were all












pronounced alike? — or that certain letters in the longer forms were not phonetically used? Nothing surely is more common in the science of language than to find an exuberance of grammatical and lexical forms most closely akin to each other. The negatives  and  are simply interchanged in different copies of the Poem of Pentaur yet I think it most unsafe to identify them.  is at least known to take pronominal suffixes, whereas nothing of the kind can be shown of . , , etc. may be absolutely interchangeable, yet I think it most unscientific to conclude that  is not phonetic in the last quoted group. I would as soon argue that the *s* in the Latin *ast* = *at* was not sounded.



















What I wish to defend is the coexistence in the Egyptian, as in Sanskrit, Greek, Latin and other languages, of closely kindred forms.



I consider  and  as two *different* forms of the pronomina suffix. The former of these is well established. But a third form  quoted by M. Chabas looks to me so like the accidental blunder of a scribe that I will not believe in it without a greater amount of evidence than I believe it possible even for so learned a scholar as M. Chabas to produce. The variant quoted ¹⁾ by him as conclusive evidence on the pronunciation of  leads me to quite a different result from his. It is not  that we find = , but . It is not the pronominal  but  (*two*, Coptic $\text{C}\text{N}\Delta\text{T}$) which is found on at least *three* different monuments (Denkm. III, 134 and 224, also Descr. de l'Egypte, Antiq. V, pl. 41, 5) in juxta-position with another form . Now surely no one will maintain that the Coptic N in $\text{C}\text{N}\Delta\text{T}$ corresponds to a *non-phonetic* .


20. Those who like me have sometimes been puzzled by finding  as a complement to  in the name of one of the gods of Sechem will be glad to see the name written at full,    *Hur*, on the sarcophagus of Necht-her-heb (Descr. de l'Egypte, Ant. V, pl. 40). A picture of this hare-headed god is given in Pap. 9900 of the British Museum.



21. The text quoted lately by Dr. Birch (Zeitschrift 1866. p. 91) as illustrative of  reminds one of the signification *lungs* long since conjectured by M. Chabas for a not unlike group  . The following text, among others, is worth noting    . Denkm. III, 13, a. Here   stands either for the cavities of the heart (the auricles and ventricles) or for the lungs which envelope that organ.


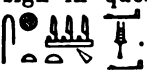
There are several texts in which the sense of   must be some what different. I refer scholars to Denkm. II, 143 and 149, e. In Pap. Sall. 127 I find     . What is  ? Is it used prepositionally like  ?

22. I have not yet found a phonetic variant for         , but I have found another well known abode of bliss written        on the very ancient sarcophagus of   (Br. Museum 6654).

I was mistaken (Miscellaneous Notes p. 12) when I admitted that the value of   was not demonstrable by direct variants. If the text on the sarcophagus of Necht-her-heb

¹⁾ „La question est tranchée par la variante décisive que donne un monument de l'ancien Empire“ Voyage, p. 349. M. Chabas' reference is Denkm. II, 224 but this is an evident slip of memory, as is the quotation of .


be compared with the very much more ancient identical text in Denkm. III, 79 it will be seen that  is simply the full reading of .





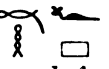
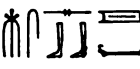




















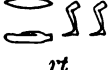

















As some contexts have led to the supposition that  might be the real value of the sign in question, I may mention the occurrence on the Coffin of Amam of the words . But the context is here mutilated.

On formulas relating to the heart

by S. Birch.

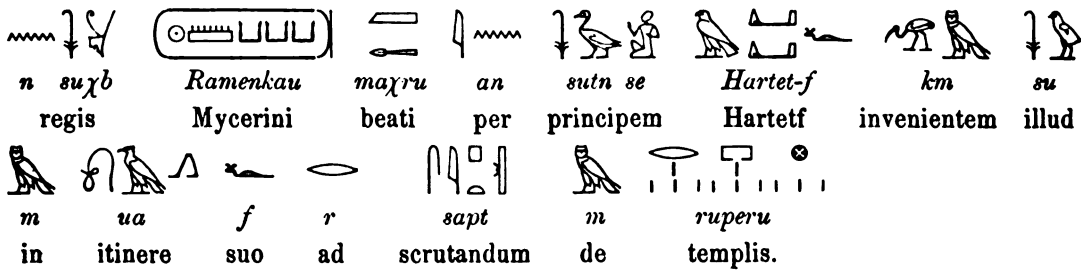
(Continuation. v. Zeitschr. 1866. p. 89. und 1867. p. 16.)

The particular influence of these chapters on the hearts is not known, rubrics only being attached to chap. 30 and 64 and applying to the scarabæus placed upon the heart with the formula of c. 64. Now the reason why this amulet had the form of a scarabæus is evident, because it represented the  @ χpru or transformations which the deceased had to make in the Hades in order to regain the heart which he had lost. The scarabæus in fact is correctly explained by Horapollo¹⁾ when he states that it represents 'an only begotten, $\mu\text{ονογενής}$, or generation $\gammaένεσις$, or a father πατήρ , or the world κόσμος , or a man άνήρ as in this last must be recognized the transformed man χpru to which Horapollo alludes, as well as the 'masculine' character of the scarabæus, it expressing in the hieroglyphic text the procession or generation of male deities from themselves without the intervention of the female, and in the future state the new birth of the soul spontaneously and without the metempsychosis. To return however to the rubric this is fullest after the 64. chapter where it is mixed up with the rubric of that chapter if indeed the whole rubric does not apply to it. The reason for concluding this is the variant of this rubric found in a Ritual at Parma published by Rosellini²⁾, which reads as follows and shows that at that remote age the formula was not inscribed on a scarabæus but on a cylinder. The whole text it is to be remembered applies to the heart and does not contain any portion of the 64. chapter. The Parma rubric reads as follows:





										
tu	hr	n	meh-f	mes	m	tm	an-t	f	
verba	super	cylindrum	e	steatite	unctum	ab	auro	annulus	ejus	
										
em	ht	rau	n	χu	r	χχ	f	kmut	ru	
ex	argento	positum	ad	mortuum	super	guttur	ejus	inventum	est	caput
										
pn	m	sesen	kr	rt	n	hent	n	ntr	aa	χa
istud	in	Hermopoli	sub	pedibus	figurae	dei	magni	scriptum	in	
										
tb	n	bat	sau	m	χa	ntr	tesf	m	hau	χr
laterculo	ex	aere	flavo	in	scriptura	dei	ipsius	in	diebus	regni

¹⁾ Lib. I, 10.

²⁾ Breve Notizia intorno un frammento die Papiro funebre Egizio esistente nel ducale Museo di Parma. f.º Parma 1838.

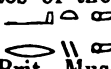

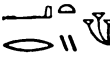
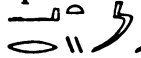


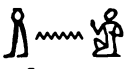
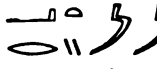

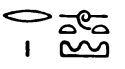
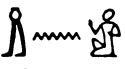


Not only is this text most important as connecting the formula of the heart with the 30th and part of the 64. chapter, but it helps to clear up many difficulties of that text which states more fully in the *Todtenbuch*¹⁾. Let this chapter be known, he is justified from earth to Hades, he makes all the transformations of life, his food is that of a great god. This chapter was found in Hermopolis on a brick of polished brass written in blue under the feet of that god in the days of the king Mencheres the justified. This was done by the Prince Hartetf when he proceeded to inspect the temples. He returned with it consecrating it with prayer. He brought it in the treasures of the king when he said what was on it. The mystery of it is very great. This chapter is not to be approached except by one washed and pure who has not approached women or eaten fish.



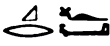

When a scarabæus of stone has been made, it is to be placed on a persons heart, and a pledget of linen is to be dipped in an essence and the following charm to be said over it. Then follows the usual formula which will be subsequently discussed. The age of the discovery of this mystical formula is placed by different rituals to other epochs, amongst others to that of the monarch  Hesp or Usaphais of the 1st dynasty²⁾. In the rubric cited in the *Zeitschrift* 1866. p. 55 by Mr. Goodwin the circumstances of its discovery are difficult to make out, owing to the ambiguity of the word  *syru* which means plan, circumstance, picture or painting, rendering it doubtful whether it was found on the paintings, or representations of some part of the edifice or 'that it was found by chance', or 'accident'. The word  *hannu* I conjecture to be vicinity or 'neighbourhood' and that it is the coptic Ⲅⲟⲛ 'to approach, near, next, neighbouring'. The word *han* indeed is of rare occurrence, but is found in connection or as the qualifying expression of door in the 68 chapter of the Ritual l. 3. The commencing text reads 'The Osiris has opened the door of heaven, etc. and it then continues' the Osiris has opened the  *ru han* 'the neighbouring door, he has passed the neighbouring' or 'next door', he goes forth to wherever his heart wishes. From this I would restore the whole rubric cited by Mr. Goodwin as "this chapter was found on the painting in the vicinity by the superintendent of the builders of the precinct in the days of the king Hesp-si [Usaphais]". The first of the chapters relative to the heart is the 26, 3. It is entitled "the chapter of a person receiving his heart in Hades", the vignette represents the deceased kneeling and offering his heart to the soul. The text reads "My heart is to me in the place of hearts, my heart has been given to me, it is at peace within me, for do I not eat the food where Osiris does, in the place of the sore east, going and returning. I have not succumbed to know what is in thee. My

¹⁾ Taf. XXV, c. 64 l. 30—34.

²⁾ Chabas, *Voyage d'un Egyptien en Syrie* p. 43; Lepsius, *Todtenbuch* p. 11; Goodwin, *Zeitschrift für Aegypt. Sprache*. 1866. p. 55.

mouth has been given to me to speak, my legs to walk with. I have received my hands to overthrow my enemies, I have opened the doors of heaven, I have passed Seb heir of the gods, I arise, he opens for me my blind eyes, he lifts up my bound arms, Anup has strengthened my foot, I am raised up by him. I appear, I rise up as the goddess Pacht, I have opened the heaven, I have done what has been ordered me in the abode of Ptahka. I know by my heart, I prevail by my heart, I prevail by my hands, I prevail by my feet to do whatever my being wishes, my soul is not exhaled from my body in the gates of the West". There are some difficulties in this chapter, and amongst others the word  *al-ti*, the determinative of which may be two wings, but which in Papyrus Brit. Mus. No. 9900 p. 17 is written in a peculiar manner . Some other phonetic forms of  (*al-ti*¹⁾) are found and  in chapter 147 l. 16:

						
<i>han-na</i>	<i>ar-ti</i>	<i>amu</i>	<i>rusat</i>	<i>han-na</i>	<i>pest</i>	<i>m</i>
tuli	nates	e	rusat	tuli	dorsum	ab Heliopoli.




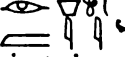

This would connect it with the word  chap. 10 l. 3. In the 124 chapter of the Ritual the deceased states I have ploughed the fields in my transformations. My  *ar-ti* where as those of Khem there detestable, I did not eat them" in which case the word must be referred to the Coptic $\alpha\lambda\omega\tau$. The other word is  *karf* applied to the arm which in a Ritual Athanasi 19. Brit. Mus. reads  apparently the Coptic $\text{C}\lambda\eta\text{B}$ 'capistrum' and refers to the tied or impeded arms of the deceased, in the sense of a meaning discovered by Mr. Le Page Renouf $\kappa\omega\rho\eta$ 'useless'²⁾.

¹⁾ Lepsius, Denkm. III, 13.

²⁾ Todtenbuch LXVIII, c. 147, 16.

³⁾ Todtenbuch XV, c. 26, 4.


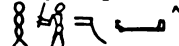

















Notiz.

In Anknüpfung an die so interessante, von Herrn Mariette-Bey in Bezug auf das Alphabet gemachte Wahrnehmung, von der das letzte Heft der Rev. arch. p. 290 uns Kunde giebt, wollte ich mir erlauben die Aufmerksamkeit meiner geehrten Herren Fachgenossen auf einige Stellen der von mir publicirten „Altägyptischen Tempelinschriften“ (Theil I, Edfu) zu lenken, und zwar auf Taf. XV die hieroglyphischen Beischriften zu den Göttern  in denen durchgehends der Buchstabe, mit welchem der Name des Gottes beginnt, inne gehalten ist. Sämmtliche Worte in der Legende zu  beginnen mit , zu  mit  u. s. f. Taf. XLVII und XLVIII die Composition der einzelnen Beischriften zu den die große Westtreppe Edfu's hinaufsteigenden Priestern. Ebenso Taf. LXXVII—LXXXII wo zwar nicht durchweg aber doch in mehreren Legenden dasselbe Princip beobachtet wird.

Die Tempel von Edfu und Dendera bergen eine Fülle derartiger Texte und finden sich namentlich in fast allen, den Segnungen des Niles gewidmeten Inschriften vielfache Proben von derartigen lautlichen Spielereien.

Johannes Dümichen.



We have here evidently an account of some occurrences relating to *Axpe's* land, on the 25th of Paophi, and on the 15th, 16th, 20th and 29th days of Athyr. The word of which it is chiefly important to determine the meaning is  *hu*. It is often found written  *huni*, and the original idea appears to be 'to strike' or 'to drive'. Compare the Coptic *ⲉⲓ* injicere, *ⲉⲓⲟⲩ* percutere, *ⲉⲓⲟⲩⲓ* jacere, caedere. In Denkm. Abth. II Bl. 49 it appears by the picture to mean 'to drive oxen'. In Rosellini M. C. XXXV it is applied to the reaping of hemp; and Rosellini M. C. XXXIII to the threshing or treading of grain by oxen. With the additional determinative of water  it is used to express the inundation of the river. Thus D'Orbiney pap. 10 l. 6 : The flood began to flow towards her. 4 Anast. 4 l. 10 . My business flows abundantly like the Nile. The latter example shows that even without the determinative , the word is capable of conveying the idea of inundation. (Compare the Coptic *ⲉⲟⲓⲛⲓ*, *ⲉⲟⲓⲛⲓ*, *ⲉⲟⲛⲓ* fluctus, from  *hu-n-ima*, rising of the flood.) The word  in the notes on the 16th and 20th of Athyr is difficult to explain. I am not sure that I read it rightly. Supposing the hieratic word to be correctly transcribed it may be identical with  a word of frequent occurrence, and which has been rendered 'hour, season' (3 Sall. 3 l. 8, 5 l. 8, 10 l. 9). The determinative  however belongs rather to words of locality than of time. In 1 Anast. 8 l. 1 we find in a complimentary passage relating to a great man's style of speaking   ..      : An abundant Nile watering the leaves in the *ka* season, he brings *aat* in all his words. The sense of the passage points to the notion of fertilisation, fatness. Compare Copt. *ⲟⲩ* pinguedo. With other determinatives  means 'dew' Copt. *ⲉⲓⲟⲩⲉ*, *ⲟⲩⲉ*; 'plague or pestilence' (see Chabas *Mélanges*), 'a net' 2 Sall. 8 l. 7 and several other meanings may be found.

I now proceed to translate the memoranda above transcribed.

"Year 3, Paophi 26th day. The beginning of the falling of the inundation upon the great field of the kai."










Athyr 15th day. The other field of the kai, the second.


Athyr 16th day. The day of proceeding to the *aat*.






Athyr 20th day. The day of the *aat*.



Athyr 29th day. There was no inundation upon this day.



If the translation of the first line be well founded, some remarkable results follow. If we suppose Ba-en-ra (Menephtes) to have commenced his reign coincidentally with the beginning of the Sothic period, B. C. 1322 or 1321, the months of the vague year and those of the fixed year would correspond exactly in the 3rd year of his reign. The 26th day of Paophi would be the 13th of September. — Now according to a modern almanac, quoted by Dr. Brugsch *Matériaux* p. 6 the Nile ceases to rise on the 13th September,


I have no doubt that  has the value of *nem* not *netem* in the groups  to copulate (Todt. 136, 14) and . Reduplicated forms like these are dissyllabic not quadrisyllabic. It is remarkable that when we come across an apparent exception to this rule in  (Todt. 146, 6) the Coptic form $\tau\epsilon\eta\eta$, which is constant, shows that there is but one syllable in . That  is often found in the sense of $\eta\tau\epsilon\mu$ is quite true, but this is but an argument in favour of two phonetic values with the same sense. Coptic analogies are also in favour of this notion. We have both $\mathcal{C}\mathcal{Z}\mathcal{H}\mathcal{I}$ and $\mathcal{C}\mathcal{E}\mathcal{H}\mathcal{I}$ signifying *intingere*, and if the aspirate in one of these forms creates suspicion, no such objection can be taken to $\mathcal{C}\mathcal{Z}\mathcal{Z}\mathcal{H}\mathcal{I}$ and $\mathcal{C}\mathcal{E}\mathcal{H}\mathcal{I}$ both signifying *relinquere*. Here \mathcal{Z} disappears like the  in  and in .



3. I do not quarrel with the view that *māfka* signifies *copper*. But what is the hieroglyphic form corresponding to the Coptic $\eta\sigma\upsilon\mu\tau$, $\eta\sigma\upsilon\tau$? I am inclined to think it was , which certainly was a *reddish metal*.¹⁾ The very frequent absence of the Δ particularly in the later texts may be an objection.

4. The variant  $\chi\epsilon\sigma\tau\epsilon\beta$ (Dümichen, Recueil IV, 63) shows that the old reading *χεσβητ* is probably inexact. The same Ptolemaic authority gives as variants , , and ; another proof of the value *s* or *as* for the sign .


5. Did the elder brother in the D'Orbiney papyrus (pl. 8 l. 8) cast his wife to the pigs or to the dogs? The question may I think be solved by comparing the passage with one in an extremely mutilated text from Karnak given in Dr. Brugsch's geography (II, pl. 25). The enemies of Egypt are there said to be dragged like fishes on their bellies, and their prince is  *em s̄xer auau* "like a whelp". The determinative sign in Dr. Brugsch's plate is a *dog*, and the group itself is an onomatopœia, like the Aristophanic $\alpha\upsilon\ \alpha\upsilon$ (Vesp. 903) and our *bow-wow*. The comparison here is not meant to be flattering — but on one of the Belmore tablets in the British Museum a personage prays the god,  that he may grant me to become like the little dogs of his kennel.

6. M. Dümichen, in the excellent "Text" (p. 61) of his *Recueil* says that  as a disjunctive comes not between, but after the two things which it disjoins. How does his rule apply to phrases in which three or more things are disjoined? The treaty of Rameses with the king of Cheta says . As far as it goes this example rather tells against M. Dümichen's rule. But the last line of the tablet of Canopus is fatal to the rule even as applied to two things.


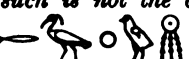
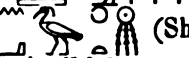



7. I am in great doubt whether M. de Rouge's former doctrine (Tombeau d'Ahmes p. 179) as to the phonetic values of the sign  is not after all the true one.







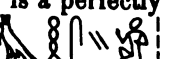
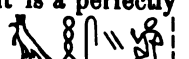

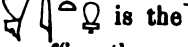



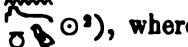


That this sign sometimes has the value of Δ is beyond all question. Are we quite sure that it has no other value? We all know the variants on the ceiling of the Ramesseum, viz:  = , the name of a demon who is often represented in the bark of the Sun-god³⁾, and who through his connection with Set appears in the more recent texts with Typhonic attributes. This evidence has been set aside on the supposition of


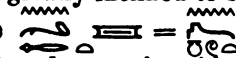
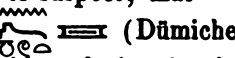
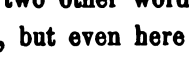


¹⁾ "Rouge vif" according to Champollion (Notices Descriptives p. 479).

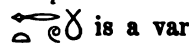
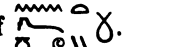
²⁾ I cannot understand why some scholars read $\mathcal{I}\mathcal{O}$ *As-rā* or *Scrā*. The \mathcal{O} here has nothing whatever to do with *Rā*. It is as Champollion long ago said the *eye-ball*, and is =  not only in the name of Osiris but in many other instances.



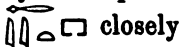
³⁾ He is the patron of the last day of the month.



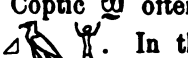



its being isolated and unsupported. *But such is not the case.* I find another proper name written  (Denkm. III, 225),  (Descr. de l'Égypte, Ant. V, pl. 40) and  (Sharpe II, 20, 7)¹. This is direct evidence that  = , like the Coptic $\Pi\Delta\Delta$; a most curious coincidence surely if purely accidental. Even without proceeding any further I cannot but think that the whole evidence in favour of the old reading is extremely strong. And the innumerable instances of the inversion of signs destroy the importance of the occasional use of . But to proceed.


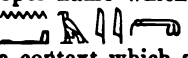


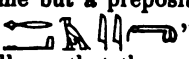
The name of an ancient people is written  and . Here  = , a sign representing a *stake* fixed in the ground, in Coptic $\Delta\epsilon\iota\omega$, $\Pi\Delta\epsilon\iota\omega$ and $\Psi\omega\sigma\tau$. The first two of these words, are equally genuine, and they explain the double value of  which represents a *spike*. The end of it is sometimes broad like the end of a chisel, but in the immense majority of instances it is a perfectly sharp point. I believe that in  as in , a variant of  *negroes*,  stands for *naa*. In my last paper I showed that  is the full phonetic value of a word representing a particular kind of seal and an office therewith connected. This word is also written  (see Brugsch Recueil II, 65 where it is distinguished from ). I would gladly compare , *an hour*, with the Coptic $\Pi\Delta\tau$, but this latter is unfortunately masculine, and certainly corresponds to  (see ²), whereas  is proved to be a variant of .

I am not prepared to assert, but I am greatly inclined to suspect, that  is merely a determinative in the geographical name  =  (Dümichen, Rec. III, pl. 17 and 14) and one or two other words. It may be objected that in the very same texts we find , but even here I am not sure that  is anything but a determinative of the sound , Coptic $\tau\Delta\rho$ *cuspis*.


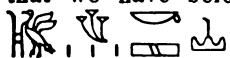
I think, but am not quite sure, that  is a variant of .


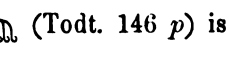


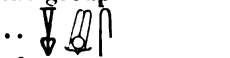
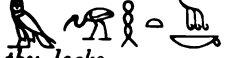
Of other groups in which the sign occurs, , *an ass*, which is sometimes found without the phallus, may correspond to $\epsilon\iota\omega$ or to an older form $\Pi\Delta\epsilon\iota\omega$;  gives no clue to its value.  closely corresponds in its use to the Coptic $\Pi\sigma\tau\tau$ *receptaculum*. (See Dümichen *ubi supra* IV, pl. 76 and the entire context.)

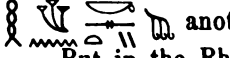
8. The Coptic words $\Delta\epsilon\iota\omega$ and $\Pi\Delta\epsilon\iota\omega$ signify both a *spike* , and a *stake* ; hence the interchange between the two signs. The other word, $\Psi\omega\sigma\tau$ is not without its hieroglyphic representative. The Coptic Ψ often represents an older Σ or Γ . $\Psi\omega\iota$ *height*, for instance corresponds to . In this way $\Psi\omega\sigma\tau$ corresponds to . Hence the value *kem* of the *stake* , with or without the bird attached to it , in variants of the words signifying *enjoy* (Coptic $\Gamma\iota\iota\epsilon$) or *create*, and also in several other words.



¹ I know of a *third* proper name which is written  (Champoll. *Not. descr.* p. 429, and elsewhere), but  on the sarcophagus of  (Sharpe II, 14, 12). Unfortunately this group is in a context which admits of the objection that  is not part of the name but a preposition before it. The sense of the passage is "the body of Osiris *N* is the body of ". But any one who will compare the numerous parallel passages in this text will see that the preposition is every where omitted before the name of the departed and before the name of the god with whom he is identified.




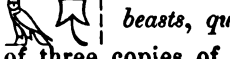
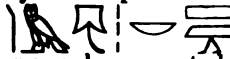
² This group is however followed by the feminine sign Δ in one text of the Litanies of the Sun (Denkm. III, 203).

In  the name given to a plant (Dümichen, Rec. IV, pl. 11) the fowl shows that we have before us a group corresponding to the Coptic *Γαίηε* *gallina*. And in  (ib. pl. 23) we recognize *Γαίηε* *gallina aethiopica*.

 (Todt. 146 p) is =  (Todt. 146, 8). And  (Todt. 78, 20) is probably an imperfect variant. The first meaning of the group is *locks*, or a peculiar *coiffure*. See Denkm. III, 53:  
 Her horns are upon thy head . . . her insignia are placed together over thy locks.


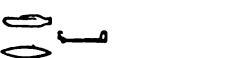
In Todtenb. 31 and 70 ¹⁾ this group is placed in parallelism with the head and the  another kind of *coiffure*.

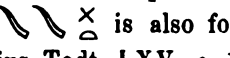
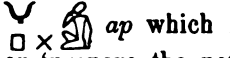
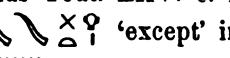
But in the Rhind Papyrus (pl. 8, 3)  has clearly the sense of *widow*. The corresponding word in the Demotic text, *χραυ*, is the old hieroglyphic  (Denkm. II, 122).

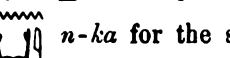
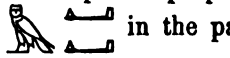
The Coptic *Γουο*, according to Edwards, signifies *finis, consummatio*.  is the variant of  to see = . I do not know any phonetic variant of  *beasts, quadrupeds*. The sense of the group is made very plain by a comparison of three copies of the same text (Dümichen, Recueil IV, pl. 58. 59. 60)  all beasts walking on their four feet. In one text the first group here quoted is omitted, in another a long eared quadruped is substituted for it.

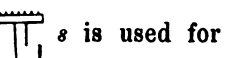
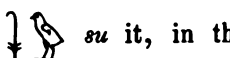
Varia

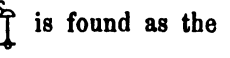

by S. Birch.

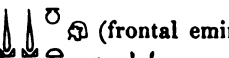
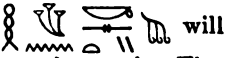
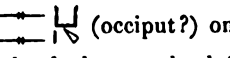
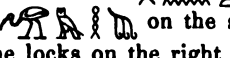
 *trau* 'to expel' occurs as the equivalent of the well known word  on a linen bandage with hieratic Ritual recently acquired with the Blacas collection in the corresponding passage of the Ritual Lepsius Todt. LXVII c. 146. p. 'on the night of the expulsion of the profane'.

 is also found with the phonetic value of  *ap* which it replaces in Lepsius Todt. LXV. c. 146. 3 in the sense of 'to open' or 'prepare the path' and recurs as  'except' in Lepsius Todt. LXIX, 148. 6. 7.

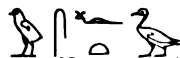


 *n-ka* for the sake of — probably a compound preposition 'for' is replaced in the Papyrus of one Mutartas by the form  in the passage Lepsius Todtenbuch Taf. LVIII 141. rubric.





 *s* is used for the pronoun  *su* it, in the passage Lepsius Todtb. XXI, c. 51. 1 "what is abominable I do not eat it". The phonetic value of this character was well known but as yet principally known from words in which it appeared. It occurs in the Papyrus Blacas.





 is found as the initial of the syllable  *hm* 'a paddle', or 'rudder' in


¹⁾ Both texts are corrupt, but it would seem that if the  (frontal eminence) be turned toward the east, the  will be on the north side, the  (occiput?) on the west and the  on the south. The *henkesti* may therefore be the locks on the left and the *kemuh* the locks on the right side of the head.











the Papyrus of Mutartas. Lepsius Todt. LVIII, c. 141, l. 2. 6. The same word is written in the same Papyrus c. 141, l. 1  *hm*.




 *usf*,  occurs on a fragment of calcareous stone in the British Museum No. 5634 in the sense of 'omission' in a register of names and dates where those not recorded are said to be  *usf-t m an* "omitted by the scribe".

. A papyrus of a female named Mutartas gives in a group  for *uah* Lepsius Todt. c. 64, l. 21. This is probably an error of the scribe for the well known form , but it may possibly be a polyphone power of .



 *atn* occurs in this papyrus of Mutartas for the usual *Aten* 'a disk'. If this is not an error of the scribe it would go far to prove that  has the phonetic value of *tn*. This variant is found in the chapter Lepsius Todt. c. 141, l. 1. In Papyrus B. M. 9940  occurs for  Lepsius Todt. 17, 8.


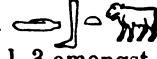
 *gar* appears to me to be the Coptic $\Sigma\epsilon\lambda$ induere, hence 'wrap' or 'covering'. It has been translated 'a cake' but that sense is not admissible in all the passages in which it occurs as in Brugsch, Recueil Pl. XIV, 1. 3:

									
<i>au</i>	<i>mtr</i>	<i>usx</i>	<i>f</i>	<i>au</i>	<i>spis</i>	<i>gar</i>	<i>f</i>	<i>m</i>	<i>ari</i>
est	determinatum	atrium	ejus	est	fundatus	peribolus	ejus	ad	faciendum

		
<i>r</i>	<i>nfru</i>	<i>xpru</i>
pro	optimo	figurarum






"Its hall is settled, its outer wall or peribolus is traced out to make it the best of shapes". This will probably explain the obscure passage in the Ritual Lepsius Todt. XXIV, c. 64, l. 21 in which it may be: the external figure falls off the back of the Bennu or Phoenix.


 and its variants is probably to 'consume' as the destructive power of fire; a variant of the passage Lepsius Todt. LX, c. 144. b gives  *asb* with the tongue as determinative (Papyrus 9500 B. M.) another Lepsius Todt. LX, c. 144. 6 is the sword. From a consideration of these three variants the sense of 'consume' appears to be correct. It is probably the Coptic $\text{O}\rho\omega\upsilon\gamma$.

 *tb* 'the hippopotamus'. The name of this animal sometimes occurs on the monuments. At Edfou it was forbidden to destroy that animal in the nome. J. de Rougé Rev. Archeol. 1867 p. 341. On a tomb in the British Museum Archaeologia vol. XXIX, Pl XIV, p. 112 the name of this animal is written  *tbt*. The female hippopotamus in the name of a woman. In Pap. Sall. 2 Pl. VI, l. 3 amongst the miseries of agriculture it is stated

				
<i>au</i>	<i>amu</i>	<i>pa</i>	<i>tbu</i>	<i>kt</i>
sunt	edentes	illi	hippopotami	reliquias

This word recurs in Pap. Anast. No. 5. Select Papyri Pl. CXI, l. 5 in speaking of the drunkard

				
<i>au</i>	<i>k</i>	<i>sxt</i>	<i>m</i>	<i>tbi</i>
es	tu	pronus	sicut	hippopotami

In the Ritual. Lepsius Todt. XVI, c. 31. 8 the  *tbu* are mentioned amongst cattle as if of a peculiar sort, as the 'sealed' (*tb*) or 'pure', clean victim.

Zeitschrift

für

Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Dr. H. Brugsch.

August

Preis jährlich 5 Thlr.

1867.










Inhalt.

























Miscellanea (III.), by P. Le Page Renouf. (Continuation.) — De la transcription des hiéroglyphes, par Aug. Baillet. — Zu dem vorstehenden Artikel des Herrn Baillet, von R. Lepsius. — Erschienene Schriften.

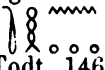
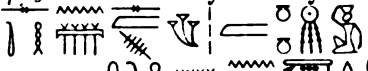
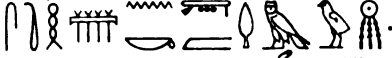
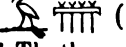
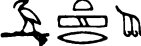
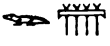
Miscellanea III.


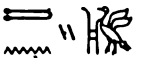
by P. Le Page Renouf.


(Continuation. v. Zeitschr. 1867. p. 63.)

9. It would be interesting to examine all the groups in which the sign } enters, either with a distinct phonetic value or as a determinative of sound. I cannot do so at present but must confine myself to one or two. I do not think that } represents many different objects, confounded together by scribes or artists. It represents either a *finger* (the nail is sometimes carefully drawn) or a *stake*. It is a *finger* in the sign signifying 10,000, in  | |, in  | | and in  | |¹). The finger is also a natural determinative in some words signifying *to take*. I am not positive as to the nature of the sign in  |  | *deer wild animals*. I do not know on what authority this last group has been read *hut-u*. The first sign in it is sometimes , and in one text (Denkm. II, 5) this sign is preceded by . Were it not for this sign (which is perhaps no part of the word) I would think the group a variant of  |  |²).

In the group  | , the *stake* has the value *tehen*, the nearest Coptic word to which is $\tau\epsilon\chi\eta\sigma$ *cohibere, retinere, prohibere*. This sense perfectly agrees with the more common determinative of  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

such as brass or bronze, used in the construction of chariots, 2) a vegetable substance frequently mentioned in the most ancient lists of offerings, 3) (I believe) a colour. And fourthly, *Tehen-u* is the name given to a light coloured race of men, sometimes painted yellow. I think the vegetable  is saffron, and that the notion of the sun coming forth from its gate of *tehen* (Todt. 146, 26) is but an Egyptian form of describing the $\kappa\rho\alpha\kappa\acute{o}\pi\epsilon\pi\lambda\omicron\varsigma$ ἠώς. This is why the rays of newly risen sun are said (Dümichen, Baurkunde IV) to  deck the herbs with saffron¹). Another hymn (Sharpe II, 92) says, . The metal and the people of the *Tehen-u* were so called from their colour.  (Denkm. III, 37) the light coloured Thoth²) is opposed to , the red Thoth.  is the light coloured lizard or crocodile.

The stake  when it has the value of *ten* is phonetically related to $\tau\eta\eta\eta$ *limes*, *terminus*. The nearest hieroglyphic group to this Coptic word is  which occurs on a tablet of the Louvre and has, as M. Chabas has pointed out, the sense of *distinguer*.

I do not remember the stake as having any other phonetic values than those already mentioned. But in many words it is clearly used as a determinative of sound. Thus we find it in  Δ to seek. The Coptic $\alpha\epsilon\rho$ not only means *scrutari*, but also *acuere*, *acus*.

De la transcription des hiéroglyphes.

La question de la transcription des écritures anciennes, surtout des écritures un peu compliquées, a de tout temps occupé les savants. Elle vient d'être soulevée de nouveau, dans l'un des derniers numéros de la Zeitschrift (Octobre 1866) en ce qui touche l'écriture égyptienne. Ce genre de communication a le grand avantage de venir constater de temps en temps les progrès de la science dans les travaux de grammair et de dictionnaire, de mettre en commun le fruit des efforts d'un seul, de faire rencontrer quelquefois par d'autres des vérités cachées, le plus souvent d'amener à des résultats plus précis les connaissances acquises. Deux de nos maîtres dans la science ont pris part à la nouvelle discussion; mais, sur plus d'un point, ils sont arrivés à des conclusions diamétralement opposées. Personne après eux n'a pris la parole, et cependant il serait regrettable que la question soit abandonnée en cet état, et, puisque M. de Rougé lui même nous convie à la discussion, je serais heureux de contribuer à fixer quelques principes incontestables.

Au commencement de sa note, M. de R. a rappelé clairement les points qu'il considère comme acquis au débat:

- 1° l'inutilité de chercher à représenter la prononciation de la langue égyptienne;
- 2° l'utilité d'une entente sur la transcription de l'écriture hiéroglyphique;
- 3° les avantages d'une transcription en lettres ordinaires.


Les questions à déterminer seraient 1° le nombre des articulations à représenter et 2° l'appropriation des signes conventionnels à chaque articulation.

En comparant les alphabets donnés par M. de Rougé, de concert avec M. Brugsch (Zeitschrift 1866 page 70) et par M. Lepsius (Ibid. p. 81), on remarque d'abord une ressemblance, l'adoption de signes conventionnels conçus dans le système proposé par M. Lepsius dans son Standard-Alphabet, et dont se servent généralement avec quelques variantes les écrivains de la Zeitschrift. Bien que ce système présente encore une certaine complication à cause de toutes les lettres notées, j'y donne mon entier assentiment, et je pense que ce point ne peut faire difficulté du moment que l'on admet la transcription en lettres modernes.

Ce ne sera donc qu'à défaut de signes ainsi ornés de points et d'accents que je pro-



¹) "clementior aura Favoni

"Pratis te croceis pingat". Claudian.



²) As far as I can discover, the body of Thoth is painted red, green or yellow. And it is of the latter colour when the god is a lunar deity, .

poserai de remplacer à ā k t t̄ s̄ χ h
par à á k¹⁾ d z s²⁾ x h²⁾ souvent beaucoup plus commodes à employer, dans les imprimeries françaises notamment.



Mais les points les plus importants à constater dans les tableaux de M. M. Lepsius et de Rougé ce sont les dissemblances que l'on peut résumer comme il suit:

- 1° M. Lepsius range autrement que M. de Rougé les signes hiéroglyphiques que tous les deux rangent sous les articulations k et k̄;
- 2° Il compte trois lettres (i, o, l) de plus que M. de Rougé;
- 3° Il ajoute quelques signes hiéroglyphiques à ceux que M. de Rougé place sous les articulations χ, h, t, s, f, m, n et remplace  de l'articulation b par .



Je me propose d'examiner successivement ces trois points.




I. Articulations k et k̄. Δ, , , Δ.



M. de Rougé (*Zeitschrift* 1866 page 71) résume, comme il suit, le dépouillement de ses notes:

	Δ = κ sahidique (χ memphitique) σ, x	}	= k
	= κ sahidique (χ memphitique) σ un peu moins souvent, x		
Δ	= σ sahidique (x memphitique) κ, x		

On pourrait résumer de même la note de M. Lepsius de la manière suivante:


Δ	= κ moins souvent	σ = k̄
	= σ moins souvent	κ = k̄
Δ	=  = σ	= k̄







En un mot les deux systèmes diffèrent essentiellement par la place à donner à  . J'admets avec M. M. Lepsius et de Rougé que ces deux signes doivent être rangés sous la même articulation, et dorénavant je ne citerai plus que le .

Il est facile de voir que la divergence devient ainsi une question de fait. Dès lors elle doit se résoudre sans réplique par la statistique. Montrer combien de fois Δ devient en copte κ, combien de fois σ; faire de même pour  et Δ; la balance entre les nombres trouvés dira si l'on doit transcrire Δ,  et Δ par k ou par k̄. C'est à ce criterium que j'entends soumettre la question en litige.

Mais auparavant je dois faire quelques observations préliminaires.

La philologie, comme toutes les sciences a des règles sévères dont on ne peut omettre de tenir compte sans infirmer les résultats auxquels on prétendrait être parvenu. Lorsqu'on examine les dérivations d'une langue en une autre, il est certain que, si celle-ci a plusieurs dialectes, on ne saurait légitimement choisir des exemples tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre, car alors le lecteur ne serait pas sûr que des exemples tirés des dialectes négligés ne prouveraient pas les propositions contraires à celles qu'on aurait voulu établir. Si l'on voulait, par exemple, poser les règles de dérivation entre le latin et les langues romanes, il n'arriverait, je suppose, à personne de s'autoriser d'exemples pris indifféremment dans les langues d'oïl, d'oc, d'Espagne ou d'Italie. Mais il serait de bonne critique de mettre toutes ces langues en tableaux synoptiques, et d'en faire ressortir en résumé les ressemblances et les différences. Le résultat serait alors inattaquable. Or procéder autrement pour le copte par rapport à l'égyptien antique est selon moi une erreur capitale. J'insiste sur cette méthode qui devrait être élémentaire et qui est à peu près jamais appliquée. On cite fort souvent des mots coptes sans dire s'ils appartiennent au dialecte memphitique ou au sahidique etc. En prenant l'habitude de contrôler ces citations par le Lexique de Peyron on relèvera nombre d'inexactitudes. C'est ainsi encore que le précieux dictionnaire de M. Brugsch dont nous avons tous reçu un prospectus sera inutile sur ce point très important à mes yeux.






Donc il faut de toute nécessité rechercher ce que deviennent nos trois signes Δ,  et Δ dans les deux dialectes memphitique et sahidique à la fois. M. de Rougé s'est soumis à cette règle dès son mémoire sur l'inscription d'Ahmès, dans lequel il étudie précisé-












¹⁾ Je pense qu'il ne faut pas perdre de vue que, pour faciliter l'impression, il s'agit de transcrire en lettres d'un usage commun, comme le sont les lettres latines; qu'il faudrait alors éviter de créer des signes particuliers en dehors des caractères d'imprimerie usités partout. Ainsi je croirais préférable aux propositions de M. de Rougé, de transcrire Δ,  par k, et Δ par g (ou, si l'on adopte trois articulations: Δ par q,  par k, et Δ par g) pour obtenir des signes compliqués de moins. Les trois lettres latines q, k et g ont entr'elles assez de rapports pour indiquer l'affinité des lettres antiques sans qu'on soit obligé d'aller jusqu'à transcrire Δ,  et Δ par k, k̄ et k̄. La même observation s'appliquerait à t, d et z pour la transcription de ,  et .










²⁾ k̄, s̄ et h̄ dans ce système ne sont point des lettres particulières, mais simplement k, s, h suivis d'une virgule (,) renversée ('). Je réserverais comme M. Devéria l'apostrophe „pour indiquer, „au moyen de sa fonction habituelle, les cas d'élision“, que ce savant „a souvent entrevus et qui „pourront être un jour bien constatés“ (Devéria, *Le papyrus judiciaire de Turin* dans le *Journal Asiatique* 1865 page 238.)

ment les gutturales égyptiennes. M. Lepsius au contraire (*Zeitschrift*, p. 77), n'observe pas cette distinction fondamentale. Il cite indifféremment des mots sahidiques et memphitiques à la fois (κωρ, κωρ, κε etc.) ou seulement sahidiques (κακε, σωντ, σερε etc.) ou memphitiques (κεχι) ou baschmouriques (ση) ou même le mot *korté* qui n'est point au dictionnaire copte, sans remarquer que souvent on pourrait citer en regard des mots comme χακι, χωντ, σερε etc. qui amèneraient à des conclusions opposées aux siennes. Ce n'est point ainsi que procèdent les philologues dont le nom fait autorité dans la savante Allemagne. Une telle façon de citer ne peut rien prouver. Personne plus que moi ne rend hommage à la science du Dr. Lepsius, l'un de nos maîtres vénérés; mais je pense qu'il sera le premier à reconnaître qu'on ne saurait exhorter nos plus jeunes confrères en égyptologie à suivre les méthodes sévères que la critique approuve seules.

Je serai plus bref sur les autres points.

En second lieu on doit encore remarquer qu'on ne peut appuyer des déductions philologiques sur des mots comme κε S. M. en face de  *alius*, comme la particule κε S. M. B. en face de ,  ou , parce que  a donné κε, σε S., κε M., κε, ση B., parce que les particules s'écrivent κε, σε, σε S., κε, σε M. Dès lors ces exemples, prouvant pour les deux ou trois articulations en question, ne prouvent en réalité pour aucune. C'est encore là un vice de critique qu'il faut écarter de la discussion.














Troisièmement il faut encore éliminer les mots parfaitement identifiés, il est vrai, comme  ville,  M., *urbs*,  *champ*,  S.,  M., *ager*,  *boeuf à l'engrais*,  S., *pinguedo*,  M., *pinguescere*. En effet ces mots ne se trouvent que dans des textes ptolémaïques, et à cette époque on ne fait plus de différence entre ,  ou  et entre leurs homophones.











Enfin (je bornerai ici mes remarques) je vois des auteurs rapprocher tel mot copte de plusieurs racines égyptiennes. Il me semble, sauf meilleur avis, que, des qu'un mot copte a été parfaitement identifié avec son équivalent égyptien, il n'y a plus lieu de le citer à propos d'un nouveau mot égyptien de signification à peu près semblable au moins à première vue. Ainsi on connaît depuis longtemps, par divers textes, l'équivalent de  S. M. *hortus* c'est      . M. Jacques de Rougé me paraît dès lors le rapprocher à tort de  *domaine*, dont le correspondant réel est  *praedium*. De ce que ces deux mots se trouvent au même article dans le Lexique de Peyron, il n'en faut pas conclure qu'on ne doive pas les séparer. Il serait facile de démontrer, à l'aide de nos connaissances de l'égyptien antique, que le dictionnaire de Peyron d'un mérite incontestable même aujourd'hui, est à remanier sur bien des points¹⁾.







Il n'y a pas de doute, nous devons adopter pour l'Égypte et ses deux dialectes les règles de saine critique appliquées par les savants de tous pays à la France et à ses langues du nord et du midi.

C'est parce que j'ai suivi ces principes, que je crois pouvoir donner avec toute confiance le résumé suivant. On pourrait peut-être ajouter quelques mots consignés dans des dictionnaires plus complets que le mien, ou que révéleront des inscriptions inédites, mais je suis persuadé que cela ne modifierait pas les résultats auxquels je suis arrivé.

Voici le résumé de mon travail.

1°.  = κ thébain et κ memphitique	25 fois	 sahidique	(manque)	5 fois
κ "	∞ "	(manque)	 memphitique	4 "
κ "	∞ "	 sahidique	∞ "	5 "
κ "	(manque)	∞ "	∞ "	2 "
(manque)	κ memphitique	∞ "	∞ "	2 "
κ sahidique	 "	∞ "	(manque)	1 "
κ "	 "	∞ "	(manque)	∞ memphitique
 "	κ "	∞ "	 sahidique	 "
 "	 "	∞ "	 "	 "

¹⁾ Par exemple  *possessio, praedium* égyptien  *chem*, et  *arx* devraient être rapprochés, non de  *hortus* ( que M. J. de R. cite de préférence à  n'est que dans Kircher, tandis que  est très-usité), égypt.  *kamu*, mais de  S.,  M., *vis, potestas, possidere*.

²⁾  qui donne régulièrement  S. et  M. *sugere* donne aussi  T.,  M. Champollion a cité .

Et en résumé:

Δ = κ sahidique	33 fois	
σ	12 "	
κ	5 "	
ε	1 "	
ϣ	1 "	
ou 3 κ contre 1 σ		
et 6 κ contre 3 σ et 1 κ		
et Δ = κ memphitique	32 fois	} 35
κ	3 "	
σ	8 "	
κ	7 "	
ε	2 "	
ε	1 "	
ϣ	1 "	
ou 5 κ contre 1 σ et 1 κ		

2°. Δ = κ sahidique et κ memph. 22 fois

κ	κ	5 "
κ	(manque)	6 "
(manque)	κ memph.	5 "
σ sahidique	σ	3 "
σ	(manque)	7 "
(manque)	σ memph.	2 "
σ sahidique	κ	5 "
κ	σ	1 "
κ	κ	2 "

En résumé:

Δ = κ sahidique	33 fois
σ	15 "
κ	3 "
ou plus de 2 κ contre 1 σ	
ou plus de 10 κ contre 5 σ et 1 κ	

Δ = κ memphitique	24 fois
κ	5 "
σ	6 "
κ	7 "
ou 4 κ contre 1 σ et 1 κ	
ou 5 κ-κ	1 σ
et 4 κ-κ	1 κ

3°. Δ = σ sahidique et σ memph. 2 fois

σ	(manque)	9 "
(manque)	σ memph.	2 "
σ sahidique	κ	7 "
κ	κ	0 "
κ	κ	2 "
(manque)	κ memph.	1 " ¹⁾
κ sahidique et κ		2 " ²⁾
κ	(manque)	1 "
ε	ε memph.	1 "
ε	(manque)	1 " ¹⁾
ϣ	σ memph.	1 " ²⁾

En résumé:

Δ = σ sahidique	18 fois
κ	3 "
κ	2 ou 3 "
ε	2 "
ϣ	1 "
ou 6 σ contre 1 κ ou κ	
Δ = σ memphitique	4 ou 5 fois
κ	10 ou 11 "
κ	1 ou 2 "
ε	1 "
ou 1 σ contre 2 κ	
et 4 σ	1 κ
et 10 κ	1 κ

Il est facile maintenant de résumer en un tableau général les notions acquises sur nos trois lettres:

Δ = κ sahidique	3 fois	contre 1 fois	σ	Δ = κ sah. 33 fois sur 52	ou 3 fois sur 5
Δ = κ	2½ "	"	1 "	κ-κ m. 35 "	" " 54 " 3 " " 5
Δ = σ	6 "	"	1 "	Δ = κ sah. 33 "	" " 51 " 3 " " 5
et Δ = κ-κ m.	5 fois	contre 1 fois	σ	κ-κ m. 29 fois sur 42	ou 3 fois sur 4
Δ = κ-κ	4 "	"	1 "	σ sah. 18 "	" " 27 " 2 " " 3
Δ = κ	2 "	"	1 "	σ m. 4 "	" " 16 " 1 " " 4
ou encore:				κ " 10 "	" " 16 " 2 " " 3

Donc Δ ne se comporte évidemment pas comme Δ ou Δ ; Δ et Δ en sahidique et memphitique donnent κ, et Δ donne en sahidique σ, en memphitique κ.


Donc enfin, en ne tenant compte que des dérivations de l'égyptien antique aux dialectes coptes, il y a lieu de distinguer Δ et Δ de Δ , et l'on devra transcrire en signes conventionnels: Δ et Δ par k et Δ par k̄.


Ainsi les faits établissent:

- 1° contre M. Lepsius que Δ ne doit pas être rapproché de Δ mais de Δ ;
- 2° que Δ et Δ doivent être distingués de Δ ;
- 3° contre M. de Rougé que le correspondant memphitique de Δ et de Δ est κ et non pas κ puisque: Δ = κ memphitique 32 fois et = κ seulement 3 fois

Maintenant doit on aller plus loin et distinguer entre le Δ et le Δ ? Voici ce que répondent les tableaux statistiques dressés plus haut:

Δ = 33 κ sahidiques contre 12 σ et 5 κ; 35 κ-κ memphitiques contre 8 σ et 7 κ
 et Δ = 25 κ sahidiques contre 15 σ et 3 κ; 26 κ-κ memphitiques contre 6 σ et 7 κ
 ce qui donne (un peu moins exactement pour le Δ par rapport au sahidique) les mêmes

1) Δ  Δ que l'on peut rapprocher du mot Δ S., Δ M. *nasturtium* ou du mot Δ M. *carthamus*.

2) l'un de ces mots Δ  donne Δ S. et Δ M.

proportions pour les deux signes comparés aux lettres coptes. Il n'y aurait donc pas lieu de distinguer entre le Δ et le ∇ .

Tels sont les résultats positifs que je crois devoir ressortir de cette étude minutieuse. Dans cet examen des dérivations des lettres antiques, quand les mots égyptiens ont été conservés dans l'un des dialectes coptes, je pense avoir donné à ma démonstration la forme la plus claire et la plus précise que j'ai pu trouver. Et si mes savants confrères trouvent bon d'adopter mes conclusions, je me féliciterai d'avoir ainsi contribué pour ma part à l'accord très désirable que nous proposent M. M. Lepsius, Brugsch et de Rougé.

Aug. Baillet.

Zu dem vorstehenden Artikel des Herrn Baillet.

Da die Umschrift der Hieroglyphen, wie sie in Uebereinstimmung mit den H. H. Birch, Brugsch, Dümichen, de Rougé, u. A. in der Zeitschrift gebraucht wird, im Wesentlichen die des „linguistischen Alphabetes“ ist, dessen Verbreitung von dem Unterzeichneten ausgegangen ist, so erlaubt sich dieser hier sogleich einige Worte über die neuen Vorschläge oder Bedenken hinzuzufügen, deren Erörterung die Zeitschrift sich nicht entziehen durfte.

Was die Zeichen betrifft, welche zur größern Bequemlichkeit der Druckereien substituir werden sollen, so verstoßen sie zum Theil gegen den bereits sehr allgemein gewordenen linguistischen Gebrauch, von dem sich die ägyptische Sprachforschung nur zu ihrem Nachtheil entfernen würde; so bezeichnet *d* überall nur eine media, *z* nur den weichen *s*-Laut wie im französischen; *k'*, *s'*, *h'* würden nach demselben Gebrauche nur *kh*, *sh*, *hh* vertreten können; der Gebrauch von *x* statt χ ist schon oft vorgeschlagen worden, aber nirgends durchgedrungen, weil es weder im Lateinischen, noch in einer der maßgebenden modernen Sprachen den χ -Laut bezeichnet, sondern in jeder eine andre Aussprache hat. Es ist aber auch zu bemerken, daß einerseits in keiner Druckerei die von uns gebrauchten Striche ' und Punkte · fehlen, so wenig wie ein griechisches χ , andererseits, daß nach vielen Erfahrungen keine größere Druckerei, welche sprachwissenschaftliche Arbeiten druckt, Schwierigkeiten macht, für ein größeres Werk die gewünschten Zeichen mit ihren Abzeichen zusammen besonders schneiden zu lassen, was eine sehr geringe Ausgabe verursacht.¹⁾

Ich kann mich aber auch nicht den Grundsätzen anschließen, welche der Verfasser für die Unterscheidung der verschiedenen *k*-Laute aufstellt. Eine statistische Behandlung der linguistischen Frage kann in der That für sich allein zu keinem Resultate führen; ihr Werth hängt von andern sprachlichen Erwägungen ab, auf die sie angewendet wird. Zunächst müßte man die Worte kennen, die hier gezählt sind und wissen, ob die 64 hieroglyphischen Worte mit Δ , die 58 mit ∇ , die 29 mit ∇ , die mit koptischen zusammengestellt wurden, wirklich ebensoviel verschiedene Wurzeln, oder zum Theil nur Ableitungen sind, und ferner, ob die Vergleichenungen auch sonst bereits anerkannt sind. Dies vorausgesetzt fragt es sich aber ferner, ob nicht die Uebergänge der alten in die späteren Laute solchen Lautgesetzen folgten, die, einmal aufgefunden, zu einer ganz andern Beurteilung der statistischen Resultate führen müßten.²⁾

Wenn der Verfasser darin, daß ich bei meinen Vergleichenungen zuweilen die koptischen Dialektverschiedenheiten gar nicht zu beachten scheine, einen Mangel an Sprachkritik findet, so liegt der Fehler nicht an mir; er würde die Gründe meines Verfahrens erkannt haben, wenn er mit p. 77 der Zeitschrift p. 79 verglichen hätte. Die Memphitischen Aspiraten lasse ich ganz bei Seite, da in der hieroglyphischen Lautlehre keine Spur

¹⁾ Es sind bereits mehrere hundert Schriften in den verschiedensten Sprachen, darunter Indisch, Arabisch, Chinesisch, Hottentottisch, und eine Menge bisher ganz ungeschriebener, besonders Afrikanischer Sprachen, mit dem Standard-Alphabet gedruckt, ohne daß die Herstellung der Alphabete, stehend oder liegend, in den Druckereien besonderen Anstofs gegeben hätte; höchstens ist der Druck da mehr dort weniger gefällig für das Auge ausgefallen.

²⁾ Wer z. B. auf den Lautwerth des lateinischen *c* aus den entsprechenden französischen Wörtern zurückschließen wollte, und die Worte, in denen es, wie in *cas*, *cause*, *camp*, *canin*, *cuire*, *queue*, *col*, *croix*, *sec*, dem Laute *k* entspricht, dann die in welchen es, wie in *champ*, *chambre*, *chose*, *cher*, *cheval*, *chien*, *Chypre*, *sèche*, dem Laute *š*, dann die in welchen es, wie in *cène*, *cypres*, *céder*, *cendre*, *cire*, *façon*, *face*, dem Laute *s* entspricht, einfach zusammenzählen und ihre gegenseitige Proportion bestimmen wollte, würde sich eine unnöthige Mühe geben, und keine Resultate daraus entnehmen können. Wenn er weiß, daß *c* vor *e*, *i*, *y* regelmäßig in den Laut *s* überging, so ist es ganz gleichgültig, wie oft dieser Fall in der Sprache vorkam; die ganze Klasse dieser Fälle zählt als ein einziges Faktum. Wenn er dann aber weiter findet, daß zwar die meisten *c* in *š* übergegangen sind, in gewissen Fällen sich aber regelmäßig die Aussprache *k* erhalten hat, so wird er nur daraus schließen dürfen, daß die wenigeren Fälle die alte Aussprache repräsentiren, weil in der Sprachgeschichte sich regelmäßig wohl *š* aus *k*, aber nicht *k* aus *š* entwickelt.

davon vorhanden ist; ihr entspricht in diesem Punkte nur der Thebanische Dialekt. Die Fälle, wo memphitisches \mathfrak{X} und \mathfrak{P} einem hieroglyphischen χ (kopt. \mathfrak{S}) und j (kopt. \mathfrak{Q}) entsprechen sollten, dürften nur als Zufall oder Inkorrektheit anzusehen sein; sie lauteten nicht χ und j ; sondern kh und ph , wie θ nicht das linguistische θ , sondern th war; daher auch die entsprechenden griechischen Buchstaben χ , φ . \mathfrak{S} bereits demotisch durch k , p , t mit untergesetztem h geschrieben vorkommen.

Was aber die koptischen Buchstaben \mathfrak{Z} und \mathfrak{G} betrifft, so ist es noch keinem koptischen Grammatiker gelungen, sie scharf auseinander zu halten, auch dem gelehrten und minutiösen Schwartze nicht, der darüber in seiner Grammatik p. 97 spricht. Beide Zeichen wechseln nicht nur in den drei Dialekten, sondern zuweilen sogar in ein und demselben Dialekte scheinbar willkürlich mit einander. Offenbar war ihre beiderseitige Aussprache frühzeitig so nahe gerückt, daß sie schon deshalb leicht mit einander verwechselt wurden; dazu kam wahrscheinlich eine verschiedene wenn nicht umgekehrte Aussprache derselben¹⁾ in den beiden Hauptdialekten, deren Mischung nachher neue Verwirrung erzeugte. Dennoch dürfen wir deshalb nicht etwa annehmen, daß diese Verwirrung von jeher geherrscht habe; beide Buchstaben hatten einen verschiedenen Werth, sonst würde man nur ein Zeichen geschrieben haben. Ich habe es aber vorgezogen, bei ihrer Unterscheidung nicht von ihrem späteren verwirrten Gebrauche, sondern von ihrem Ursprunge auszugehen. Es kann nicht zweifelhaft sein, daß die assibilirten Laute \mathfrak{G} und \mathfrak{Z} theils aus Gutturalen theils aus Dentalen hervorgegangen sind, und es ist gewiß sehr natürlich anzunehmen, daß eben in diesem Ursprunge von je ihr wahrer Unterschied lag. Der Uebergang von einem zum andern lag dann sehr nahe, genau wie im Italienischen c in *species*, *iudicium* regelrecht zu *specie*, *giudicio* wird, daneben aber auch zu *spezie*, *giudizio*, und wiederum t in *palatium* regelrecht zu *palazzo*, aber auch zu *palagio*; oder *secius* unregelmäßig zu *sezzo*; *ratio* unregelmäßig zu *ragione*. Nun ist es nicht zu bezweifeln, daß das koptische Zeichen \mathfrak{G} auf einen altägyptischen Guttural zurückzuführen ist, sei es nun 𓆎 oder 𓆏 . Das letztere zieht de Rougé vor²⁾; doch spricht dafür weder die hieratische Form 𓆏 , noch die demotische \mathfrak{Z} , während die hieratische und die demotische Form des 𓆎 , nämlich 𓆎 , 𓆏 , sich durch Vergrößerung der Schleife sehr augenfällig zur Vergleichung darbieten. Ebenso ist auch schon längst das koptische \mathfrak{Z} mit dem hieratischen 𓆎 , 𓆏 , demotischen 𓆎 (\mathfrak{Z}), hieroglyphischen 𓆎 unzweifelhaft richtig zusammengestellt worden. $\text{𓆎} = \text{𓆏}$ ist aber ein Dental. Somit lehren die koptischen Zeichen selbst, daß \mathfrak{G} als assibilirter Guttural, \mathfrak{Z} als assibilirter Dental aufzufassen ist. Darauf weist auch noch die jetzige Aussprache hin, wie sie von den verschiedenen Grammatikern beschrieben wird und von mir selbst in Aegypten beobachtet worden ist. Es wird das \mathfrak{G} weiter hinten im Munde mit der dicken Zunge, \mathfrak{Z} weiter vorn an der Zungenspitze ausgesprochen; daher ich jenes im Standard-Alphabet durch \mathfrak{G} , dieses durch \mathfrak{Z} (= polnisch \mathfrak{C}) wiedergegeben habe. Die Variationen in der Aussprache sind nur die, daß der Kontakt der Zunge bald etwas härter, bald etwas loser gesprochen wird, so daß im letztern Falle \mathfrak{G} dem \mathfrak{Z} , und \mathfrak{Z} dem \mathfrak{G} (= poln. \mathfrak{S}) sehr nahe kommt. Das hat schon in früherer Zeit bewirkt, daß \mathfrak{G} besonders häufig in \mathfrak{U} übergeht; und eben deshalb geht \mathfrak{G} auch noch im Koptischen so häufig auf \mathfrak{K} zurück (s. Schwartze p. 98). Es ist mir nicht zweifelhaft, daß die Veränderungen dieser Laute, wie in so vielen andern Sprachen, darin bestanden, daß aus einem gutturalen, richtiger schon palatalen k (hebr. כ , unserm k vor i und e) allmählig k , dann \mathfrak{C} , endlich zuweilen \mathfrak{S} entstand, und aus einem gleichfalls mehr palatalen als dentalen t , erst \mathfrak{Z} , dann \mathfrak{C} , endlich zuweilen \mathfrak{S} und selbst \mathfrak{S} entstand. Dieser Genesis entspricht es nun vollkommen, daß in alter Zeit dem 𓆎 sehr constant ein semitisches 𓆎 , dem 𓆏 aber das mehr palatale als gutturale semitische 𓆎 entsprach, und daß 𓆎 und seine homophone dem semitischen 𓆎 ; 𓆏 und 𓆏 aber ursprünglich einem semitischen 𓆎 , 𓆏 , entsprach, dessen Natur nicht eine dentale, sondern eine linguale³⁾ (d. i. gutturo-dentale, den Palatalen zunächst stehende) war. Daher kommt es, daß in semitischen Worten diesem letzteren Zeichen öfters ein \mathfrak{X} , \mathfrak{S} entspricht, welches phonetisch die linguale Sibilans von 𓆎 , 𓆏 , ist, und, mit Aufhebung der semitischen Emphasis dieser Laute, unmittelbar zu linguistischem \mathfrak{C} und \mathfrak{S} führen mußte.

In der That kann ich kein altes Beispiel eines Wechsels zwischen 𓆎 und 𓆏 anführen; und selbst die griechischen Namen halten den Unterschied noch fest, indem Kleopatra stets mit 𓆎 geschrieben wird, Aleksandros und Berenike stets mit 𓆏 , wie der heutige Araber jenen mit 𓆎 , diese mit 𓆏 schreiben würde; jenes war ein tiefer Guttural, dieses ein Palato-guttural. Das scheint mir, vom Koptischen ganz abgesehen, ent-

¹⁾ So vertauschen die Türkischen Armenier die ganzen Reihen der mediae und tenues der reinen Armenischen Sprache mit einander.

²⁾ Zeitschr. 1866, p. 71. Chrestomathie, p. 33.

³⁾ S. darüber Stand.-Alph. p. 57. 58. 181 u. m. Abh. üb. d. Arab. Sprachlaute, Berl. Akad. 1861.

scheidend für die Trennung von Δ , k , und ⤵ , k , in der Umschrift; diese ist hier gerade wegen der semitischen Vergleichenungen noch von besonderem praktischem Nutzen.

Dagegen finden sich Beispiele, in welchen ⤵ mit Δ wechselt, und wenn ⤵ seltner einem koptischen ⤵ entspricht, als Δ , so kann das in zufälligen oder noch nicht erkannten Lautverhältnissen liegen, die nicht entscheidend sind. Da in einzelnen Fällen Δ unzweifelhaft einem k entspricht, wie es auch in später Zeit willkürlich mit Δ und ⤵ vertauscht wird, so kann über die ursprüngliche nicht-assibilirte Aussprache kein Zweifel sein. Wollen wir also nicht annehmen, was gewifs unstatthaft ist, dafs gleich ursprünglich 3 nicht assibilirte Gutturalen unterschieden wurden, so bleibt nichts übrig als Δ mit ⤵ zusammenzustellen. Wer aber hiermit die Frage noch nicht für erledigt hält, der wird sich noch immer des Punktes ganz enthalten, und alle drei Zeichen einfach k schreiben können.

Aus dem Gesagten geht nun aber auch hervor, dafs wir für das Koptische selbst eine Regel aus den entsprechenden hieroglyphischen Worten gewinnen. Diese habe ich bereits in den Fällen angewendet, in welchen H. Baillet eine Vernachlässigung der kritischen Methode zu finden glaubte. Vergleicht man nämlich die Buchstaben ⤵ und ⤵ in den drei Dialekten, zunächst im Anlaut, so findet sich, dafs sich der Baschmurische Dialekt fast ausnahmslos dem Thebanischen anschliesst. Dagegen stimmt der Memphitische Dialekt mit dem Thebanischen ungefähr ebenso oft nicht überein, als er mit ihm übereinstimmt. Wenn nun beide Dialekte ⤵ zeigen, werden wir offenbar im Hieroglyphischen ⤵ oder Δ zu finden erwarten müssen, und wenn beide ⤵ zeigen, ⤵ oder ⤵ ; ebenso werden wir ⤵ für ⤵ oder ⤵ für ⤵ zunächst zu präsumiren haben, wenn das Wort nur in einem Dialekte erhalten ist. Wo aber die Dialekte auseinandergehen, wird das hieroglyphische Wort wenn es bekannt ist, entscheiden, welcher von beiden in seinem Recht ist. So entsprechen sich ⤵ , und ⤵ , und ⤵ , loqui; ⤵ , ⤵ , und ⤵ , navis; ⤵ , und ⤵ , caput; ⤵ , ⤵ , und ⤵ , princeps; ⤵ , ⤵ , und ⤵ , liber; ⤵ , ⤵ , und ⤵ , ardere; ⤵ , ⤵ , und ⤵ , salus; ⤵ , und ⤵ , dens, u. a., weil sich in beiden Dialekten ⤵ findet. Ebenso ⤵ , ⤵ , ⤵ , planta pedis (et manus?), capere; oder ⤵ , ⤵ , ⤵ , hircus; ⤵ , ⤵ , Aethiops; ⤵ , ⤵ , ⤵ , caprea; ⤵ , ⤵ , piscina; weil in beiden Dialekten, oder in dem einen, in dem das Wort erhalten ist, ⤵ steht. Zwischen Theban. ⤵ , und Memphit. ⤵ , jedoch entscheidet ⤵ für den Thebanischen Dialekt, ebenso ⤵ für T. ⤵ , altitudo, gegen M. ⤵ ; oder ⤵ für T. ⤵ , camelus, gegen M. ⤵ ; ⤵ für T. ⤵ , nox, gegen M. ⤵ ; für T. ⤵ , irasci, gegen M. ⤵ ; dagegen ⤵ für M. ⤵ , folium, gegen T. ⤵ ; oder ⤵ für M. ⤵ gegen T. ⤵ , piger; ⤵ für M. ⤵ gegen T. ⤵ , accendere; ⤵ läst ein Thebanisches ⤵ vermuthen neben dem allein erhaltenen Memphitischen ⤵ , ⤵ , scorpius; dem ⤵ entspricht das T. und B. ⤵ , daneben findet sich allerdings auch ⤵ , welches aber erst unrichtig aus dem Memphitischen ⤵ übertragen zu sein scheint.

Hiernach ist es also auch zu beurtheilen, wenn ich in meinem früheren Artikel über denselben Gegenstand (Zeitschr. 1866, p. 77) die Worte ⤵ , M., ardere; ⤵ , T., irasci; ⤵ , T., Aethiops; ⤵ , M., piger; ⤵ , B., alius; ⤵ , T., ego, aus allen 3 Dialekten immer mit ⤵ anführte, denn dies sind in der That die dem Hieroglyphischen entsprechenden correkten koptischen Formen.

R. Lepsius.

Erschienenene Schriften.

- | | |
|---|--|
| J. Dümichen, Altägyptische Tempelinschriften. II. Weihinschriften aus dem Hathortempel von Dendera; 47 hieroglyphische Tafeln in Autographie des Verf. Leipzig, Hinrichs'sche Buchh. Paris, Klincksieck. fol. (Ein erläuternder Text soll später erscheinen.) | suers égyptiennes de capacité. Chalon-s. S. Paris, Maisonneuve. 8°. 20 pp. (1 pl.) |
| F. Chabas, Détermination métrique de deux me- | G. Fr. Unger, Chronologie des Manetho. Berlin. J. Reimer. 8°. 360 SS. |
| | F. J. Lauth, Homer und Aegypten (Programm). München. Akadem. Buchdr. 8°. 48 pp. |

Leipzig, Verlag der J. C. Hinrichs'schen Buchhandlung. — Berlin, Druck von Gebr. Unger (C. Unger), Königl. Hofbuchdrucker.

Zeitschrift

für



Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Straße 18)unter Mitwirkung von **Professor Dr. H. Brugsch.****September u. October**

Preis jährlich 5 Thlr.

1867.

Inhalt.



Ein graphischer Scherz aus einem der geheimen Corridore des Tempels von Dendera, von Joh. Dümichen. (Mit einer lithogr. Beilage.) — Lettre de Mr. F. Chabas à Mr. Lepsius. — On the Calendar question (II. III. IV. V.), by C. W. Goodwin. — King Semempses and king Ases-kaf, by C. W. Goodwin. — On the interchange of the letters  and  in Egyptian, by C. W. Goodwin. — Erschienene Schrift.

Ein graphischer Scherz

aus einem der geheimen Corridore des Tempels von Dendera.

(Mit einer lithogr. Beilage.)

Hr. Prof. Lauth hat in einem Aufsätze, betitelt „Änigmatische Schrift“ (cf. Zeitschr. 1866 p. 25) die Ansicht geltend gemacht, daß neben der gewöhnlichen Hieroglyphenschrift noch eine besondere Art von Geheimschrift „une sorte d'écriture secrète“ bei den ägyptischen Schreibern in Gebrauch gewesen¹⁾. Als Beleg für seine Annahme giebt der Herr Verfasser in dem genannten Aufsätze von einer Stele des Louvre, aus den Zeiten der XVIII. Dynastie, einige Gruppen als bemerkenswerthe Proben jenes änimatischen Schriftsystemes und nimmt dabei Gelegenheit zu folgender Bemerkung: „Es ist eine allgemein anerkannte Thatsache, daß die ägyptischen Denkmäler der griechisch-römischen Epoche eine Menge ungewöhnlicher und die Entzifferung deshalb erschwerender Zeichen aufweisen. Man huldigt der Ansicht, daß dies in Folge einer Grille der späteren Schreiber geschehen sei. Allein eine sorgfältige Vergleichung dieser jüngeren Periode mit den Eingangs erwähnten Texten aus der Zeit der XVIII. Dynastie hat mich gelehrt, daß beiden ein gemeinsames System änimatischer Schrift zu Grunde liegt“.

Wie sehr ich auch während meines etwa dreimonatlichen Aufenthaltes in München, im persönlichen Verkehr mit Hrn. Prof. Lauth, dessen tiefe Kenntniß des klassischen Alterthums und seine große Belesenheit in den auf Aegypten Bezug nehmenden Classikern zu bewundern ich Gelegenheit hatte und wie dankbar ich auch alle seine nach dieser Seite hin gemachten werthvollen Wahrnehmungen anerkenne, so bin ich doch hier nicht im Stande meinem gelehrten Herrn Collegen beizustimmen. In meiner Auseinandersetzung über die seltsame Art ein Datum durch Brüche auszudrücken, deren Addition den Monatstag ergiebt, daß also „ den 7.“, „ den 24. des Monats“ bezeichnen, hatte ich ausgesprochen „daß der Uebersetzung von Inschriften aus Ptolemäer- und Römer-Zeit oft geradezu unüberwindliche Schwierigkeiten entgegenreten durch die wunderlichen Spielereien, die man sich in jener Zeit mit den hieroglyphischen Zeichen erlaubte“, und diese meine Ansicht vertrete ich auch noch heute. Eine besondere Ge-


¹⁾ Ebenso: Em. de Rougé, Chrestomathie p. 144.

heimschrift, mit einem durchgeführten System als Grundlage, die neben der gewöhnlichen Hieroglyphenschrift in Gebrauch gewesen sein sollte, habe ich bis jetzt aus den Texten nicht zu erkennen vermocht. Alle derartige Abweichungen von dem gewöhnlichen Stil sind, wie mir scheinen will, lediglich graphische Spielereien, deren sich die ägyptischen Hierogrammaten zu allen Zeiten bedienten und die in der Ptolemäisch-Römischen Epoche so überhand nahmen, daß man förmlich etwas darin gesucht zu haben scheint, von der alten einfachen Monumentalschrift auf die wunderlichste Weise abzuweichen, und hoffe ich nächstens in einer besonderen Arbeit die reichhaltige Sammlung der von mir in dieser Beziehung gemachten Notizen zu behandeln. Wie dem nun aber auch sein mag, Geheimschrift oder graphische Spielerei, es wird den Lesern der Zeitschrift vielleicht nicht uninteressant sein, wenn ich einen ganzen fortlaufenden Text, in jener wunderlichen Schrift verfaßt, heute zur Mittheilung bringe. — Dieselben geheimen Corridore im Innern der hohlen Tempelmauer von Dendera, in denen ich so glücklich war das werthvolle Dokument über die uralte Gründung des Tentyritischen Heiligthumes aufzufinden, haben mir auch dieses sonderbare Schriftstück geliefert. Ich gebe nun in Autographie auf der ersten Hälfte der beiliegenden Tafel I. 1—16 den Originaltext, wie er sich längs des Corridores und zwar an dem oberen Rande desselben hinzieht¹⁾, während ich I. 17—27 es versucht habe in den gewöhnlichen Hieroglyphenstil die seltsame Inschrift zu übertragen, die mir folgende Uebersetzung zu fordern scheint:

„Der lebendige Horus, der hochherzige Liebling der Götter, der Gebieter gleich dem Sonnengotte Ra, der Herr der beiden Diademe. Er betrat Aegypten in Frieden, seine Soldaten waren in Freude, (denn) die Götter und Göttinnen waren schützend hinter ihm. Geschenkt wurde ihm das Königreich der Morgen- und Abendsonne und die siegreiche Stärke des Amon. Der Herr der Wahrheit, der da ausübt Gerechtigkeit, befestigend die Gesetze gleich dem Gotte Thoth, dem zweimal großen, der Häuptling, Herr der siegreichen Kraft, gleich dem Sohne der Isis. Der König Ptolemäus XI mit dem Beinamen Alexander²⁾, der von der Hathor Isis-API, der tentyritischen Herrin, von der mit dem Geier- und Uräusdiadem geschmückten Göttin Rech-t, der Herrin von Süd und Nord Geliebte, er hat schmuckvoll hergestellt dieses Hathorgemach an seinen 4 Seiten seiner Mutter, der Mächtigen, der Isis-API, Herrin von Dendera, der Sonnentochter, Herrin des Himmels, Herrin aller Götter, der wohlthätigen Gebieterin in der Atumstadt (Dendera), der gnädigen Seele in der Stadt des Sechstagesfestes (ebenfalls ein Beinamen von Dendera) in seiner Allheit; er hat errichtet dieses Heiligthum, um zu verehren die Gestalt der Isis, nicht ist auf der Erde (etwas) ihm gleich. Es ist hineingebohrt in die Mauer das verborgene Gemach durch den Lapidarius. Die Figuren³⁾ sculpirt in bildlicher Darstellung gemäß der Vollkommenheit des Gottes Thoth-Asten, sind ausgeführt





¹⁾ Die vollständige Weihinschrift dieses Corridores findet sich in meinen „Altäg. Tempelinschr.“ (Th. II Dendera) auf Taf. XLIV u. XLV, und wird man aus der dort gegebenen Ueberschrift, bei einer Vergleichung mit dem auf Taf. I mitgetheilten Plane des Tempels, entnehmen können, zu welchem der Zimmer Denderas der hier besprochene Corridor gehört.

²⁾ Daß der herrliche Neubau des Tempels von Dendera, wie wir ihn heute vor uns haben, in seiner Hauptrestauration bis zum ersten großen Saale von Ptolem. XI Alexander I herrührt, hat man bisher ebenso wenig gewußt, als daß viele Jahrhunderte vorher Thuthmosis III einen Neubau des Tempels veranstaltet nach einem zu Phiops Zeiten aufgefundenen Bauplane, der unter der Regierung des Pyramidenbauers Chufu verfaßt worden.

³⁾ Die Gruppe , welche ich mit „Figuren“ übersetze, scheint mir in den Texten die Be-

„ von den Meistern (?) in ihren Stunden¹⁾ in ihren Arbeiten, bekleidet mit
 „ Gold und versehen mit dem nöthigen Zubehör. Es ist ähnlich der Himmelswölbung an
 „ der die Sonnenscheibe sich befindet. Gegründet hat er (der König) es (das Zimmer) für
 „ ihre Gestalt, um zu verherrlichen (wörtlich: machen groß) ihre Majestät, damit bleibe
 „ sie in ihm immerdar. Freude ist im Himmel, Jauchzen auf der Erde, Jubel herrscht
 „ in Chetmen (Dendera), die Tempeläcker sind in Feier, wenn die Sonnentochter erscheint
 „ am Himmel. Šent-Isis-Api, sie schaut ihr Heiligthum, sie ruht in (oder auch vielleicht:
 „ sie ist zufrieden mit) ihrem Monumente diesem schönen, welches hergestellt hat der
 „ König Ptolem. XI Alexander I durch das Werk seiner Hände. Sie giebt ihm, so weit
 „ der Himmel sich erstreckt, die Herrschaft über die Erde, das Erbe des Gottes Šu, den
 „ Thron des Gottes Atum, die Unterwürfigkeit des Osiris-Unnofer, (d. h. man verehrt ihn
 „ gleich dem Osiris) und den Rang des Gottes Atum mit der ober- und unterägyptischen
 „ Krone erscheinend als König der beiden Reiche auf dem Horussitze unter den Menschen
 „ immerdar.““

Johannes Dümichen.

deutung von „Person, das Wesen einer Person und dann ihre Darstellung im Bilde“ zu haben. In meinen „Tempelinschr.“ Th. II Dendera finden sich zwei höchst lehrreiche Beispiele: Taf. I, 2—3 heifst es von der Wiederherstellung des Sanctuariums: „Die feierliche Ceremonie der Grundsteinlegung des Isiszimmers wurde vorgenommen von Sr. Majestät selbst, den Hammer in seiner Hand „in Gemeinschaft mit der Göttin Safech that er den Weibes Schlag an die Sculptur als an ein in „Vollkommenheit ausgeführtes Werk für die Ewigkeit“. Taf. XI nun ist diese Ceremonie bezüglich eines anderen Zimmers folgendermaassen ausgedrückt:  an hon-f neb em *χefa-f* „durch Se. Majestät selbst, den Hammer in seiner Faust“, hier steht also für den Ausdruck „selbst, in eigener Person“, welcher auf Taf. I durch das gewöhnliche  *tsef* gegeben ist, die Gruppe . Das zweite Determinatif  hinter dem Worte *neb* ist genau das Bild des Hammers, welchen man bei diesen Darstellungen in der Hand des Königs sieht. Man wolle das Nähere über die Ceremonie der Grundsteinlegung nachlesen in der herrlichen Auseinandersetzung in „Brugsch Hierogl. Dem. Wörterbuch p. 326—328“.

¹⁾ Höchst interessant ist das l. 10 dem Worte „*unnu* Stunde“ beigegebene Determinatif, offenbar ein Gefäß, welches sich füllt aus einem andern mit ihm in Verbindung stehenden, aus welchem langsam in schräger Richtung die Füllung (Sand oder Wasser) herabgeht. Das an einer Schnur herabhängende kleine Gewicht, wohl zum Aufziehen der Uhr, hat die Aussprache „*teχu*“ und steht mit dem *Teχu*-Thoth in innigster Beziehung. An der Wage des Thoth vor dem Richter Osiris in der Unterwelt, sehen wir den Horus die Hand und den Blick nach diesem Gewicht gerichtet dastehen, und Thoth das Resultat des Abwiegens niederschreibend. Wir wissen daß der Gebrauch von Uhren in das graueste Alterthum hinaufreicht, daß man der *horologia solaria* wie der Sand- und Wasseruhren sich bediente. In letzteren hat man es nach und nach, wie es scheint, zu großer Vollkommenheit gebracht. Der Alexandrinische Hydrauliker Ctesibius erfand eine bei Vitruv näher beschriebene Wasseruhr mit einem Räder- und Schlagwerk und die berühmte von Severus Boëtius für den Ostgothenkönig Theoderich gefertigte stellte neben allerlei durch Räderwerk in Thätigkeit gesetzten Automaten auch die Bewegung der Himmelskörper dar. In Rom soll der Censor Scipio Nasica 145 v. Chr. die ersten eingeführt haben und aus Vitruv 9, 9, Plinius 7, 60 und anderen Stellen wissen wir, daß der Postenwechsel auf den Wachstuben und die Dauer der Reden vor Gericht nach ihnen bestimmt wurden. Eine solche *clepsydra* nun, deren Erfindung die Aegypter ja ihrem Thoth-Hermes-Trismegistos zuschrieben, haben wir gewiß auch in unserem Determinatif vor uns. Nach einer Beobachtung an dem dem Osiris geheiligten *Cynocephalus* in Bezug auf dessen regelmäßiges Wasserlassen, heifst es in der Erzählung, habe Thoth eine Maschine erfunden, die Gleiches that, und wie der *Cynocephalus* 12 mal am Tage das Wasser lasse in gleichen Zeiträumen, so auch die von ihm erfundene Maschine, die also den Tag in 12 gleiche Theile scheide.

Lettre de Mr. F. Chabas à Mr. Lepsius.

Chalon s. S. 12 Juillet 1867.

Mon cher confrère et ami,

Votre Journal égyptologique a déjà rendu à la science d'importants services; je ne doute pas qu'il ne soit appelé à en rendre de plus considérables encore. A mesure que nous progresserons, nous nous formerons une idée plus exacte de l'immensité et des difficultés de la tâche, et aussi de l'extrême abondance des matériaux de toute nature que nous avons à mettre en œuvre. Aucun de nous en particulier ne pourrait s'illusionner sur la puissance de ses moyens individuels; il faut une légion de travailleurs, et il est très-avantageux pour tous que les notions nouvelles, recueillies au hasard de l'exploration, entrent le plus promptement possible dans le domaine commun.

La Zeitschrift, dont la création et l'intelligente direction, sont de sérieux titres à la reconnaissance des savants pour Mr. Brugsch et pour vous-même, constitue aujourd'hui la seule publication où l'exposition et la discussion des constatations et des vues nouvelles puisse avoir lieu convenablement.

Pour que ce Journal devienne bien réellement le centre d'information de tout ce qui a trait à l'Égypte, il serait peut-être à désirer qu'il admit les relations sommaires des voyages, l'historique des fouilles, l'annonce des trouvailles. Je voudrais y voir aussi l'indication des objets intéressants enfouis dans les Musées et surtout dans les collections particulières. Un grand nombre de monuments dignes d'attention sont soustraits à l'étude par le fait de leur dépôt dans des cabinets d'amateurs, où très-rarement l'exil du connaisseur a la chance de les apercevoir; il convient d'en révéler l'existence quand on le peut, ne fût-ce que par de très-courtes notices qui suffiront toujours à guider pour des recherches spéciales.

La communication que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui rentre dans cette catégorie d'informations.

La petite ville de Narzy (Nièvre) possède une jolie collection d'objets d'art, de curiosité et d'archéologie, parmi lesquels se sont glissées, comme partout, quelques antiquités égyptiennes. Des monuments de cette classe, le plus important, à mon sens, est un fragment de papyrus contenant la fin de quatre lignes d'écriture hiéroglyphique.

Le texte ainsi mutilé se rapporte à deux sujets distincts, dont le premier occupe les lignes 1 et 2 et s'arrête à la lettre unique qui reste de la ligne 3. La ligne 4 a trait à un sujet différent.

L'écriture présente tous les caractères du beau type de l'époque des Ramessides et ne le cède en rien, sous le rapport, aux Papyrus du Musée Britannique. Cette circonstance rend encore plus regrettable la mutilation de ce manuscrit, que les fouilleurs arabes se sont sans doute partagé, lors de sa découverte, selon leur habitude déplorable.

On peut apprécier la nature du document par le commencement de la clause explicative finale, que je reproduis en fac-simile pour la commodité des recherches:




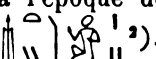
𓆎𓆏𓆐𓆑𓆒𓆓𓆔𓆕𓆖𓆗𓆘𓆙𓆚𓆛𓆜𓆝𓆞𓆟𓆠𓆡𓆢𓆣𓆤𓆥𓆦𓆧𓆨𓆩𓆪𓆫𓆬𓆭𓆮𓆯𓆰𓆱𓆲𓆳𓆴𓆵𓆶𓆷𓆸𓆹𓆺𓆻𓆼𓆽𓆾𓆿𓇀𓇁𓇂𓇃𓇄𓇅𓇆𓇇𓇈𓇉𓇊𓇋𓇌𓇍𓇎𓇏𓇐𓇑𓇒𓇓𓇔𓇕𓇖𓇗𓇘𓇙𓇚𓇛𓇜𓇝𓇞𓇟𓇠𓇡𓇢𓇣𓇤𓇥𓇦𓇧𓇨𓇩𓇪𓇫𓇬𓇭𓇮𓇯𓇰𓇱𓇲𓇳𓇴𓇵𓇶𓇷𓇸𓇹𓇺𓇻𓇼𓇽𓇾𓇿𓈀𓈁𓈂𓈃𓈄𓈅𓈆𓈇𓈈𓈉𓈊𓈋𓈌𓈍𓈎𓈏𓈐𓈑𓈒𓈓𓈔𓈕𓈖𓈗𓈘𓈙𓈚𓈛𓈜𓈝𓈞𓈟𓈠𓈡𓈢𓈣𓈤𓈥𓈦𓈧𓈨𓈩𓈪𓈫𓈬𓈭𓈮𓈯𓈰𓈱𓈲𓈳𓈴𓈵𓈶𓈷𓈸𓈹𓈺𓈻𓈼𓈽𓈾𓈿𓉀𓉁𓉂𓉃𓉄𓉅𓉆𓉇𓉈𓉉𓉊𓉋𓉌𓉍𓉎𓉏𓉐𓉑𓉒𓉓𓉔𓉕𓉖𓉗𓉘𓉙𓉚𓉛𓉜𓉝𓉞𓉟𓉠𓉡𓉢𓉣𓉤𓉥𓉦𓉧𓉨𓉩𓉪𓉫𓉬𓉭𓉮𓉯𓉰𓉱𓉲𓉳𓉴𓉵𓉶𓉷𓉸𓉹𓉺𓉻𓉼𓉽𓉾𓉿𓊀𓊁𓊂𓊃𓊄𓊅𓊆𓊇𓊈𓊉𓊊𓊋𓊌𓊍𓊎𓊏𓊐𓊑𓊒𓊓𓊔𓊕𓊖𓊗𓊘𓊙𓊚𓊛𓊜𓊝𓊞𓊟𓊠𓊡𓊢𓊣𓊤𓊥𓊦𓊧𓊨𓊩𓊪𓊫𓊬𓊭𓊮𓊯𓊰𓊱𓊲𓊳𓊴𓊵𓊶𓊷𓊸𓊹𓊺𓊻𓊼𓊽𓊾𓊿𓋀𓋁𓋂𓋃𓋄𓋅𓋆𓋇𓋈𓋉𓋊𓋋𓋌𓋍𓋎𓋏𓋐𓋑𓋒𓋓𓋔𓋕𓋖𓋗𓋘𓋙𓋚𓋛𓋜𓋝𓋞𓋟𓋠𓋡𓋢𓋣𓋤𓋥𓋦𓋧𓋨𓋩𓋪𓋫𓋬𓋭𓋮𓋯𓋰𓋱𓋲𓋳𓋴𓋵𓋶𓋷𓋸𓋹𓋺𓋻𓋼𓋽𓋾𓋿𓌀𓌁𓌂𓌃𓌄𓌅𓌆𓌇𓌈𓌉𓌊𓌋𓌌𓌍𓌎𓌏𓌐𓌑𓌒𓌓𓌔𓌕𓌖𓌗𓌘𓌙𓌚𓌛𓌜𓌝𓌞𓌟𓌠𓌡𓌢𓌣𓌤𓌥𓌦𓌧𓌨𓌩𓌪𓌫𓌬𓌭𓌮𓌯𓌰𓌱𓌲𓌳𓌴𓌵𓌶𓌷𓌸𓌹𓌺𓌻𓌼𓌽𓌾𓌿𓍀𓍁𓍂𓍃𓍄𓍅𓍆𓍇𓍈𓍉𓍊𓍋𓍌𓍍𓍎𓍏𓍐𓍑𓍒𓍓𓍔𓍕𓍖𓍗𓍘𓍙𓍚𓍛𓍜𓍝𓍞𓍟𓍠𓍡𓍢𓍣𓍤𓍥𓍦𓍧𓍨𓍩𓍪𓍫𓍬𓍭𓍮𓍯𓍰𓍱𓍲𓍳𓍴𓍵𓍶𓍷𓍸𓍹𓍺𓍻𓍼𓍽𓍾𓍿𓎀𓎁𓎂𓎃𓎄𓎅𓎆𓎇𓎈𓎉𓎊𓎋𓎌𓎍𓎎𓎏𓎐𓎑𓎒𓎓𓎔𓎕𓎖𓎗𓎘𓎙𓎚𓎛𓎜𓎝𓎞𓎟𓎠𓎡𓎢𓎣𓎤𓎥𓎦𓎧𓎨𓎩𓎪𓎫𓎬𓎭𓎮𓎯𓎰𓎱𓎲𓎳𓎴𓎵𓎶𓎷𓎸𓎹𓎺𓎻𓎼𓎽𓎾𓎿𓏀𓏁𓏂𓏃𓏄𓏅𓏆𓏇𓏈𓏉𓏊𓏋𓏌𓏍𓏎𓏏𓏐𓏑𓏒𓏓𓏔𓏕𓏖𓏗𓏘𓏙𓏚𓏛𓏜𓏝𓏞𓏟𓏠𓏡𓏢𓏣𓏤𓏥𓏦𓏧𓏨𓏩𓏪𓏫𓏬𓏭𓏮𓏯𓏰𓏱𓏲𓏳𓏴𓏵𓏶𓏷𓏸𓏹𓏺𓏻𓏼𓏽𓏾𓏿𓐀𓐁𓐂𓐃𓐄𓐅𓐆𓐇𓐈𓐉𓐊𓐋𓐌𓐍𓐎𓐏𓐐𓐑𓐒𓐓𓐔𓐕𓐖𓐗𓐘𓐙𓐚𓐛𓐜𓐝𓐞𓐟𓐠𓐡𓐢𓐣𓐤𓐥𓐦𓐧𓐨𓐩𓐪𓐫𓐬𓐭𓐮𓐯𓐰𓐱𓐲𓐳𓐴𓐵𓐶𓐷𓐸𓐹𓐺𓐻𓐼𓐽𓐾𓐿𓑀𓑁𓑂𓑃𓑄𓑅𓑆𓑇𓑈𓑉𓑊𓑋𓑌𓑍𓑎𓑏𓑐𓑑𓑒𓑓𓑔𓑕𓑖𓑗𓑘𓑙𓑚𓑛𓑜𓑝𓑞𓑟𓑠𓑡𓑢𓑣𓑤𓑥𓑦𓑧𓑨𓑩𓑪𓑫𓑬𓑭𓑮𓑯𓑰𓑱𓑲𓑳𓑴𓑵𓑶𓑷𓑸𓑹𓑺𓑻𓑼𓑽𓑾𓑿𓒀𓒁𓒂𓒃𓒄𓒅𓒆𓒇𓒈𓒉𓒊𓒋𓒌𓒍𓒎𓒏𓒐𓒑𓒒𓒓𓒔𓒕𓒖𓒗𓒘𓒙𓒚𓒛𓒜𓒝𓒞𓒟𓒠𓒡𓒢𓒣𓒤𓒥𓒦𓒧𓒨𓒩𓒪𓒫𓒬𓒭𓒮𓒯𓒰𓒱𓒲𓒳𓒴𓒵𓒶𓒷𓒸𓒹𓒺𓒻𓒼𓒽𓒾𓒿𓓀𓓁𓓂𓓃𓓄𓓅𓓆𓓇𓓈𓓉𓓊𓓋𓓌𓓍𓓎𓓏𓓐𓓑𓓒𓓓𓓔𓓕𓓖𓓗𓓘𓓙𓓚𓓛𓓜𓓝𓓞𓓟𓓠𓓡𓓢𓓣𓓤𓓥𓓦𓓧𓓨𓓩𓓪𓓫𓓬𓓭𓓮𓓯𓓰𓓱𓓲𓓳𓓴𓓵𓓶𓓷𓓸𓓹𓓺𓓻𓓼𓓽𓓾𓓿𓔀𓔁𓔂𓔃𓔄𓔅𓔆𓔇𓔈𓔉𓔊𓔋𓔌𓔍𓔎𓔏𓔐𓔑𓔒𓔓𓔔𓔕𓔖𓔗𓔘𓔙𓔚𓔛𓔜𓔝𓔞𓔟𓔠𓔡𓔢𓔣𓔤𓔥𓔦𓔧𓔨𓔩𓔪𓔫𓔬𓔭𓔮𓔯𓔰𓔱𓔲𓔳𓔴𓔵𓔶𓔷𓔸𓔹𓔺𓔻𓔼𓔽𓔾𓔿𓕀𓕁𓕂𓕃𓕄𓕅𓕆𓕇𓕈𓕉𓕊𓕋𓕌𓕍𓕎𓕏𓕐𓕑𓕒𓕓𓕔𓕕𓕖𓕗𓕘𓕙𓕚𓕛𓕜𓕝𓕞𓕟𓕠𓕡𓕢𓕣𓕤𓕥𓕦𓕧𓕨𓕩𓕪𓕫𓕬𓕭𓕮𓕯𓕰𓕱𓕲𓕳𓕴𓕵𓕶𓕷𓕸𓕹𓕺𓕻𓕼𓕽𓕾𓕿𓖀𓖁𓖂𓖃𓖄𓖅𓖆𓖇𓖈𓖉𓖊𓖋𓖌𓖍𓖎𓖏𓖐𓖑𓖒𓖓𓖔𓖕𓖖𓖗𓖘𓖙𓖚𓖛𓖜𓖝𓖞𓖟𓖠𓖡𓖢𓖣𓖤𓖥𓖦𓖧𓖨𓖩𓖪𓖫𓖬𓖭𓖮𓖯𓖰𓖱𓖲𓖳𓖴𓖵𓖶𓖷𓖸𓖹𓖺𓖻𓖼𓖽𓖾𓖿𓗀𓗁𓗂𓗃𓗄𓗅𓗆𓗇𓗈𓗉𓗊𓗋𓗌𓗍𓗎𓗏𓗐𓗑𓗒𓗓𓗔𓗕𓗖𓗗𓗘𓗙𓗚𓗛𓗜𓗝𓗞𓗟𓗠𓗡𓗢𓗣𓗤𓗥𓗦𓗧𓗨𓗩𓗪𓗫𓗬𓗭𓗮𓗯𓗰𓗱𓗲𓗳𓗴𓗵𓗶𓗷𓗸𓗹𓗺𓗻𓗼𓗽𓗾𓗿𓘀𓘁𓘂𓘃𓘄𓘅𓘆𓘇𓘈𓘉𓘊𓘋𓘌𓘍𓘎𓘏𓘐𓘑𓘒𓘓𓘔𓘕𓘖𓘗𓘘𓘙𓘚𓘛𓘜𓘝𓘞𓘟𓘠𓘡𓘢𓘣𓘤𓘥𓘦𓘧𓘨𓘩𓘪𓘫𓘬𓘭𓘮𓘯𓘰𓘱𓘲𓘳𓘴𓘵𓘶𓘷𓘸𓘹𓘺𓘻𓘼𓘽𓘾𓘿𓙀𓙁𓙂𓙃𓙄𓙅𓙆𓙇𓙈𓙉𓙊𓙋𓙌𓙍𓙎𓙏𓙐𓙑𓙒𓙓𓙔𓙕𓙖𓙗𓙘𓙙𓙚𓙛𓙜𓙝𓙞𓙟𓙠𓙡𓙢𓙣𓙤𓙥𓙦𓙧𓙨𓙩𓙪𓙫𓙬𓙭𓙮𓙯𓙰𓙱𓙲𓙳𓙴𓙵𓙶𓙷𓙸𓙹𓙺𓙻𓙼𓙽𓙾𓙿𓚀𓚁𓚂𓚃𓚄𓚅𓚆𓚇𓚈𓚉𓚊𓚋𓚌𓚍𓚎𓚏𓚐𓚑𓚒𓚓𓚔𓚕𓚖𓚗𓚘𓚙𓚚𓚛𓚜𓚝𓚞𓚟𓚠𓚡𓚢𓚣𓚤𓚥𓚦𓚧𓚨𓚩𓚪𓚫𓚬𓚭𓚮𓚯𓚰𓚱𓚲𓚳𓚴𓚵𓚶𓚷𓚸𓚹𓚺𓚻𓚼𓚽𓚾𓚿𓛀𓛁𓛂𓛃𓛄𓛅𓛆𓛇𓛈𓛉𓛊𓛋𓛌𓛍𓛎𓛏𓛐𓛑𓛒𓛓𓛔𓛕𓛖𓛗𓛘𓛙𓛚𓛛𓛜𓛝𓛞𓛟𓛠𓛡𓛢𓛣𓛤𓛥𓛦𓛧𓛨𓛩𓛪𓛫𓛬𓛭𓛮𓛯𓛰𓛱𓛲𓛳𓛴𓛵𓛶𓛷𓛸𓛹𓛺𓛻𓛼𓛽𓛾𓛿𓜀𓜁𓜂𓜃𓜄𓜅𓜆𓜇𓜈𓜉𓜊𓜋𓜌𓜍𓜎𓜏𓜐𓜑𓜒𓜓𓜔𓜕𓜖𓜗𓜘𓜙𓜚𓜛𓜜𓜝𓜞𓜟𓜠𓜡𓜢𓜣𓜤𓜥𓜦𓜧𓜨𓜩𓜪𓜫𓜬𓜭𓜮𓜯𓜰𓜱𓜲𓜳𓜴𓜵𓜶𓜷𓜸𓜹𓜺𓜻𓜼𓜽𓜾𓜿𓝀𓝁𓝂𓝃𓝄𓝅𓝆𓝇𓝈𓝉𓝊𓝋𓝌𓝍𓝎𓝏𓝐𓝑𓝒𓝓𓝔𓝕𓝖𓝗𓝘𓝙𓝚𓝛𓝜𓝝𓝞𓝟𓝠𓝡𓝢𓝣𓝤𓝥𓝦𓝧𓝨𓝩𓝪𓝫𓝬𓝭𓝮𓝯𓝰𓝱𓝲𓝳𓝴𓝵𓝶𓝷𓝸𓝹𓝺𓝻𓝼𓝽𓝾𓝿𓞀𓞁𓞂𓞃𓞄𓞅𓞆𓞇𓞈𓞉𓞊𓞋𓞌𓞍𓞎𓞏𓞐𓞑𓞒𓞓𓞔𓞕𓞖𓞗𓞘𓞙𓞚𓞛𓞜𓞝𓞞𓞟𓞠𓞡𓞢𓞣𓞤𓞥𓞦𓞧𓞨𓞩𓞪𓞫𓞬𓞭𓞮𓞯𓞰𓞱𓞲𓞳𓞴𓞵𓞶𓞷𓞸𓞹𓞺𓞻𓞼𓞽𓞾𓞿𓟀𓟁𓟂𓟃𓟄𓟅𓟆𓟇𓟈𓟉𓟊𓟋𓟌𓟍𓟎𓟏𓟐𓟑𓟒𓟓𓟔𓟕𓟖𓟗𓟘𓟙𓟚𓟛𓟜𓟝𓟞𓟟𓟠𓟡𓟢𓟣𓟤𓟥𓟦𓟧𓟨𓟩𓟪𓟫𓟬𓟭𓟮𓟯𓟰𓟱𓟲𓟳𓟴𓟵𓟶𓟷𓟸𓟹𓟺𓟻𓟼𓟽𓟾𓟿𓠀𓠁𓠂𓠃𓠄𓠅𓠆𓠇𓠈𓠉𓠊𓠋𓠌𓠍𓠎𓠏𓠐𓠑𓠒𓠓𓠔𓠕𓠖𓠗𓠘𓠙𓠚𓠛𓠜𓠝𓠞𓠟𓠠𓠡𓠢𓠣𓠤𓠥𓠦𓠧𓠨𓠩𓠪𓠫𓠬𓠭𓠮𓠯𓠰𓠱𓠲𓠳𓠴𓠵𓠶𓠷𓠸𓠹𓠺𓠻𓠼𓠽𓠾𓠿𓡀𓡁𓡂𓡃𓡄𓡅𓡆𓡇𓡈𓡉𓡊𓡋𓡌𓡍𓡎𓡏𓡐𓡑𓡒𓡓𓡔𓡕𓡖𓡗𓡘𓡙𓡚𓡛𓡜𓡝𓡞𓡟𓡠𓡡𓡢𓡣𓡤𓡥𓡦𓡧𓡨𓡩𓡪𓡫𓡬𓡭𓡮𓡯𓡰𓡱𓡲𓡳𓡴𓡵𓡶𓡷𓡸𓡹𓡺𓡻𓡼𓡽𓡾𓡿𓢀𓢁𓢂𓢃𓢄𓢅𓢆𓢇𓢈𓢉𓢊𓢋𓢌𓢍𓢎𓢏𓢐𓢑𓢒𓢓𓢔𓢕𓢖𓢗𓢘𓢙𓢚𓢛𓢜𓢝𓢞𓢟𓢠𓢡𓢢𓢣𓢤𓢥𓢦𓢧𓢨𓢩𓢪𓢫𓢬𓢭𓢮𓢯𓢰𓢱𓢲𓢳𓢴𓢵𓢶𓢷𓢸𓢹𓢺𓢻𓢼𓢽𓢾𓢿𓣀𓣁𓣂𓣃𓣄𓣅𓣆𓣇𓣈𓣉𓣊𓣋𓣌𓣍𓣎𓣏𓣐𓣑𓣒𓣓𓣔𓣕𓣖𓣗𓣘𓣙𓣚𓣛𓣜𓣝𓣞𓣟𓣠𓣡𓣢𓣣𓣤𓣥𓣦𓣧𓣨𓣩𓣪𓣫𓣬𓣭𓣮𓣯𓣰𓣱𓣲𓣳𓣴𓣵𓣶𓣷𓣸𓣹𓣺𓣻𓣼𓣽𓣾𓣿𓤀𓤁𓤂𓤃𓤄𓤅𓤆𓤇𓤈𓤉𓤊𓤋𓤌𓤍𓤎𓤏𓤐𓤑𓤒𓤓𓤔𓤕𓤖𓤗𓤘𓤙𓤚𓤛𓤜𓤝𓤞𓤟𓤠𓤡𓤢𓤣𓤤𓤥𓤦𓤧𓤨𓤩𓤪𓤫𓤬𓤭𓤮𓤯𓤰𓤱𓤲𓤳𓤴𓤵𓤶𓤷𓤸𓤹𓤺𓤻𓤼𓤽𓤾𓤿𓥀𓥁𓥂𓥃𓥄𓥅𓥆𓥇𓥈𓥉𓥊𓥋𓥌𓥍𓥎𓥏𓥐𓥑𓥒𓥓𓥔𓥕𓥖𓥗𓥘𓥙𓥚𓥛𓥜𓥝𓥞𓥟𓥠𓥡𓥢𓥣𓥤𓥥𓥦𓥧𓥨𓥩𓥪𓥫𓥬𓥭𓥮𓥯𓥰𓥱𓥲𓥳𓥴𓥵𓥶𓥷𓥸𓥹𓥺𓥻𓥼𓥽𓥾𓥿𓦀𓦁𓦂𓦃𓦄𓦅𓦆𓦇𓦈𓦉𓦊𓦋𓦌𓦍𓦎𓦏𓦐𓦑𓦒𓦓𓦔𓦕𓦖𓦗𓦘𓦙𓦚𓦛𓦜𓦝𓦞𓦟𓦠𓦡𓦢𓦣𓦤𓦥𓦦𓦧𓦨𓦩𓦪𓦫𓦬𓦭𓦮𓦯𓦰𓦱𓦲𓦳𓦴𓦵𓦶𓦷𓦸𓦹𓦺𓦻𓦼𓦽𓦾𓦿𓧀𓧁𓧂𓧃𓧄𓧅𓧆𓧇𓧈𓧉𓧊𓧋𓧌𓧍𓧎𓧏𓧐𓧑𓧒𓧓𓧔𓧕𓧖𓧗𓧘𓧙𓧚𓧛𓧜𓧝𓧞𓧟𓧠𓧡𓧢𓧣𓧤𓧥𓧦𓧧𓧨𓧩𓧪𓧫𓧬𓧭𓧮𓧯𓧰𓧱𓧲𓧳𓧴𓧵𓧶𓧷𓧸𓧹𓧺𓧻𓧼𓧽𓧾𓧿𓨀𓨁𓨂𓨃𓨄𓨅𓨆𓨇𓨈𓨉𓨊𓨋𓨌𓨍𓨎𓨏𓨐𓨑𓨒𓨓𓨔𓨕𓨖𓨗𓨘𓨙𓨚𓨛𓨜𓨝𓨞𓨟𓨠𓨡𓨢𓨣𓨤𓨥𓨦𓨧𓨨𓨩𓨪𓨫𓨬𓨭𓨮𓨯𓨰𓨱𓨲𓨳𓨴𓨵𓨶𓨷𓨸𓨹𓨺𓨻𓨼𓨽𓨾𓨿𓩀𓩁𓩂𓩃𓩄𓩅𓩆𓩇𓩈𓩉𓩊𓩋𓩌𓩍𓩎𓩏𓩐𓩑𓩒𓩓𓩔𓩕𓩖𓩗𓩘𓩙𓩚𓩛𓩜𓩝𓩞𓩟𓩠𓩡𓩢𓩣𓩤𓩥𓩦𓩧𓩨𓩩𓩪𓩫𓩬𓩭𓩮𓩯𓩰𓩱𓩲𓩳𓩴𓩵𓩶𓩷𓩸𓩹𓩺𓩻𓩼𓩽𓩾𓩿𓪀𓪁𓪂𓪃𓪄𓪅𓪆𓪇𓪈𓪉𓪊𓪋𓪌𓪍𓪎𓪏𓪐𓪑𓪒𓪓𓪔𓪕𓪖𓪗𓪘𓪙𓪚𓪛𓪜𓪝𓪞𓪟𓪠𓪡𓪢𓪣𓪤𓪥𓪦𓪧𓪨𓪩𓪪𓪫𓪬𓪭𓪮𓪯𓪰𓪱𓪲𓪳𓪴𓪵𓪶𓪷𓪸𓪹𓪺𓪻𓪼𓪽𓪾𓪿𓫀𓫁𓫂𓫃𓫄𓫅𓫆𓫇𓫈𓫉𓫊𓫋𓫌𓫍𓫎𓫏𓫐𓫑𓫒𓫓𓫔𓫕𓫖𓫗𓫘𓫙𓫚𓫛𓫜𓫝𓫞𓫟𓫠𓫡𓫢𓫣𓫤𓫥𓫦𓫧𓫨𓫩𓫪𓫫𓫬𓫭𓫮𓫯𓫰𓫱𓫲𓫳𓫴𓫵𓫶𓫷𓫸𓫹𓫺𓫻𓫼𓫽𓫾𓫿𓬀𓬁𓬂𓬃𓬄𓬅𓬆𓬇𓬈𓬉𓬊𓬋𓬌𓬍𓬎𓬏𓬐𓬑𓬒𓬓𓬔𓬕𓬖𓬗𓬘𓬙𓬚𓬛𓬜𓬝𓬞𓬟𓬠𓬡𓬢𓬣𓬤𓬥𓬦𓬧𓬨𓬩𓬪𓬫𓬬𓬭𓬮𓬯𓬰𓬱𓬲𓬳𓬴𓬵𓬶𓬷𓬸𓬹𓬺𓬻𓬼𓬽𓬾𓬿𓭀𓭁𓭂𓭃𓭄𓭅𓭆𓭇𓭈𓭉𓭊𓭋𓭌𓭍𓭎𓭏𓭐𓭑𓭒𓭓𓭔𓭕𓭖𓭗𓭘𓭙𓭚𓭛𓭜𓭝𓭞𓭟𓭠𓭡𓭢𓭣𓭤𓭥𓭦𓭧𓭨𓭩𓭪𓭫𓭬𓭭𓭮𓭯𓭰𓭱𓭲𓭳𓭴𓭵𓭶𓭷𓭸𓭹𓭺𓭻𓭼𓭽𓭾𓭿𓮀𓮁𓮂𓮃𓮄𓮅𓮆𓮇𓮈𓮉𓮊𓮋𓮌𓮍𓮎𓮏𓮐𓮑𓮒𓮓𓮔𓮕𓮖𓮗𓮘𓮙𓮚𓮛𓮜𓮝𓮞𓮟𓮠𓮡𓮢𓮣𓮤𓮥𓮦𓮧𓮨𓮩𓮪𓮫𓮬𓮭𓮮𓮯𓮰𓮱𓮲𓮳𓮴𓮵𓮶𓮷𓮸𓮹𓮺𓮻𓮼𓮽𓮾𓮿𓯀𓯁𓯂𓯃𓯄𓯅𓯆𓯇𓯈𓯉𓯊𓯋𓯌𓯍𓯎𓯏𓯐𓯑𓯒𓯓𓯔𓯕𓯖𓯗𓯘𓯙𓯚𓯛𓯜𓯝𓯞𓯟𓯠𓯡𓯢𓯣𓯤𓯥𓯦𓯧𓯨𓯩𓯪𓯫𓯬𓯭𓯮𓯯𓯰𓯱𓯲𓯳𓯴𓯵𓯶𓯷𓯸𓯹𓯺𓯻𓯼𓯽𓯾𓯿𓰀𓰁𓰂𓰃𓰄𓰅𓰆𓰇𓰈𓰉𓰊𓰋𓰌𓰍𓰎𓰏𓰐𓰑𓰒𓰓𓰔𓰕𓰖𓰗𓰘𓰙𓰚𓰛𓰜𓰝𓰞𓰟𓰠𓰡𓰢𓰣𓰤𓰥𓰦𓰧𓰨𓰩𓰪𓰫𓰬𓰭𓰮𓰯𓰰𓰱𓰲𓰳𓰴𓰵𓰶𓰷𓰸𓰹𓰺𓰻𓰼𓰽𓰾𓰿𓱀𓱁𓱂𓱃𓱄𓱅𓱆𓱇𓱈𓱉𓱊𓱋𓱌𓱍𓱎𓱏𓱐𓱑𓱒𓱓𓱔𓱕𓱖𓱗𓱘𓱙𓱚𓱛𓱜𓱝𓱞𓱟

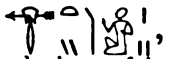


Je donne mon arc (piti) à S. M. pour poursuivre les Peti.

On voit que le scribe a voulu faire ici un de ces jeux de mots familiers à la littérature de son pays. Ce mauvais goût des Egyptiens pour les allitérations a déjà rendu de grands services; c'est une source d'information qui est loin d'être épuisée.

Je conclus conséquemment qu'il n'y avait pas peuple nommé les *Hannou* ou les *Hanti*, mais seulement des *Peti* ou *Piti*, c'est-à-dire des *arcs* ou des *archers*.

Il est remarquable que cette dénomination significative ait été usitée concurremment avec celle de , les *Neuf-Arcs*. Le phonétique du signe  est ; mais il n'en résulte pas nécessairement que cette valeur convienne au groupe des *Neuf-arcs*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moins à l'époque des Ptolémées, ce groupe avait une signification plus générale que le groupe .


Ce nom d'*arcs* paraît dériver du même ordre d'idées que celui de *flèches*, , qui désigne aussi certains peuples ennemis de l'Égypte. Ce nom, dont j'ai plusieurs fois étudié les curieuses variantes, se trouve rapproché de celui d'*Arce* dans le texte d'Edfou que je viens de citer. On y lit:







Les Barbares Peti, surnommés Sati³⁾ Nègres.

Il y avait des *Peti* et des *Sati* au nord comme au sud de l'Égypte, et les uns et les autres rentraient dans la famille des  (*Neuf-arcs*).

Cette digression nous a entraîné un peu loin du Papyrus de Narzy, sans cependant nous donner une solution en ce qui concerne la valeur phonétique qu'a, sur ce document, le signe isolé que nous venons d'étudier sous l'une de ses faces.

Veillez recevoir cher et honoré confrère, l'expression de mes sentiments les plus affectueux

F. Chabas.

Notes on the Calendar question

by C. W. Goodwin.

II.

A passage in the statistical tablet of Karnak referring to the 23rd year of Tothmes III, and supposed to contain mention of a new moon falling on the 21st of the month Pachons has been the subject of much speculation. Dr. Brugsch (*Matériaux* p. 65) maintains that the group supposed to signify 'new moon', means the first day of the month according to the system of eponyms which he has explained (p. 55), and there is every appearance of this idea being correct. — What month, and of what year, the inscription does not state. At p. 91 M. Brugsch pursuing the subject, shows that, supposing the 26th of Epiphi of the civil year to coincide with the 1st of Thoth of the sacred year, then the 21st of the Pachons of the civil year would coincide with the 1st of Epiphi of the sacred year. He admits that this assumption leads to difficulties in his chronological theory, as by another inscription attributed to the reign of Tothmes III the 28th of Epiphi of the civil year would seem to have coincided with the 1st of Thoth of the sacred year. — If with

¹⁾ Dümichen, *Recueil* I, pl. 31, 1.

²⁾ Voir l'Inscription du Sanctuaire d'Edfou; et Brugsch, *Zeitschr. für Aeg. Spr.*, 1867, 27.

³⁾ Je me suis expliqué ailleurs sur cette lecture.

or 'about the time of' we get a tolerably intelligible meaning. — The festival of the accession may have been considered as extending over several weeks, in which case this *νεομηνία* of Mesore of the fixed year would fall about the middle of it. Or if the festival only lasted a day, we must translate 'a feast of *νεομηνία* near about the time of the accession' — and we may suppose that for some reason or other the first *νεομηνία* of the fixed year which occurred after the accession of a king was considered worthy of especial remark. — Possibly it may have been usual to make some record on this day for the purposes of the calendar, in order to mark the relative position of the fixed and moveable years.



III.

In the 'Matériaux' Dr. Brugsch refers (p. 17) to an astrological papyrus now at Paris containing as he states a date of the 10th year of Antoninus. This papyrus was first published by Dr. Young in the Hieroglyphics, and a facsimile of it is given in the *Paléographie universelle* of Champollion and Silvestre, vol. 2. It is also given by Franz in his *Corpus Inscriptionum* (No. 4736) from which last work I presume Dr. Brugsch has extracted the passage. The date in question is thus given by Brugsch: *Λ ι Ἀντωνεῖνου Καίσαρος τοῦ κυρίου μηνὸς Ἀδριανοῦ ἡ κατὰ δὲ τοὺς ἀρχαίους Τυβί ἰη*, that is — the 10th year of Antonine &c., the 8th of the month Hadrianus, but according to the ancients the 18th of the month Tybi. — Now in the 10th year of Antonine the 18th Tybi of the vague year agrees with the 16th Tybi of the fixed year beginning 20 July and therefore with the 2nd November of the Julian year, and it follows that the month Hadrianus began upon the 25th November. — Now according to the Alexandrian year which began on the 29th of August this same day was the last but one in the month Athyr, whereas if we suppose the 18th of Tybi of the fixed year to be meant, then the day is the 4th December of the Julian year, and the month Hadrianus must have begun upon the 27th of November the 1st day of Choiak of the Alexandrian year. From this Dr. Brugsch infers that Hadrianus is a name for the Alexandrian month Choiak, and the Tybi 'according to the ancients' the Tybi of the fixed year. — I believe this conclusion to be perfectly correct, but on referring to my notes of Youngs copy of the papyrus, and to a copy I made of the facsimile of Champollion and Silvestre, I find that the year of Antoninus is the first, not the 10th — the papyrus has α not ι. And I am confirmed by Mr. Sharpe's *Alexandrian Chronology* where I find this papyrus referred to as of the first year of Antonine. I can scarcely doubt that M. Franz has introduced the error¹). It happens however that this error will not overthrow the conclusion of Dr. Brugsch. The Sothic cycle came to an end in the year of J. C. 139, the 2nd year of Antonine, on the 20th July of which year a new cycle began. Consequently in the first year of Antonine the months of the fixed and the vague year differed in numeration by one day. — The 17th Tybi of the vague year corresponded to the 18th Tybi of the fixed year, and the 18th Tybi of the vague year to the 19th Tybi of the fixed. Consequently if it were the 18th of Tybi of the vague year which was referred to as that 'according to the ancients', it would correspond with the 5th of December, and the 1st of Hadrianus would be the 26th November, that is the 30th Athyr of the Alexandrian year. It is only then the sup-

¹) Die Lesung im Corp. Inscr. ist auch berichtet von Hincks, On the various years and months etc. 1865. p. 6. 7. Der Irrthum ging aber zuerst von Letronne aus, La statue de Memnon, 1833. p. 189. — R. L.

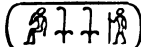
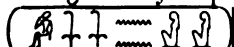
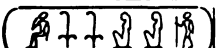

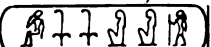
gustus being dignified with the Imperial title. — If the writer of the Rhind papyrus reckoned according to Roman fashion the 21st year of Augustus would be two years later i. e. B. C. 7, which brings us very near indeed to the year when the 30th Epiphi (vague) corresponded with 1st Thoth (fixed).

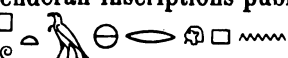


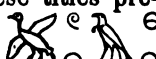
V.






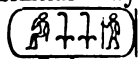
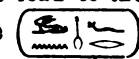
In the Esneh calendar the 26th of Paoni is marked as a new years day , and I have a conjecture to offer upon the possible origin of this mark of distinction. This calendar contains a list of all the feasts celebrated at Esneh, and that according to several different reckonings. Mention is made of the book or calendar of the gods, and also that of the ancients, and moreover the stele of Tothmes III is referred to for the institution of certain festivals. — The inscription does not mention the year when Tothmes founded and endowed these celebrations, but it is certainly not unlikely that it may have been at the same time as he founded others at Thebes in gratitude for his victories over the Syrians, and he began to do this in his 22nd or 23rd year. See Brugsch Recueil vol. I, page 52 and Plate XLIII. Now supposing Tothmes III to have begun to reign B. C. 1623 according to the calculation in a previous note, his 23rd year would fall B. C. 1601, and precisely in this year the 26th Paoni (vague) corresponded with the 1st Thoth (fixed). In other words it was a new years day according to the fixed or natural year. Is it not possible that he may have attached some endowment to the 26th of Paoni, as the new years day in that year, and that this day had continued to be celebrated as an  long after the name had ceased to be properly applicable to it? It is true that no mention is made of Tothmes III or his stele in this particular passage, and I leave it to my brother Egyptologists to consider the value of the suggestion. — Perhaps some other inscriptions relating to the festivals founded and endowed by Tothmes III, may be brought to bear upon the question.


















Shanghai, February 1867.


















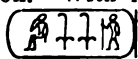







King Semempses and king Ases-kaf.

In a previous note I suggested that the name  4 Recueil pl. LXVII might be that of the 7th king of the first dynasty, Semempses. — The name with some variation occurs in several other texts, applied to or associated with that of a deity. Several instances are given by Lepsius in the treatise Ueber die Götter der vier Elemente. In Pl. I, No. II  is apparently identified with Amen. In Pl. II, No. IV the name  is applied to two of the eight Sesennu, represented as apes in the attitude of adoration. In this instance the last figure in the ring is not standing upright, but leaning on the staff, like an aged man. In Pl. IV, No. XIII the name of  is followed by . All these inscriptions are of late date.

Again in one of the Denderah inscriptions published by Dümichen 4 Recueil Pl. XXXIV col. 4. Hathor is named  *paut er (?) ap en* and Pl. XXXVI col. 11, a. the younger Horus is named  *Har en tata aa-u uer-u nu paut neteru er ap.* These titles present several difficulties.  is the same as the well-known group  *paut*, which Brugsch has translated 'Neunheit' Ennead, but which Lepsius has maintained that it means no more than 'Gesammtheit', Collegium, without reference to a precise

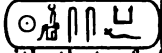
number; see the learned professors discussion of the subject at the end of the Treatise: *Ueber die Götter der vier Elemente*. Putting this question aside, a difficulty arises from the  or  at the end of the group. We find the same letter in another instance 4 Rec. XXXV 6, a.    so that there seems to be no mistake. — The whole phrase however seems to mean 'the first family of gods'. — How the name in the royal ring is connected with the group is not clear. In the letters of the Ramesside period we find mention of the 'Amen of Ramessu-Meriamen, the Ptah of Ramessu Meriamen' etc. (Leiden pap. I, 360) and perhaps the name of the king here may be connected with the name of the deity in a similar way. But all these passages together seem to lead to the conclusion that the name  is that of some primeval deified king, like  the royal name of Osiris. I do not know that there is any reason why it may not have been adopted by an historical king, and that it may not have belonged as well to the 7th king of the first dynasty.















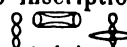
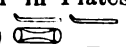








In the instance quoted in Plate XXXIV of the Recueil, the sign  is written, as usual in the Ptolemaic period, , and it is followed by the arms  a variant of  which here evidently replaces the letters . It is remarkable that in another column of the same plate (4, b) the name Suten-Senen is written in a similar way    , where the arms again replace . The last two signs  however present a puzzle. Perhaps the  should be  and  may mean the sacred or divine city. The same name is again written in an abbreviated and unusual way in pl. XXXVI col. 12, b.   , in which I am unable to see with M. Dümichen a confirmation of the reading 'Henes', as the transposition of the signs seems to have been merely occasioned by the exigencies of the sculptor. (Text to the Recueil de monuments pt. 2, p. 20.)


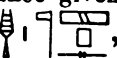
The city of Suten-senen is mentioned in connection with some of the earliest incidents of Egyptian mythology (Todtenb. cap. 17). An allusion to its antiquity occurs in an inscription from Philae III Recueil pl. LVIII 2 — where it is called          Suten-senen the house of of the ancients. The word     is used in the Edfu topographical inscription for boundaries or abuttals. It may be compared with the Coptic Ⲭⲏⲏ prope, adjungi, and Ⲭⲏⲏⲧ admove. I should be disposed to translate it here 'boundary', only that I find Denderah is also called     the city of the house of (?) of the children of Seb (Dümichen Dendera Pl. VI, 98). Can it be that there was a tradition of a time when Suten-senen was the southern boundary of the Egyptian people? — The 'house of drawing near' whither the people resorted to 'draw near' (like Heb. קרב) to their god, seems the more probable explanation. With regard to the standing or rather walking figure which is the last in the ring  and which I have previously suggested might be the determinative of the idea 'statue', I must admit that in all the instances (except one or two) produced it is indistinguishable from the figure which stands for *uer* venerable or old. The exceptions are those where the figure is bent and leaning on the staff, in which cases it stands for   *aau*, aged. In the seventh ring in the Seti table of Abydos the figure is clearly a walking one, but many of the early Egyptian statues are in a walking attitude, and this figure is obviously not a bad representation of such a one. — Perhaps it may have undergone alteration in the inscriptions of late date and been replaced by the figures  and . M. de Rougé has suggested that the mutilated characters in the seventh ring of the Turin papyrus may be    *ati*, king, of which the determinative





is also a standing figure, with a scepter. But I believe that the figure in this case is invariably represented with a tall crown on its head, which that in the Seti table has not.

Since despatching my note upon the antiquity of Denderah, in which I discussed the Har-šesu, or followers of Horus, and identified them with the *Nεκυες* of Manetho, I have received a copy of M. de Rougé's valuable work on the Monuments of the first six dynasties, published last year, and I find that the learned Academician has expressed a similar opinion as to the meaning of the group Har-šesu (*Recherches* p. 163). When I wrote my note I was entirely in ignorance of the conclusions of M. de Rougé, and can only congratulate myself at having arrived independently at the same result. In the distant country where I now write I cannot always keep myself *au courant* with the latest views promulgated in Europe, which must be my apology, if I sometimes tumble upon what has been already enunciated by others.

In the learned work above mentioned M. de Rougé has established the position of the king  as successor of Men-kau-ra or Mencheres and compares the name Ases-kaf with that of Asychis, the successor of the Mycerinus of Herodotus. The name admits of no assimilation to any of those of the 4th dynasty which follow Mencheres in the list of Manetho, namely Ratoises, Bicheris, Sebercheres, and Thamphthis, — which is certainly surprising.

I have never been able to discover the grounds upon which the value *as*, was first assigned to the group . It is so given in Bunsen's *Egypt*, on the authority I suppose of M. Birch and has always passed current. The only confirmation that has fallen in my way is in an inscription published by Sharpe (*Egypt. Inscription 2nd series* Pl. 94, l. 2) from a stele in the British Museum where  seems to replace the common word  *as*, tomb. — But this is not very conclusive. — Now in the inscriptions published by M. Dümichen in the 4th volume of the *Recueil des monuments*, I find the word  frequently taking the place of . Thus in Pl. XLVI at col. 31 the god Num is called  *ba . . . s en su*, while in col. 24 he is called  *ba šeps en Ra* and in col. 28  *ba šeps en Asar*. Again in Pl. IX frequent mention is made of a vessel called  *karhu*, a name which recalls the 'vasa Callaina seu Alexandrina' mentioned by the physician Actuarius. The stone Callais was of a green colour, and considered precious. Now the epithet usually joined with *karhu* in the Dendera inscription is  *šeps*, but in col. 50, a. of Pl. IX  is substituted, and in col. 54 we find , where the figure  seems to be a variant of . Again in two inscriptions which are nearly identical in Plates LVIII and LIX we have (LVIII B. 20)  and (LIX, 19) . From the examples it is clear that  is either a variant of , or it is a word with an equivalent meaning. The sense of  (or  as it is usually written in inscriptions of the 12th and earlier dynasties) is clear enough. It means 'worthy or noble' when applied to a person, 'precious, esteemed', when applied to a thing. In no case does it seem to correspond with the Coptic *ⲁϢ* *vetus*, *antiquus*, which is written  in Egyptian. — In the D'Orbiney papyrus  is used to signify queen. — On the whole I am inclined to think that  is the phonetic spelling of , and consequently the name of the king, the successor of Menkaura will be not Ases-kaf, but Sepss-kaf, or adding the word Ra (as in Usercheres from User-kaf) we have Sepss-kaf-ra, which is

obviously not far from *Σεβεραχρης*. the third king after Mencheres in Manetho's list. I have never met with the word  in texts of early date, except in one instance given by M. Dümichen from the Abydos Temple 4 Recueil LVII, 5 where we have , 'noble divine image' (?) The word *šeps* may be compared with the Coptic *ⲠⲛⲠⲩ* dignus, also with *Ⲡⲟⲩ* dignus, and *ⲠⲟⲩⲠⲟⲩ*, *ⲠⲟⲩⲠⲩ* laudare. The changes which the Coptic makes in the old Egyptian by transposition, insertion, and cutting off of letters are so extraordinary that I think these approximations will not appear unreasonable. I am even inclined to believe that *ⲘⲠⲛⲠⲩ*. which is found in certain cases, may be the primitive Coptic form of *ⲠⲛⲠⲩ*, the *Ⲙ* having been cut off under the belief that it was merely the 3 person fem. verbal prefix. See Peyron s. v. *ⲠⲛⲠⲩ*. The word *ⲉⲧ-ⲘⲠⲛⲠⲩ* occurs, which is formed precisely as if the initial *Ⲙ* were part of the root. — The word *ⲘⲠⲛⲠⲩ* differs from *šeps* only in the insertion of an *Ⲡ*, of which an instance occurs in *ⲠⲉⲠⲠⲩ* from the Egyptian *šesu servire*, ministrare.

One word more as to the group . The sitting figure seems to represent a statue, and in order to make the word *šeps* with the assistance of the  affixed, its phonetic value should be  *šep*. — Now amongst the numerous words for statue which occur in the texts I find in 4 Recueil Pl. LXXVII, 3 one which has precisely this sound written thus  *šep*.







Shanghai, February 1867.



C. W. Goodwin.





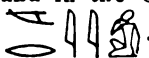
On the interchange of the letters and in Egyptian.

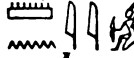
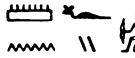
By C. W. Goodwin.



The letter *n* is occasionally interchanged with *l* and *r* in several languages. Thus in Hebrew we have *חַבֵּץ* and *חַבֵּץ*, a room or cell, Gr. *λέσχη*; *γῆζ* and *γῆζ*, to press. In the book of Daniel the Greek *ψαλιήριον* is written *ⲡⲁⲗⲓⲁⲓⲣⲓⲟⲛ*, and the Heb. *בן*, son, becomes *בַּ* in Aramaic. In Greek the Dorians said *ἦνθον* for *ἦλθον*, *βέντισσος* for *βέλτιστος*. In the Coptic a few examples of this change occur. Thus we have *ⲧⲛⲟⲩ* and *ⲧⲗⲟⲩ*, a furrow, Heb. *כַּרְתָּ*. The Memphitic *ⲉⲣⲟⲩⲛⲠⲩⲁⲗ*, a turtle-dove, is in Sahidic *ⲉⲣⲟⲩⲛⲠⲩⲁⲛ*; while Sahidic *ⲉⲣⲟⲩⲛⲠⲩⲁⲗⲟ*, a bat, becomes *ⲉⲣⲟⲩⲛⲠⲩⲁⲗ* in Bashmuric.

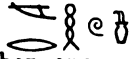
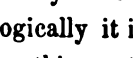
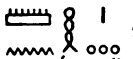
The ancient Egyptian supplies a larger number of instances which it will be useful to collect.  *benben*, a pyramidion, apex of an obelisk is also written  *berber*. 1 Anast. $\frac{15}{4}$, 4 Sall. $\frac{11}{4}$  *refref*, worm or vermin, Todtenbuch cap. 39 rubric, answering to Coptic *ⲗⲟⲩⲗⲉⲩ*, tinea, is written  *nefnef* in Sharpe Eg. Inscr. 1st series pl. 9, l. 3. — Amongst the nations allied with the Cheta in the time of Rameses II is one named  *Tantani* (or Dandani) in the Sallier papyrus. In an inscription found by Dr. Brugsch at Luxor (I Recueil pl. XXIX) the name is changed to  *Tartani* (or Dardani). M. Brugsch observes (Geograph. Inscription vol. II, p. 23, note) that the identification of this people with the *Λάρδανος*, so famous in later history is out of the question. But I see no reason why they may not have been the ancestors of the Trojan race, having migrated westward from their seat in the neighbourhood of Aleppo, carrying their original name with them.

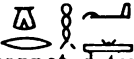

In the Leiden papyrus I, 347, p. 4, l. 4  *meruti* appears to be written for  *menti*, a word usually supposed to mean a shepherd race. In Harris pap. II, 11


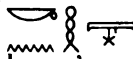
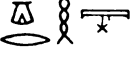
the name of this people is written  where the determinative symbol of a man using the instrument , the well-known phonetic *mer*, is remarkable. In 2 Sall. $\frac{4}{9}$ and 1 An. $\frac{1}{8}$, the verb  is also determined by the same figure, and the operation intended by the word *meni* seems to be either hoeing the ground or perhaps rather chopping wood or stone. — The term *menti* would then mean agriculturists, or handicraftsmen rather than shepherds, and the word is to be compared with Copt. ⲙⲚⲚⲚ *construere, sculpere*, rather than with ⲙⲚⲚ *pastor*. — The tool  was probably called both *mer* and *men*, and these two appellations may have been applied to different varieties of it; the hoe used for tilling the ground (compare the Latin *marra*) and the chisel or hatchet for cutting wood and stone. — A trace of the wavering pronunciation between *men* and *mer* is found in the Coptic ⲙⲉⲛⲣⲉ the same as ⲙⲉⲣⲉ to love, corresponding to the well-known .

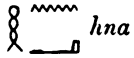

May not the word  or  *meni* or *menfi*, infantry, be connected with Copt. ⲙⲉⲣⲉⲗ , ⲙⲉⲣⲉⲗ a spear or javelin?

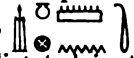
 *serati* the nostrils, is another form of the word  *xenti*, which originally must have had the same signification. The Coptic has ⲙⲁⲛⲧⲉ .








The word  *merhu* has been translated salt, oil &c. It probably had more significations than one, and may have been pronounced with variations of the vowel sounds in different senses. Etymologically it is identical with  *menhu*, of which one signification is beeswax. — From this root a numerous family of words proceeds signifying various kinds of natural products both mineral and vegetable. — Thus we have Copt. ⲙⲱⲗⲉ *sale condire*, ⲙⲱⲗⲉ *salsugo*, Heb. חֶלֶב salt, and חֶלֶב to salt. In Hebrew and Arabic there is also חֶלֶב to rub with oil, and Arab. *marham* ointments. — Again Copt. ⲙⲟⲣⲗⲁⲉ , ⲙⲟⲣⲗⲁⲉ wax, but in Bashmuric, this form also means salt. The root appears again in ⲙⲱⲣⲙⲉ , ⲙⲱⲣⲙⲉ , bitumen, pitch in Hebrew חֶמֶן . The shortened form ⲙⲱⲣⲙⲉ (the ⲙ being dropped) signifies bitumen or fat (adepts). In the word ⲕⲁⲗⲙⲙⲉⲗⲉ , sugar, the component ⲙⲉⲗⲉ seems to mean honey. (See Peyron s. v.) The Hebrew מָנָה manna is evidently connected with  *menhu*, wax, and the Gr. *μελι*, Lat. *mel*, honey — μύρρα , myrrha, myrrh, μύρρα fuller's earth (Copt. ⲙⲣⲟⲗⲧ) appear notwithstanding the differences of the substances to be all essentially the same word.



The word  *karh* occurs in several papyrus (6 An. $\frac{4}{14}$, L. I. 344 $\frac{6}{14}$, L. I. 370, b) from which I cannot determine its sense, but the addition of the arm  shows that originally at least it expressed a limb of the body, and the Coptic furnishes us with the words ⲕⲁⲗⲉ humerus. and ⲕⲁⲗⲉ or ⲕⲁⲗⲉ manus, ulna, brachium, both evidently forms of this word.








The word  *kanhu* to darken, or become dark occurs on a tablet in the Brit. Museum No. 551  'when the earth is darkened thou reposest in thy house'. — This word must be a form of  *karhu* night Copt. ⲕⲁⲣⲉ , *ezopre*.

In late inscriptions the old form of the conjunctive particle  *hna*, and, is constantly replaced by  *har*.

The Coptic name ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ , or ⲉⲣⲙⲉⲛⲧ , in Greek Ἐρμωνδης is derived from the ancient  *An-Ment*, the An of the god Ment, by the same simple change of ⲙ to ⲣ , dictated in this case perhaps by euphony.

The eye  must have had the sound both of *ar* and *an*, as we find it as a complementary phonetic in the groups  and . The verbal prefixes  and  were probably one and the same word originally, though they early came to be used in different ways. — The particles  and  are often used indifferently, and seem to be essentially the same.

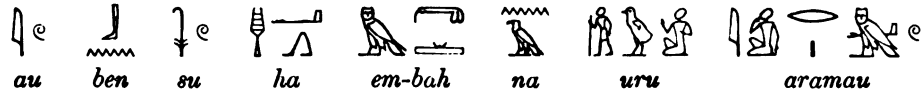
 *nas* the tongue becomes λ&C in Coptic. The word is perhaps the same radically with  *nasr* a flame, that is a tongue of fire. Compare the Hebrew תשׁוֹף the tongue.

In a medical papyrus I have found the words       



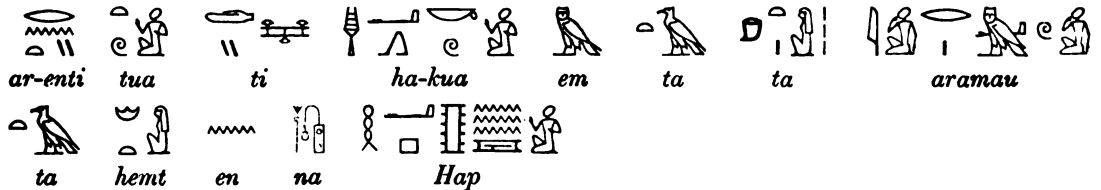
Behold did not people go *with* her?

Anast. 6, pl. 2, l. 8:



He did not stand before the rulers *with* (them), i. e. the slaves whom he had kidnapped.

Anast. 6, pl. 6, l. 13:



I remained standing in the assembly (or hall?) *with* the wife of the scribe Hap.

I have said that is probably only a lengthened form of , which is used in a somewhat different sense, namely near, beside, upon. It may have been written thus in order to distinguish it. In Coptic it reappears in a short form, namely in the word $\pi\epsilon\lambda$, with the *r* having suffered commutation into *n*.

The word *nimau*, who, answering to the Coptic $\pi\iota\iota$, of which I first gave the translation in my Essay 1858 p. 234 in a passage of the D'Orbiney papyrus, seems to be an elongated form of the shorter interrogative *ma*, which is found Todtenb. c. 58, cols 1. 2. — In cap. 122 col. 1 in a duplicate of the passage we have *erma* or *rama* instead of *ma*¹⁾, and I have observed another instance in the Leiden papyrus I, 344, $\frac{3}{13}$:



What treasury was without its excellent manufactures?

The words und are but varieties of the same term. — In texts of the old Empire it is written simply . The Berlin papyri II, III and IV contain several instances.

Shanghai, February 1867.

¹⁾ This was pointed out in my notes upon interrogative particles published by M. Chabas — Mélanges 1^{ère} série p. 82.

Erschienenene Schrift.

R. Lepsius, Grundplan des Grabes König Ram- | (mit 1 Tafel) (aus den Abhandl. der Berlin. Akad. d. ses IV. in einem Turiner Papyrus. Berlin 1867. 4°. | Wiss. 1867).

Zeitschrift

für

Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Straße 18)unter Mitwirkung von **Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen**.**November**

Preis jährlich 5 Thlr.

1867.

Inhalt.

Das ägyptische Troja, von H. Brugsch. — Notes on Egyptian Numerals, by C. W. Goodwin. — Miscellanea III., by P. Le Page Renouf. — Benachrichtigung.

Das ägyptische Troja.

In den Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon (Paris 1864) hat Herr de Rougé, der Verfasser dieser historisch wie philologisch inhaltsreichen Abhandlung, die erste Frucht der letzten französischen Mission nach Aegypten, eine geschichtlich ungemein wichtige Inschrift aus der VI. Dynastie publicirt, welche dem Grabe eines gewissen *Una* (s. S. 117 fl. u. Taf. VII fl.) entnommen ist. Der Verstorbene, ein vornehmer Hofbeamte, erzählt darin in der bekannten alterthümlichen Weise jener Zeit, die wichtigsten Momente seines Lebens, und hebt besonders sein Verhältniss den herrschenden Pharaonen gegenüber hervor, welche ihn für mannichfache Dienstleistungen durch Belohnungen zu ehren nicht unterlassen hatten. Zu seinen Hauptthaten gehört unter anderem (s. de R. S. 119)

<i>an-t</i>	<i>en</i>	<i>an</i>	<i>hat</i>	<i>kers</i>	<i>em</i>	<i>Rufu</i>




das Herbeischaffen von einem Steine weissen Sarg aus Rufu
d. h. „der Transport eines Sargkastens aus Kalkstein vom Lande Rufu her“. Das in Rede stehende Land Rufu (in dem Zeichen liegt eine Verschreibung an Stelle von = *fu* versteckt, wie bereits Herr de Rougé in der Note 3 auf S. 119 richtig bemerkt hat, erscheint zu wiederholten Malen auf einzelnen Denkmälern. Der Verfasser bemerkt darüber: Ce pays de Rufu reste à déterminer: ses carrières sont assez souvent mentionnées. Dasselbe Land findet sich l. l. S. 129 nach einer Inschrift in einem Grabe zu Saqqarah erwähnt. Der ehemalige Inhaber des Grabes, ein gewisser *Rā-meri-anḫ*, führt darin den Titel *mur Rufu* „gouverneur de Rufu“, wie Hr. de Rougé überträgt, in dem er gleichzeitig dazu bemerkt: Cette région est également citée, dans un tombeau de Béni-Hassan, comme une contrée de chasse. Wo lag dies Land? welche Benennung führt es heute? welche Spuren haben sich darin aus den Zeiten des ägyptischen Alterthumes erhalten? Ich hoffe in der folgenden Untersuchung die Antwort auf diese drei Fragen und die Beweise dafür dem Leser zu gewähren.

Als geographische Vorbemerkung will ich erwähnen, dass noch gegenwärtig eine von den Reisenden in Aegypten viel besuchte Oertlichkeit, in dichter Nähe von Kairo, die sogenannten Felsenhöhlen von Tura und Massara sind. Dieselben befinden sich in etwa

einstündiger Entfernung von Kairo südwärts gelegen, in dem Kalksteinhöhenzug, welcher sich parallel dem Ufer des Niles, auf der arabischen Seite Aegyptens von Süden nach Norden hinzieht, in der Nähe von Kairo in einem Winkel nach dem Golf von Suez zu abspringt und von den Bewohnern der Khalifen-Stadt mit dem Namen des Mokattam bezeichnet wird. Die von mir häufig besuchten Höhlen bilden gewaltige Säle nach allen Dimensionen hin, in denen die Spuren uralter Werkthätigkeit allenthalben sichtbar sind. Hier wurden die Kalksteine gebrochen, welche die äussere Bekleidung der Pyramiden, auf dem gegenüberliegenden Ufer des Niles, auf dem Hochplateau der libyschen Wüste, bilden, hier die Steine zu den Tempel- und Gräberbauten, hier endlich Särge und fünere Denkmäler aller Art von den Kalksteinwänden kunstgerecht in würfelförmigen Stücken bereits von den ältesten Bewohnern des Niles losgelöst. Die Werkstücke wurden auf Dämmen von den Oeffnungen der Felsenhöhlen nach dem eine halbe Stunde weitab gelegenen Ufer des Stromes geschafft, um über den Fluss nach Memphis, nach der Nekropolis dieser Stadt, und nach sonstigen in der Nähe gelegenen Oertlichkeiten weiter befördert zu werden.

Die Alten kannten diese Höhlen und Steinbrüche sehr genau. Der gewissenhafte Strabo, im XVII. Buche seiner Geographie, berichtet schon über dieselben, ja er kennt hier einen „troischen Berg“, *Τρωικὸν ὄρος*, — denselben welchen Ptolemäus *Τρωιγοῦ λίθου ὄρος* benennt, — mit einer Höhle, in dessen Nähe beim Flusse ein Dorf Namens Troja, gelegen war, mit dem Zusatze „eine ehemalige Kolonie gefangener Troer, welche dem Menelaus folgten und dort blieben“.

Bereits in meinen geographischen Untersuchungen habe ich an verschiedenen Stellen darauf hingewiesen, dafs dieser Ort Troja, dessen Lage Strabo so unzweifelhaft sicher angiebt, vollständig identisch sei mit dem heutigen Dorfe Tura, am rechten Nilufer, am Fusse der danach benannten gegenwärtig ausgebeuteten Steinbrüche von Tura. Die Identität beider, sowohl was Namensform als Oertlichkeit anbetrifft, ist über jeden Zweifel erhaben.

Dafs wir bei dem strabonischen Troja nicht etwa an eine Ableitung von dem Troja der Ilias zu denken haben, wie Strabo selber zu vermuthen scheint, liegt auf der Hand. Die Alten waren in derartigen Combinationen bei Namensähnlichkeiten äusserst schlagfertig und selbst unsere kritische Zeit ist ja an derartigen Beispielen nicht arm. Dem Troja der Alten lag nämlich eine ähnlich klingende altägyptische Localbezeichnung einer Oertlichkeit bei den Steinbrüchen und für die Steinbrüche selber zu Grunde, — dieselbe, um es von vorn herein zu sagen, welche wir oben in der Form *Rufu* kennen zu lernen Gelegenheit hatten. Das alte Wort ist zusammengesetzt aus  *ru*, *ro*, kopt. **PO**, **ᲠᲟ**, **ᲠᲗ** M., **λᲗ**, **λᲟ** B. *os*, *porta* (masc. generis) und aus  *fu* (s. mein Wörterbuch S. 540 lin. 5 fl.) kopt. **OREI** M. **ORE**, **OREI**, **OTHOY** etc. *longe distare*, *distans*, *remotus*, *longinquus*.  *ro-fu*, **ᲠᲟ-OREI** hatte also die Bedeutung von „weites Thor, weites Felsenthor, weiter Saal“, und dieselbe Zusammensetzung scheint in dem koptischen **ᲠᲗᲐᲐ᲎** *cubiculum*, *cella*, *cubile* enthalten zu sein.

In der That geht das alte Troja aus diesem *Rufu*, **ᲠᲟORE**, durch die bei geographischen Bezeichnungen so häufige Vorsatzsilbe **ᲠᲗ**, alt *ta* (= *ἡ τοῦ*) in der Verbindung *Ta-rufu*, **ᲠᲗ-ᲠᲗᲐᲐ᲎** „die Gegend des breiten Felsenthores“ fast unwillkürlich hervor. Hier die vollen Schlussbeweise für die Identität.

In einigen der erwähnten Felsenhöhlen welche in der Nähe des Dorfes Tura mit ihren weithin sichtbaren gewaltigen Oeffnungen beginnen und sich bis nach Massara, eine gute halbe Stunde südwärts in dem öden Felsenzuge ausdehnen, finden sich sogenannte Felsentafeln aus der vorchristlichen Epoche. Die jüngste derselben, aus der Zeit Königs Nectanebos II (vergl. meine Histoire de l'Égypte p. 286) herrührend, beginnt mit folgenden Worten einen dreizeiligen hieroglyphischen Text:

(L. 1)								
	āb ¹⁾	χa-t ²⁾	ten	nofer-t	em	rufu	er	ār-t
	es ward geöffnet	Steinbruch	dieser	ausgezeichnete	in	Troja	um zu	machen
	kot	em	nuter-(ha-)t	ent	(Tot)	ā ā	āperhu	
	den Bau	am	Tempel	des	Thoth	des großen (u.) großen	des	Doppel-Aperhu
				(L. 2)				
	neb	nuter-χru	sehotp	nuter-u	ā	χont	bāh	
	Herrn	der Göttersprache	welcher vereint	die Götter	der Grose	in	der Stadt Bah	
	henā	nuter-u	(bāh)	men	ūgh	tet		
	samt	den Göttern	von Bah	dauernd sei	(ihr) Bleiben	ewig!		

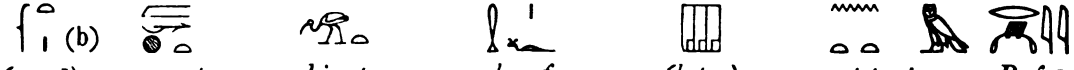
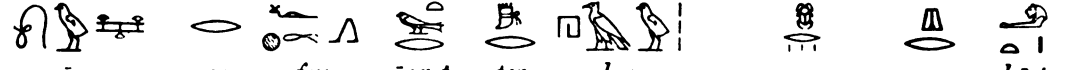

Wir lernen aus dieser Inschrift die oben besprochene Localbezeichnung der Steinbruchgegend in der schlagendsten Weise kennen. Bemerkenswerth ist der Mangel des gewöhnlichen Determinatifzeichens hinter *Rufu*, aus dem einfachen Grunde, weil der Schreiber der Inschrift die Grundbedeutung des Wortes, „weites Thor“, im Sinne hatte, nicht aber den geographischen Eigennamen.


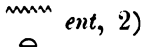
Zwei andere, nicht weniger interessante Texte in den Felsensälen zwischen Tura und Massara versetzen uns in die Zeiten der 18. Dynastie. Man wolle vergleichen ihre Publication in Lepsius' Denkmälern III, 71, a und b. Die erstere ist datirt vom Jahre 1 der Regierung des dritten Amenophis, die andere vom Jahre 2 desselben Königs, also um die Mitte des 16 saec. vor Chr. Geb. nach meinen Ansätzen in der Histoire d'Égypte. Die Texte, welche auf zwei Felsentafeln in den Steinbrüchen von Tura bezügliche Abbildungen begleiten, sind beinahe gleichlautend, und in beiden wird die Gegend der Steinbrüche, ohne Anfügung eines Determinatifs, durch die variirende Schreibung *rufui* ausgedrückt. Ich gebe in Folgendem den Text nach der Inschrift a, unter Beifügung der Varianten in b:

utu	hon-f	un	(het-u)	em	mcut	er	uħa	āner	
es befahl	S. Majestät	zu öffnen	Kammern	in	Neuheit	um	zu brechen	Stein	
ħat	nofer	en	ān	er	(kot)	(het-u)-f	entet	(ħeh)	em
weisen	guten	von	Ān	zum	Bau	seiner Häuser	für	eine Unendlichkeit	an

¹⁾ In Bezug auf die gegebene Bedeutung dieses Wortes „öffnen“, verweise ich auf mein Wörterbuch S. 172 fl. s. voc. āba.

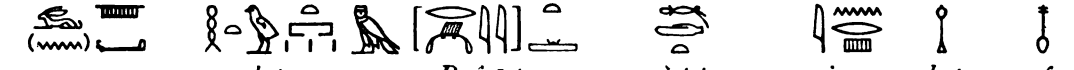
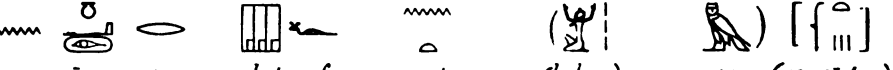
²⁾ Vergl. mein Wörterbuch S. 53 Lin. 14.



 (renpi) em-χ et kim-t hon-f (het-u) entet em Rufui
 Jahr(en) nachdem gefunden hatte S. Majestät die Kammern welche in Rufui

 üqu er feχ ügr-t ter hau χeper-u χer hä-t
 entgegeneilend dem Verfall grofsen seit den Zeiten der Gewesenen am Anfange

 an hon ar em maüt
 durch die Majestät wurden gemacht (sie) in Neuheit.

(Var. b: 1)  ent, 2)  (renpi)-t-u) d. h. „Se. Majestät befahl zu öffnen neue Felsen-
 „kammern, um vortrefflichen Kalkstein von an zu brechen zum Bau seiner lange Jahre
 „dauern sollenden Häuser, nachdem Se. Majestät gefunden hatte, das die Felsenkammern
 „in Troja einem bedeutenden Verfall entgegengeeil waren seit den Zeiten der früheren
 „Geschlechter. So wurden sie durch die Majestät erneut.“

Aus beiden Inschriften erkennen wir somit die sichere Angabe heraus, das Amenophis III gleich im Anfange seiner Regierung neue Steinbrüche öffnen liefs Behufs der Gewinnung eines guten Kalksteines zu Dauerbauten.

Zwei andere Felsentafeln in den Höhlen von Massara, gleichfalls in Lepsius' schönem Denkmälerwerk publicirt (Abth. III, 3, a und b), melden ähnliches aus der Regierungszeit Königs Amosis, des Stammvaters der Dynastie der Thothmosis und Amenophis. Leider sind die eigentlichen Texte, welche vom Jahre 22 der Regierung Königs Amosis datiren, sehr zerstört, doch läfst eine gegenseitige Vergleichung manche sichere Restitution zu, wie ich sie in folgendem mit Zugrundelegung des Textes a für Zeile 2 und 3 durchgeführt habe.¹⁾


 un hetu em Rufui-t set-t aner hat nofer
 geöffnet wurden Kammern in Troja geschnitten wurde Stein weißer guter

 en anu er het-u-f ent (heh-u) em (renpi)-t-u
 von An für seine Häuser von Unendlichkeiten an Jahren.

Aus dem weiteren Verlauf erhellt, das diese Steine zum Bau von Heiligthümern des Ptah von Memphis und des Amon von Theben, so wie für andere Localitäten bestimmt waren, das man Rinder als Zugvieh zum Transport der grofsen auf Schlitten gezogenen Blöcke verwendete so wie schlieslich, das  senxu bei diesen Arbeiten beschäftigt wurden. Mit diesem Namen, wie ich bereits in meiner Geographie III, S. 75 erwähnt habe, bezeichnet man die semitischen an den Grenzen Aegyptens herumziehenden Hirtenvölker und Nomaden, welche in einem ähnlichen Verhältnisse wie die Juden zu den Aegyptern stehend zu denken sind. Die Fenxu („Träger des Hirtenstabes“) waren Frohnarbeiter in vollstem Sinne des Wortes.

Die folgende Inschrift, einem Sarkophage in Bulaq entlehnt, mit welcher ich die Reihe

¹⁾ Die in [] eingeschlossenen Gruppen sind nach Analogien restituirt.

hieroglyphischer Texte beschliesse, gibt uns die endgültigsten Beweise für die oben besprochenen geographischen Gleichstellungen. Ein gewisser Onnophris, sicher nicht älter als die 26. Dynastie, erzählt in einem längeren Texte sein Leben und erwähnt unter anderem:



des Horus in Troja des Anubis des Sep des Ptah in Memphites des Ostens d. h. „des Horus in Troja, der Götter Anubis, Sep und Ptah auf der Ostseite vom Nomos „Memphites“, auf die er im Verlauf des Textes noch einmal zurückkommt. Ein wenig später sagt er: „ich war in An des „östlichen Nomos Memphites, *Rufu* (= Troja) genannt mit seinem Namen“.

Diese kurzen Texte lösen die ganze Frage mit einem Schlage. Sie lehren uns:

1. daß *Rufu* (determinirt durch den Berg !) der besondere Name für die Gegend *an* war,
2. daß dieses *An* auf der östlichen Seite des Nomos Memphites, also wie wir oben bereits im voraus erwähnten, im Angesicht von Memphis und der Pyramiden gelegen war,
3. daß daselbst eine besondere Horus-Form als Localgott verehrt wurde, der sich neben den übrigen erwähnten Göttern bereits auf den älteren Felsentafeln von Tura und Massara erwähnt findet (vergl. die oben citirten Felsentafeln in Lepsius' Denkmälern).

Die Fragen, welche ich vorher in Betreff des Landes *Rufu* (s. S. 89) aufgeworfen habe, erledigen sich also in der vollständigsten Weise.

(Alt. Reich), (XVII—XVIII. Dyn.), (XXX. Dyn.), (Neues Reich) ist die altäg. Bezeichnung des von den Griechen Troja getauften Ortes am Fusse der heutigen Steinbrüche von Tura und Massara, und, wie ich gleich hinzufüge, die Urmutter der koptischen Bezeichnung der modernen Khalifenstadt Kairo!

Die letztere führt nämlich in den koptischen Handschriften den Namen $\lambda\iota\omicron\tau\iota$ (vergl. Champollion, l'Egypte s. l. phar. II, 371). Ich bin der festen Ansicht, daß dies Wort hervorgegangen ist aus jenen älteren Formen *Rufu*, *Rufui* (über den Wechsel zwischen *r* und *l* habe ich kaum nöthig etwas zu bemerken), die zur Bezeichnung der ganzen am Fusse des Mokattam belegenen Landschaft bis in die Nähe von Kairo hin dienten. Da die ältere Bedeutung dieser Oertlichkeit sich in den späteren Zeiten der Geschichte auf Kairo übertrug, so ist es natürlich daß auch der Name eine Wanderung anstellte, die durch zwei eine gute halbe Stunde von einander getrennten geographische Punkte — Tura und Kairo — an ihren äußersten Grenzen bestimmt ist. Es würde den für Aufsätze unserer Zeitschrift bestimmten Raum überschreiten, wollte ich auf die geographisch-historisch, und noch mehr mythologisch wichtigen Folgerungen eingehen, welche sich an die richtige Bestimmung der Landschaft *Rufu* knüpfen. Ich muß dies dem Leser überlassen dem dieser Name *Rufu* oder seine andere Benennung *An* mehrfach in den Inschriften entgegnetreten wird. In der von Hrn. de Rougé l. l. S. 119 citirten Stelle, in welcher die Erklärung jenes Eigennamens dem französischen Akademiker eine Schwierigkeit bereitete, ist somit von „dem Herbeischaffen eines Sarkophages von Kalkstein aus den Steinbrüchen von Troja-Tura“ die Rede, und damit eine ebenso einfache als der Sache angemessene Auflösung des dunklen Sinnes gegeben, welcher sich an das bisher unerklärte Wort *Rufu* knüpfte.¹⁾






H. Brugsch.

¹⁾ Bei dieser Gelegenheit sei mir eine Berichtigung gestattet. In dem oben citirten neusten






Notes on Egyptian Numerals

by C. W. Goodwin.

The January number of the Zeitschrift has just reached me, containing M. Pleyte's observations upon an opinion expressed by myself that the Egyptian tens were plural forms of the corresponding units, as in Hebrew. I fully agree with M. Pleyte, upon the advantage to science to be derived from the free conflict of opinions, and I cordially welcome his criticisms. — If I see reason to differ from him I shall endeavour to reply with candour, leaving others to judge of the value of what may be advanced on both sides.



And first I must disclaim having enounced, or at least intended to enounce, a general rule applicable to all the tens. — My conclusion was based partly upon the Coptic numerals themselves, and it is obvious that no relation of singular and plural exists between ⲘⲚⲁⲦ 2 and ⲠⲱⲦ 20 — between ⲘⲚⲱⲦ 3 and Ⲙⲁⲥ 30, or between ⲘⲦⲚⲚ 4 and ⲘⲚⲉ 40. My remark was meant simply to apply to 50, 60, 70, 80 and 90, which in Coptic certainly stand in close etymological relation with, 5, 6, 7, 8, and 9, and mutilated as some of the forms are, I still think that the relation must originally have been that of plural to singular. — On the other hand I agree with M. Pleyte that the pronunciation of the Coptic numerals represents that of the ancient names, only I think in some cases the Egyptians had more than one name for this same numeral, as  *sesennui* and  *hemem* for 80;  *patu* and  (pron. ) *psit* for 9. —

I had previously contemplated sending some notes upon the numerals to the Zeitschrift, but M. Pleyte having now opened the subject, I will not at present anticipate anything he may have to say but will confine myself in this note to the numerals which he has already discussed, concerning which I have some remarks to make.

1. The occurrence of  for the ordinary numeral 1 is referred to by M. Pleyte. I do not know whether any one has remarked the converse case of the use of 1 for  (with ) as the indefinite article. — The Egyptians said  *ua en mu aa*, 'a great river', and  is used occasionally in the same way. Thus Prisse Pap. VI. 2:

 *aru*  *aa*  *ua*  *en*  *reru*  *ban*  *em*  *χet*  *neb*



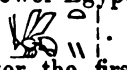

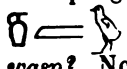


"When a man becomes old he is deteriorated in all things." — Again in a very remarkable passage in the same papyrus pl. XIV. l. 12, 13:





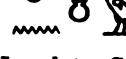
Werke des Herrn de Rougé bemerkt der scharfsinnige Autor, in Bezug auf die Stelle   welche er überträgt: „Sa Majesté m'envoya à Ha-nub pour en rapporter une grande table (d'albâtre) de Ha-nub“, S. 140: „M. Brugsch n'a pas trouvé de renseignements sur la ville nommée Ha-nub, qu'il conjecture avoir été le vrai nom de Canopus. Im Gegentheil habe ich in meiner Geographie Bd. I, S. 225 wörtlich folgendes angeführt: „Damit (mit dem Stadtnamen) ist nicht zu verwechseln die Gruppe Ha-nub-t „Haus der Nub“, womit nichts anderes als im Allgemeinen der Berg, das Gebirge, bezeichnet wird, „dessen Herrin die Göttin Nub war; der Ausdruck wird von dem Berge als solchem, wie von dem Berge als Necropolis gebraucht u. s. w.“, indem ich zugleich mehrere sehr zutreffende Beispiele habe folgen lassen. Diese von mir hier angezogene Stelle ist sicher den Blicken des Hrn. de Rougé entgangen.


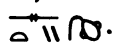

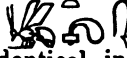



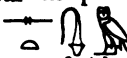

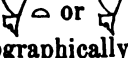
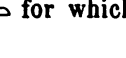

Miscellanea III.

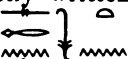
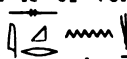
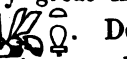
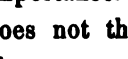





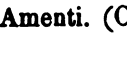

by P. Le Page Renouf.

S. Zeitschr. 1867. p. 66.)

10. I am not going positively to propose a new reading for the *wasp*, , in the royal titles, but merely to call the attention of my learned colleagues to a text which is perhaps worth studying. On a good many monuments we find representations of series of men wearing respectively the crowns peculiar to Upper or to Lower Egypt. Over one series we often find written  and over the other series . Now on the sarcophagus of Seti I (see Sharpe, pl. 10) I find  over the first series but  over the second. Has this last group anything to do with the reading of the *wasp*? No light is thrown upon it by the text which refers to the picture beyond a play on the word . Nor does Coptic here come to our aid, though it helps us to identify other words of the same reading. Of the three letters in , the first corresponds to a Coptic Ϣ , ϣ or Ϥ , the last to an ϥ which may pass into Ϣ and thence into ϣ . And according we find

- 1)  = Chnubis, the god. 4)  = $\text{ϣ}\text{Π}\text{Π}$, $\text{ϣ}\text{Π}\text{Ϣ}$, $\text{ϣ}\text{Π}\text{ϣ}$.
- 2)  = $\text{ϣ}\text{ϣ}\text{Π}\text{Ϣ}$, $\text{ϣ}\text{ϣ}\text{Π}\text{ϣ}$, *conjungere*. 5)  = $\text{ϣ}\text{Ο}\text{Π}\text{Ϣ}\text{Ϥ}$, *fons, scatebra*.
- 3)  = $\text{ϣ}\text{Π}\text{Ο}\text{Τ}\text{ϣ}$, *corbis, canistrum*.

In plate C., col. 4, of M. Dümichen's *Kalenderinschriften*  is found as an equivalent of . The importance of this new value will be seen on a comparison of it with some far more ancient examples. At plate 16 of the *Denkmäler*, Abth. II I find  and . The sign  in the latter example is apparently a play upon the word as identical in pronunciation with , Coptic $\text{ϣ}\text{Ϥ}\text{Ϥ}\text{Ϥ}$ *flamma, ignis*. (Compare  =  , *Denkm. III*, 79.) This value is not easy to reconcile with that of  or  for which I recently gave authorities, unless indeed  be taken here ideographically.

There is an other text which if correctly written is of very great importance. At *Denkm. III*, 9, f. we have the antithesis    . Does not the Q here used as the determinative of the word for *king* prove that that word was sounded like the name of the inferior office ? There may be a mistake here in the text, but if so it is one of a rare kind. I will add but one more observation. The group for king most probably ends with Q and is therefore not *cheb*. In the plural it is  or  where  is to be pronounced *ti* as in so many other words, among other  (*Denkm. II*, 101) *Menti*, the ancient form of Amenti. (Cf.   (*Denkm. II*, 48.)

Zur Benachrichtigung.

Nachdem der Unterzeichnete in Folge Königlicher Berufung seinen Wohnort von Berlin nach Göttingen verlegt hat, ersucht er Briefe, Sendungen u. s. w. an seine Adresse: Göttingen, Untere Masch Str. Nr. 17, gefälligst richten zu wollen.

Dr. H. Brugsch,

K. Professor an der Georg-August-Universität.

Zeitschrift

für

Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von **Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin** (Bendler-Straße 18)




unter Mitwirkung von **Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen**.

December





Preis jährlich 5 Thlr.















1867.








Inhalt.































 oder , von H. Brugsch. — Notes on Egyptian Numerals, by C. W. Goodwin (Continuation). — Ueber , von H. Brugsch. — Les trois fêtes de nouvel an, par A. Romieu. — Hieroglyphisches Glossar für Jahrgang 1867. — Notizen von R. Bergau und G. Ebers. — Erschienene Schriften.

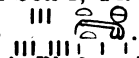

oder .


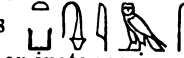

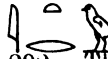
Herr Goodwin hat S. 84 ff. in diesem Jahrgange unserer Zeitschrift die sehr scharfsinnige Vermuthung aufgestellt, dass das Zeichen  oder  nicht, wie man bisher annimmt, die Aussprache $\text{Q} \text{I} \text{ás}$, sondern die von  šeps oder vielmehr  šep habe.




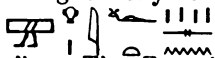




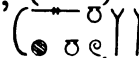




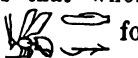

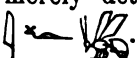





Ich beabsichtige in Folgendem die schlagendsten Beweise für diese Gleichstellung beizubringen. Zunächst muss ich bemerken, dass allenthalben wo in bilinguen Texten ein altes  auftritt, der demotische Uebersetzer das Zeichen durch šepš (auch hierogl. ist die Form  šepš nachweisbar, vergl. unten) oder šeps wiedergibt. In meiner Publication der Rhind-Papyri (vergl. No. 376) habe ich bereits auf die demotischen Transcriptionen šepš und šepšau für  aufmerksam gemacht (man vergl. die Stellen 6, 6 — 8, 9 — 13, 6 — 20, 3 — 32, 3) und bereits auch in meinem hieroglyphisch-demotischen Lexicon darauf hingewiesen (s. Seite 119. l. 13). Dass dieses šeps , šepš nicht etwa eine blosser Uebersetzung des hieroglyphischen Zeichens , sondern eine wirkliche Transcription desselben enthält, geht aus dem Worte tešepš hervor, welches in den Rhindpapyri (s. 6. Lin. 4/5) genau entsprechend im Demotischen durch tešepš umschrieben ist. Hier kann von keiner Uebersetzung die Rede sein, es handelt sich von einer wirklichen Transcription. Eine Bestätigung ferner wird durch die Varianten geliefert. Bereits Herr Goodwin vermuthet (in seinem Artikel S. 85 der Zeitschrift), dass  šep „die Statue“ identisch sei mit  šep . Ich führe als andere Variante dafür  šep an (cf. Dümichen, Tempel-Insch. II, 22/5 — 12/2 — 12/9 etc.). In gleicher Weise sind identisch  (Tempel zu Gurna) und  šep ,  šep (Ptolemäisch, cf. Düm. Tempel-Insch. II, 46/1). Dem demotischen šep (Rosette l. 7), šepau [Roman], was hierogl. ,  sein würde — steht in den heiligen Inschriften ein  šep (cf. Düm. Tempel-Inschr. II, 22/9) gegenüber. In den allitterierenden Texten, deren Vorhandensein neulich Herr Mariette besprochen hat, erscheint unter den mit š anlautenden Wörtern auch unser  šep in mehreren Beispielen aus Dendera.

Aus diesen Bemerkungen geht hervor: 1) dass  die Aussprache von  hat, demotisch  *šep*, und späte Varianten  = *šep*,  = *šep*; 2) dass  *šeps* oder  *šepses* eine besondere Erweiterung dieser Form ist.


Herr Goodwin hat bereits Nutzen von seiner Entdeckung gezogen, indem er die Lesung des Königsnamens            , bisher *Rā-āseskef* gelesen, durch *Seps-kaf-rā* umschreibt und geneigt ist, darin den manethonischen *Sebercheres* wiederzuerkennen. Ich möchte den Namen              *hā-t-šep-tu* der bekannten Königin der 18. Dynastie daran reihen, dessen Elemente mir in dem dunklen Namen *Μισάφρις*, *Μισφρα(γμουθωσις)* der Listen zu stecken scheinen (*šep* = *σαφ*, *σφ*), der mich, bezüglich des     

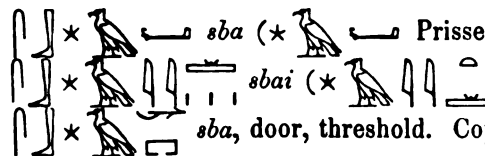




seldom found in its proper meaning of three. M. de Rougé has found one example in a hieroglyphical copy of the poem of Pentaour — see Zeitschrift vol. 2 p. 49. Another occurs on the coffin of Seti I, Pl. 2 col. 6. but slightly obscured by an error of the sculptor. The passage runs thus . What is meant is “the third ennead (of great gods) — and by comparison with Pl. 3, col. 6 where the second ennead is mentioned it is probable that the passage should be .

I have a suspicion that the Egyptian had another special word to express a triad or triplet namely  *teka*, Copt. $\overline{\text{TIK}}$ spark. It recurs Brugsch Recueil I. Pl. XI in an inscription of the old Empire at Lycopolis. The phrase is  and the context clearly favours the meaning “three of them.” Another instance is perhaps Denkm. II, 150a, l. 3 , which my friend M. Chabas has explained ‘feu qui s’écoule à la tête des soldats’ — but which might be translated “three leagues before the soldiery.” — The  *atur* was a measure of distance — see Chabas Voyage d’un Egyptien p. 292. This suggestion requires further confirmation.


4. Besides  and , *aft*, for the number four,  *ftu* also occurs (Lepsius Auswahl XVI. and Sharpe E. I. 1st Serie 73, 8 —) answering exactly to the Coptic $\overline{\text{CTOT}}$. Dümichen Rec. IV. 58, 13, 19 and 59, 18 the phrase  is used for quadrupeds as we say in English “going on all fours.” — The Egyptians called several objects *aft*. E. g. The mysterious figur  on the coffin published by Athanasi; also the temple shaped coffer of sycamore (Recueil IV. 8, col. 44)  is called  *aft* (fem.). The stone box called , (masc.) described Ib. Pl. III. was square in shape, and rested on four pillars or feet (). Notwithstanding M. Dümichen’s arguments, I cannot doubt that  or  is the primary and proper phonetic value of . Mr. Birch first pointed this out in his notice of Two Egyptian Tablets of the Ptolemaic era, p. 31 — where he remarks that when the bee follows , it is merely determinative. — Besides the variant  for  Mr. Birch adduces . — Several instances occur of the interchange of  and , and there is nothing therefore unexampled in  standing for both  and . I cannot agree with M. Pleyte in thinking that *aft*, four, is derived from *aft*, a quadrangular coffer. On the other hand I should think that *four* is the original meaning, whence the word would easily be applied to various objects, quadrangular, or quadripartite in their form — just as we find *quadra*, *quadrant*, *square*, *carrée*, *quarter* &c., from the root *quatuor*.

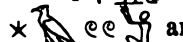

5. The connection between the star \star and the number 5, is, I believe, originally merely one of sound. Both words were pronounced alike, and therefore the one was taken to represent the other. — This is the real principle which runs through the Egyptian system of phonetics, although other analogies real or fanciful may have sometimes determined the use of a particular symbol in preference to another which might have done as well as far as sound was concerned. In later times such analogies were particularly sought after. The name of a star in Egyptian seems to have been either *sua* or *tua*. The letters *s* and *t* are frequently interchanged in Egyptian and Coptic, and the word for star was probably pronounced differently in different parts of Egypt. — In consequence we find two sets of words, in one of which the star stands for *tua* in the other for *sua*. When the sound *sua* is intended, a phonetic *s* is generally added. But there are exceptions to thus. — Thus we have

 \star *sb* (*sua*) star. Copt. $\overline{\text{CLOT}}$.



 sba (* ) Prisse 5, 4) to teach or correct. Copt. $\text{C}\bar{\text{B}}\text{C}$.

 sbai (* ) Prisse 4, 1) wise sayings. Copt. $\text{C}\bar{\text{B}}\text{O}\text{O}\text{R}\bar{\text{E}}$.

 sba, door, threshold. Copt. $\text{C}\bar{\text{B}}\text{E}$ janua, and also $\text{T}\text{O}\text{T}\bar{\text{A}}$, $\text{O}\text{O}\text{T}\bar{\text{A}}$ limen.

On the other hand we have



 tua (tu) Denkm. II. 134. 8, 9 more commonly written.






 and simply , meaning to praise, celebrate. Greek $\delta\mu\epsilon\iota\nu$ (Inscription of Canopus l. 33) and answering to the Coptic $\text{T}\bar{\text{A}}\text{I}\text{O}$ venerate, honor. Sahid. $\text{T}\bar{\text{A}}\bar{\text{A}}\text{R}\bar{\text{E}}$.

In this class may belong




 tua(t) the lower heavens. (See Lauth, Zeitschr. vol. I, p. 55.)

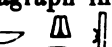
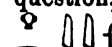
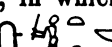
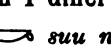



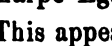

 tuau, the morning, morrow.


 tua (masc.) a star. (Pap. Vassalli in the British Museum.)

But I know of no decisive proof that the initial of these words was exclusively *t* and not *s*, and as to  the morning, that word is actually written  7 Anast. 1, 7. I still think, notwithstanding M. Pleyte's doubts (*Etudes Egyptologiques* Livr. I p. 55) that  *hat-ta*, a word of still more frequent occurrence in the texts than , to express the simple idea 'morning' is the origin of $\text{E}\text{T}\text{O}\text{O}\text{R}\bar{\text{E}}$ morning.

In most of the words above quoted the star is simply a phonetic having nothing whatever to do with the meanings, teach, door, venerate — and similarly: it was used for the number 5, simply because the sound was the same. — It seems probable however that the mode of representing the star — with five rays, took its rise from the identity of the name for star with the word expressing five. Humboldt (*Cosmos* vol. III. p. 173 Otte's translation) remarks that it is extraordinary that the Egyptians should have depicted the star with five rays, that not being the number usually seen by astronomical observers. Humboldt himself saw eight, some of his friends three, some four. The apparently arbitrary choice of five rays may be easily explained by the fact that the star by virtue of its very name already for the Egyptians denoted the number five.

6. That the Egyptians had a word *sas*  for the number six, was, as M. Pleyte observes inferred by Mr. Birch from a picture on the very ancient coffin published by Sig. Athanasi. — In Brugsch *Matériaux* Pl. XIII. 15 a and 18 d,  occurs — probably for the number six. — That in old Egyptian another word for six viz. *suu*, also existed, corresponding to the Coptic, $\text{C}\text{O}\text{O}\text{R}$ may be inferred from the group $\times\text{e}\text{e}\text{I}$ with which the sixth paragraph of the Leiden papyrus I. 360 commences and terminates. A trace of the other word *sas*, is found in $\text{T}\bar{\text{A}}\text{C}\bar{\text{E}}$ "six" in compounds as $\text{W}\bar{\text{Y}}\text{E}-\text{T}\bar{\text{A}}\text{C}\bar{\text{E}}$ 76. The initial *s* has here suffered the change into *t*, of which so many other instances occur.

Here I must take the liberty of correcting M. Pleyte's transcription of the commencement of the paragraph in question, in which I differ from him in nearly every particular. I read $\times\text{e}\text{e}\text{I}$     *suu neb xer heri-tuk* i. e. every district is under thy fear. The value of \times is simply *s* (not *ss* as M. Pleyte maintains). The best proof of this is the word $\times\text{I}$ , which evidently corresponds with the Coptic $\text{C}\bar{\text{A}}\text{T}\bar{\text{E}}$ flame — and is a distinct word from  (as may be seen from a passage *Todtenb.* 149, 54, where the two words are used). In one passage Sharpe *Eg. Insc.* 1st series pl. 34 A, 2. the phonetic  is performed . — This appears conclusion. —

The common verb \times is not identical with $\overline{\times}$. It probably should be read simply *se*, and may be identified with Copt. CE *progređi*, *transire*. The word $\times \Delta \text{Q} \text{Q} \text{Q}$ for which M. Pleyte refers to 1 Sall. 3, l. 1 does not exist there, as I am certain M. Pleyte will see on referring to the place again. The signs \times in that passage are the last part of the word $\text{e} \Delta \times$ *hauti* a leader, a word of very frequent occurrence (see *Dorb. Pap.* 5, 8.) The word $\times \text{Q}$ (Zeitschr. vol. 2 p. 91) looks like a mis-reading for Q . In the passages *Br. Rec.* vol. I. pl. 22, l. 11 and 16. $\times \text{Q}$ and $\times \text{Q}$ then appears to be something peculiar in the shape of the \times . It may be meant for a different symbol \times . In any case nothing can be concluded from it.

It is beyond all question that \times occurs as a substitute for the swallow Q in the syllable $\text{Q} \text{ur}$ and in late texts (as that quoted by M. Pleyte *Düm. Rec.* II. p. 97, l. 8) \times alone stands for the syllable *ur*. — Here is therefore a clear case of a double value for one and the same character, but in all other cases besides those in which \times is followed by Q , or in which it plainly occupies the place of Q as in $\times \text{Q}$ for $\text{Q} \text{Q}$, the probability is in favour of its sound being *s*. The word $\times \text{Q}$ which occurs as an adjective has been translated 'various' by M. Chabas (*Voyage d'un Egyptien* p. 70) — and this applies very well when it used of a plurality of objects. I find it however, applied to a single animal *Sharpe Eg. Insc.* 2nd series 83, 8. If read *sen* it may be compared with Copt. COTIN distinguished, excellent Gr. *ἐπίσημος*, which signification will answer for all passages where it occurs. $\times \text{e} \text{Q} \text{Q} \text{Q}$ *sawi* is a name for some kind of garment, or part of a garment 4 An. 3, 1 and 5 An. 13, 4. Compare Copt. $\text{CQ} \text{Q}$ *ora vestimenti*. *Todtenb.* 163, 18. Mention is made of the messengers or angels who smite, $\text{Q} \times \text{e} \text{Q}$ those who do *suu* in all the earth. The determinative Q after the word $\times \text{e} \text{e}$ *suu* denotes something bad. Perhaps the word is the Copt. $\text{CQ} \text{Q}$, abominatio. In *Pap. Leid.* I. 347 p. 3 ll. 10 and 14 $\times \text{Q}$ *seti* occurs. It may be another way of writing $\text{Q} \text{Q}$ *sti*, Copt. CTOI , CTI odor, and this sense suits the passages. To recapitulate, I differ in my conclusions from M. Pleyte, in giving the simple sound of *s* to the cross \times , instead of *ss* as he proposes. I think the Egyptians had two words *sas* and *suu* for six. The word *sas* continued to be used to late times, and was even retained slightly altered in Coptic, in the form $\text{T} \Delta \text{CE}$. —

The word $\times \text{e} \text{e} \text{Q}$ *suu*, a district or neighbourhood, is of sufficiently common occurrence and the sense is quite plain — but it has left no representative in Coptic.








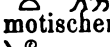

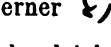
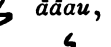







C. W. Goodwin.
















?

Man hat neuerdings wieder die Aussprache des Zeichens ? in der ziemlich häufigen Gruppe ? Q , ? Q aufs Tapet gebracht. Herr Lepage (*Zeitschr.* 1867 S. 65), welcher dieselbe durch *deer wild animals*¹⁾ überträgt, denkt an $\text{Q} \text{Q}$ in Bezug auf die Aussprache derselben.

Ich werde nachzuweisen versuchen, dass weder die Aussprache des Wortes noch die Uebersetzung des Herrn Lepage die richtige ist, der merkwürdiger Weise so nah der richtigen Fährte, die Spur derselben vollständig hat fallen lassen.


¹⁾ Bereits Champollion übersetzt das Wort richtig durch *chèvres*. S. gr. égypt. p. 221 u. 233.

In den Texten der besseren Epochen erscheint das in Rede stehende Scepter nicht in der von Herrn Lepage aufgeführten Gestalt , sondern in folgender . Die Aussprache des letzteren ist uns, sammt seinem sehr deutlichen Bilde, in Lepsius ältesten Texten Taf. 10 und Taf. 37 gegeben. An erster Stelle wird das Scepter genannt  *āut* (die Spur des *o t* nur schwach erkennbar), an letzterer  *āt*. Dass dies auch die Aussprache des Zeichens in der Thiergruppe gewesen ist, geht zur Evidenz aus folgender Inschrift aus dem Grabe des  zu Saqqara hervor. Hierin liest man, als Erklärung über einer bildlichen Darstellung von Viehheerden (Schaafen und Ziegen) folgende Inschrift: Der Name für die Ziege ist darin  *āut*, das Scepter tritt mitten in der phonetischen Umgebung als stummes Silbenzeichen deutlich hervor. Die in dem, im Rec. II, 72 (3 l. 2) von mir publicirten Texte befindliche Schreibung  *āt* desselben Wortes, steht damit im vollsten Einklang, ebenso die demotischen Schreibungen:  *āāā* [Ros. lin. 18 (Uebersetzung des hierogl.  *āui*, für „Thier“, in dem Zusammenhang von „Apis, Mnevis und die anderen heiligen Thiere.“)], ferner  *āāāu*,  *āāī* [Rhind-Pap. No. 34, Uebers. von ], desgleichen  *āāāu* [Par. dem. Todt.] Uebersetzung des hierogl.  in der Stelle des Todtenb. 125, 29. Schliesslich führe ich an das demotische  *āā* in dem demotischen Texte des bilinguen Decretes von Canopus als Uebertragung des hieroglyphischen  (lin. 5 des heiligen Textes). Aus allen diesen Beispielen wird zur Genüge die Aussprache *āāāu*, *āāā*, *āāī* der späteren Zeit für die Gruppe ,  = *āut*, *ātu*. Im Koptischen scheint sich das Wort in *εετ*, (*ⲏⲓ*) *jumenta*, sehr deutlich erhalten zu haben.

Die Aussprache *āu*, *āut*, welche dem Zeichen  und seiner Variante  inhärrt, lässt sich bei einer anderen Gruppe deutlich nachweisen, nämlich in . Diese Gruppe citirt Hr. de Rouge in seinen Recherches sur les monuments des six premières dynasties S. 122 als Name einer Nation, nämlich als variante graphique du mot *Amu*. Ich muss diese Zusammenstellung philologisch bezweifeln, da ich niemals die Thür  mit der Aussprache *am* gefunden habe, auch scheint Hr. de Rougé diese Lesung auf das folgende Zeichen  zu beziehen. Die Thür heisst ägyptisch  (vergl. mein Wörterbuch S. 158) und der Stock ist identisch mit dem Stocke in der Gruppe  =  =  *āut*, *ātu*. Wie sich an Stelle von  die Sinnvariante  = *ām* (s. Wörterbuch S. 187) mit der Bedeutung von „Vieh“ vorfindet, so in gleicher Weise  *ā* an Stelle von  *āmu*, kopt. *ⲁⲙⲉ*, *bubulus* (s. Wörterbuch S. 187). Dieser greifbare Zusammenhang zwischen *ā* „Hirt“ und *ātu* „Vieh“ einerseits mit *āmu* „Hirt“ und *ām* „Vieh“ andererseits beruht auf Ableitungen von zwei Urwurzeln *ā* und *ām*, deren Bedeutung (man vergl. das Deutzeichen des Hirtenstabes , ) wahrscheinlich „das Vieh treiben, leiten“ gewesen ist. Daher die Ableitungen „das getriebene“ d. h. das Vieh und „die Treiber“ d. h. Hirten.

Göttingen, den 3. November 1867.

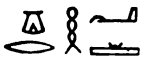
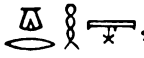
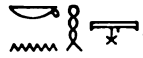

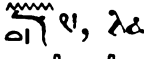

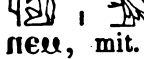



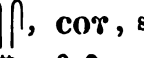
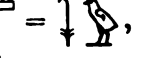


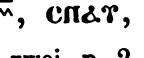
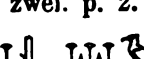
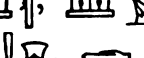
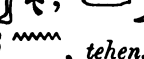
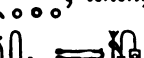
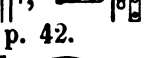
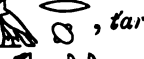
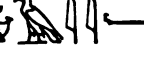
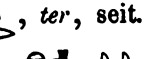


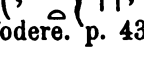
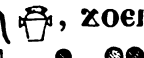
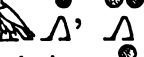
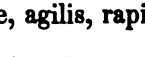
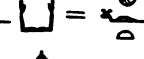
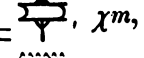
H. Brugsch.

¹⁾ Die Hörner dieser Thiergruppe haben diese Gestalt . Ueber die ganze Uebersetzung dieser höchst merkwürdigen Inschrift behalte ich mir eine spätere ausführliche Betrachtung vor.

point si important ne me paraît nullement démontré par la raison que l'auteur de l'article donne; car l'indication $\text{O} \Rightarrow \left\{ \begin{array}{c} \text{O} \\ \text{O} \end{array} \right.$ „pour obtenir une heureuse année“ peut s'appliquer à toute sorte d'année, fixe ou vague, civile ou religieuse, et le rapprochement que Mr. Lauth établit entre ce passage et celui de Denderah, en admettant que les deux hiéroglyphes $\text{O} \Rightarrow$ et U eussent la même signification, ce qui n'est pas, n'apporterait aucune preuve nouvelle; il tendrait à confirmer au contraire l'hypothèse d'un souhait ou d'une cérémonie semblable au commencement des diverses années en usage, si les Egyptiens en avaient eu plusieurs; car l'indication d'Isis comme „Dame du commencement de l'année“ est parfaitement intelligible pour l'année commençant au lever de Sothis et appelée par cette raison Sothiaque, mais on ne voit pas la liaison qu'elle pourrait avoir avec l'origine de l'année fixée au 29 Août proleptique. Mr. Lauth a évidemment confondu les deux années en concluant: „Dieser Text bezieht sich offenbar auf das Sothisjahr.“ Aucune preuve ne résulte donc du rapprochement, pour reconnaître l'ouverture de l'année alexandrine dans la fête de nouvel an du 1er Thoth.

L'indication $\text{N} \text{N}$ „les ancêtres“ a amené Mr. Lauth à conclure qu'il est question dans la seconde fête d'Esneh du commencement de l'année vague; nous serions ici en présence d'une coïncidence du 1er Thoth vague avec le 9 Thoth alexandrin et par conséquent avec le 6 Septembre julien, coïncidence qui eut lieu dans les temps postérieurs, d'après la table de concordance, pendant la période quadriennale 60—56 avant Jesus-Christ, sous le règne de Ptolemée Nouveau Denis: cette époque serait aussi celle de la construction du monument sur lequel se trouve sculpté le calendrier. Voilà, si j'ai bien compris, la conclusion de mon savant confrère. Je me demande tout d'abord pourquoi, l'an — 60, l'année vague aurait pu être appelée: „Année des ancêtres“, lorsque, d'après Géminus, qui voyageait en Egypte précisément à cette même époque, l'année vague était en usage, et je serais même en droit de dire la seule en usage, car s'il en eût existé une autre, Géminus en aurait certainement fait mention; on peut l'expliquer, je ne l'ignore pas; il suffit d'admettre que les Egyptiens avaient déjà, avant la conquête romaine, une année de 365 j. $\frac{1}{4}$ commençant au 29 Août julien proleptique. Cette opinion, que partage Mr. Lauth, puisqu'elle a servi de base à son calcul, a été émise, il y a quelques années par Mr. Brugsch; j'avoue que, pour ma part, elle ne me paraît nullement démontrée. On comprend l'année fixe Sothiaque dont parle le décret de Canope; mais l'antiquité grecque et l'antiquité romaine restant muettes sur toute autre période de temps, ce ne serait qu'en appuyant sur des preuves monumentales et des constatations philologiques à l'abri de toute critique qu'il serait possible d'en faire admettre une autre.

Passant enfin à la fête du 26 Paoni, mon savant confrère place, d'après le calendrier alexandrin encore, le 26 Paoni en coïncidence avec le 20 Juin proleptique, et conclut que la date égyptienne est celle du commencement de l'année tropique, c'est-à-dire du retour du soleil au point solsticial du Cancer, pour l'époque calculée par lui précédemment. Il y a ici, à mon avis, une double erreur. D'abord à l'époque signalée par Mr. Lauth, le solstice d'été tombait, non au 20 mais bien au 25 Juin proleptique, et l'on ne voit pas alors comment on aurait pu signaler la fête du nouvel an 5 jours auparavant; cela pourrait être, mais le savant bavarois m'accordera, je pense, que le fait serait assez extraordinaire. En second lieu, la circonstance que rapporte Pline, au sujet des crocodiles, ne saurait en aucune façon être placée à cette date annuelle, elle aurait eu lieu, au contraire, un mois plus tard, puisque le commencement de la crûte étant fixé au 20 Juillet

 , *ελε*, *επαε*.
 ,  .
 .
 , *λαε*.
 , *λοππ*, gutta.
 , *πεν*, mit. [So heisst in Kalabscheh
(Talmis) der Gott  , *Merul*,
constant *Μάρδουλις* in den zahlreichen
griechischen Inschriften. L.]
 , *extendere*;  Δ, Länge,
Langsamkeit. p. 42.
 , *cor*, sechs. p. 3. 100.
 =  , *es*. p. 63.
 , *επε*, siebzig. p. 9. 13.
 , *επαε*, zwei. p. 2.
 , zwei. p. 2.
 , *επε*, hundert. p. 14.
 , *teb*, Hippopotamus.
 , *tehen*, Safran. p. 66.
 , *επεεε*, die Hebamme.
p. 42.
 , *tar*, wrap; *εελ*, induere. p. 64.
 , Buchhalter. p. 40.
 , *ter*, seit. p. 50.
 , *terti*,
der Sänger. *επεπε*, singen. p. 51.
 , die Tiefe; *επεπε*,
fodere. p. 43. cf. 58.
 , *εοεε*, oliva. p. 43.
 , *agere*, *agilis*, *rapidus*. p. 43.
 =  , der Feind. p. 32.
 , *χm*, verwundet. p. 15.
 , *εμοε*, *gratia*. p. 98.

 =  , *εεε*. p. 84. 97.
 , *Σεμέμψης*. p. 35. 82.
 , Vierfüssler. p. 63. =  ;
p. 65. =  , *aut*. p. 102.
 =  , *Hur*. p. 53.
 , *auau*, der Hund. p. 61.
 =  , *ap*, öffnen. p. 63.
 , *ausser*. p. 63.
 =  ; *ti*. p. 51. 96.
 =  , p. 33.
 , die Wittwe. p. 63.
 =  . p. 42. cf. p. 60.
 , *ast*, die Arbeit. p. 4. cf. p. 99.
 , *Men-t*, eine Göttin. p. 4.
 , *men-t*, der Sitz, die Bahre. p. 4. 5.
 =  . p. 96.
 =  . p. 96.
 =  . p. 42.
 , *enen-šem*, *en-šem*, eine Opfergabe. p. 43.
 , *Enšem*, *Anšem*, Eileithyia. p. 43. 52.
 =  . p. 41. 60. 61.
 , *πενε*, neun. p. 10.
 =  . p. 41.
 , *phonet. seb*, und *tu*. p. 100.
 , *Paršop*, *Prosopitis*. p. 98.
 , *phonet. ast*, ein Schrein. p. 99.
 , *men*, p. 6.
 , *mut*, sterben. p. 14.
 , *hesbu*, Ertrag.
p. 15.
 , *sexem*. p. 32.

	, <i>senen</i> , das Bild. p. 34.		, ein, mit construiert. p. 94.
	, <i>mer</i> . p. 82.		, zwei. p. 2.
	, <i>temtu</i> . p. 41.		, die Anbeter des Hor, die <i>Néxueg</i> des Manethôs. p. 49. 84.
	, <i>na</i> , p. 61.		, <i>hm</i> , das Ruder. p. 63.
	, <i>kan, mes, mesen</i> . p. 6.		, <i>hm</i> , das Ruder. p. 63.
	, phonet. , <i>aut</i> , , <i>at</i> . p. 101.		, <i>uta tatttu</i> , distribution of sentences. p. 49.
	, <i>amu</i> , <i>am</i> , bubulus. p. 102.		, <i>piti</i> , der Bogen. p. 78.
	in , , ; lautet <i>tehen</i> in . p. 65.		, <i>s</i> und <i>ur</i> . p. 101.
	, <i>gallina, e. Pflanze</i> . p. 63.		, <i>se, ce</i> , <i>progre</i> . p. 101.
	, <i>sehen</i> . p. 63.		, <i>suu</i> , ein Distrikt. p. 101.
	, <i>die Locken</i> . p. 63.		, <i>set</i> , <i>set</i> , die Flamme. p. 100
			, (einund)dreissig. p. 12. 95.

Notizen.

Die Baudenkmale Aegyptens und die Wissenschaft.

An Herrn Professor Dr. R. Lepsius.

Es ist eine auffallende Thatsache, dass während die Erforschung der politischen Geschichte, der Chronologie, der Geographie, der Sprache, Literatur u. s. w. der alten Aegypter jährlich — Dank der unermüdeten Thätigkeit einer Anzahl gelehrter und scharfsinniger Forscher — so bedeutende Fortschritte macht, die wissenschaftliche Erforschung der Baudenkmale nach ihrem Zweck, ihrer Construction, ihrer Geschichte, so sehr zurückbleibt. Und doch sind die Gebäude die bedeutendsten und wichtigsten Denkmale, welche die alten Aegypter hinterlassen haben; sie sind die Träger und Bewahrer der Inschriften, welche der ganzen Aegyptischen Alterthumskunde als Basis dienen. Die Architektur hat, dünkt mich, wenigstens dasselbe Recht auf gründliche Erforschung und Darstellung als die Sprache, die Geographie. Sie würde andererseits auch wieder manches Licht auf andere Verhältnisse werfen.

Sie wissen, verehrter Herr Professor, dass ich, unter Ihrer freundlichen Anleitung, lange Zeit mich vorzugsweise mit der Aegyptischen Architektur beschäftigt habe. An meinen weitem Studien derselben bin ich durch meinen jetzigen Wohnort, woselbst mir alle Hilfsmittel dazu fehlen, leider verhindert. Aber mein Interesse dafür ist deshalb nicht geringer geworden. Ich sah kürzlich sämmtliche fünf Bände Ihrer schönen „Zeitschrift“ durch, hoffte auch für die Kunstgeschichte einige Beiträge zu finden. Aber ich wurde enttäuscht. Meine Ausbeute ist überaus geringe. Die Wissenschaft von der Geschichte der Bau- und Bildkunst bei den alten Aegyptern dürfte heute fast noch auf demselben Standpunkte sich befinden, als vor 10 Jahren, da ich dieselben in Nr. 47 der „Dioskuren“ von 1860 zu bezeichnen versuchte. Damals hatte F. Kugler in der dritten Auflage seiner Kunstgeschichte und in seiner Geschichte der Architektur so eben, auf Ihren Forschungen und Entdeckungen in Aegypten (Briefe aus Aegypten) fußend, zuerst eine Uebersicht des Entwicklungsganges der Aegyptischen Architektur versucht. Aber dieser von Ihnen gezeigte Weg ist meines Wissens seit Kugler nicht weiter verfolgt worden. Ein kleiner Fortschritt dürfte seitdem nur in Rebers „Geschichte der Baukunst im Alterthum“¹⁾ und im ersten Bande (v. C. v. Lützow) der neuen Auflage von Schnaase's Kunstgeschichte zu finden sein.

Und doch sind unterdeß in Aegypten so viele und hochwichtige Entdeckungen gemacht

¹⁾ Vergl. meinen Bericht darüber in Erbkam's „Zeitschrift für Bauwesen“ 1864. Seite 268 ff.

worden. Herr Mariette-Bey hat eine Anzahl Tempel und Gräber ausgegraben, hat zu Bulaq ein sehr bedeutendes Museum gegründet, welches nach Brugsch (Zeitschrift 1865. Seite 17) besonders reich ist, „in artistischer Beziehung“. Die Publication dieser neu aufgefundenen Architekturen und Kunstwerke fehlt meist noch. Fast sämtliche bedeutende Aegyptologen (außer Ihnen und Mariette-Bey die Herren E. de Rougé, Brugsch, Dümichen, Reinisch, Goodwin u. A.) haben in den letzten Jahren Aegypten bereiset, haben eine sehr bedeutende Anzahl Inschriften von den Tempelwänden abgeschrieben und publicirt. Aber auf die Datirung der Tempel hat man im Allgemeinen wohl weniger geachtet, (vergl. Zeitschrift 1864 Seite 77) wenigstens sind die betreffenden Inschriften mit geringen Ausnahmen (J. Dümichen, Bau-Urkunden der Tempel-Anlagen von Dendera) nicht bekannt gemacht worden.

Wollte doch einer der Herren Aegyptologen sich entschließen, nach den Inschriften ein chronologisch geordnetes Verzeichniß der wichtigsten, in Aegypten vorhandenen Baudenkmale uns zu liefern! — Wir Architekten, die wir doch vorzugsweise zur Erklärung der Bauwerke nach ihrer Construction aus dem Bedürfnis und dem verwendeten Material und zur Darstellung der historischen Entwicklung der baulichen Kunstformen berufen sind, können unmöglich auf das so schwierige Lesen der Hieroglyphen uns einlassen. Wir müssen in dieser Beziehung auf die thätige eihülfe der Sprachforscher rechnen.

Auch in Betreff einer Geschichte der bildenden Kunst bei den alten Aegyptern läßt sich, denke ich, mehr feststellen, als bis jetzt festgestellt ist. Auch hier haben Sie, hochverehrter Herr Professor, die Bahn gebrochen, indem Sie nachgewiesen, daß der Canon für die Zeichnung der menschlichen Gestalt im Laufe der Zeit verändert worden ist (in Gerhard's archäologischer Zeitung). Herr E. de Rougé hat dann zuerst in seinem Rapport à Monsieur le directeur général sur l'exploration des collections Egypt. de l'Europe (1851), dann in seiner Notice des monuments Egypt. du Louvre (Paris 1866) durch sorgfältige Beobachtung gewisse bestimmte Stylunterschiede an den Sculpturen im Verlaufe der historischen Entwicklung nachgewiesen. Herr Mariette-Bey ist ihm in seiner Notice¹⁾ des monuments du Musée à Boulaq (Alexandrie 1864), gefolgt, hat manches wichtige Neue gebracht. Vor Allem interessant ist die schöne Statue des Königs Chefren, über welche auch diese Zeitschrift (1864, Seite 58) nähere Auskunft ertheilt. Ein sorgfältiges Studium der in diesen Schriften gegebenen Andeutungen in Gemeinschaft mit einer Untersuchung der in den Museen enthaltenen Denkmale dürfte mit Leichtigkeit ein hinreichendes Material zu einer, im Anschluss an eine „Geschichte der Baukunst bei den alten Aegyptern“ zu bearbeitenden „Geschichte der bildenden Kunst bei denselben“ ergeben.

Danzig, den 12. September 1867.

R. Bergau.

Herr Professor Czermack, Professor der Physiologie in Jena, der bekannte Erfinder des Kehlkopfspiegels, hat vor Jahren in Prag zwei ägyptische Mumien mikroskopisch untersucht und das Resultat seiner Forschungen in einem Aufsätze niedergelegt, der sich in den Sitzungsberichten der Wiener Academie der Wissenschaften (Mathematisch-naturhist. Klasse) 1852. S. 427 fgd. findet. (Bei Salowicz, bibliotheca aegyptiaca, steht fälschlich 1852 statt 1832.) Aus dieser Abhandlung geht nicht nur hervor, dass die mumisirten Körper, selbst in den Geweben, wunderbar erhalten sind, sondern auch, dass man im alten Aegypten an den Leichnamen gewisse Manipulationen übte, welche man bis dahin nicht berücksichtigt hat. Besonders interessant erscheint, dass die Sohlen der einen Mumie abgelöst waren und ihr in den Bauch gelegt worden sind. — Herr Mariette sagte mir zu Paris, etwas Aehnliches sei an einer ihm zugehörigen Mumie bemerkt worden. Ich habe mich bemüht, der hier gegebenen Spur zu folgen und mancherlei Interessantes gefunden. Der Zweck dieser Zeilen ist, meine Herren Fachgenossen auf den Czermack'schen Fund aufmerksam zu machen und Hierhergehöriges entweder der Zeitschrift oder mir selbst mitzuthemen.

Jena den 18. Nov. 1867.

Georg Ebers.

Erschienene Schriften.

W. Brunet de Presle et E. Egger, Les Papyrus grecs du musée de Londres et de la Bibliothèque Impériale, publication préparée par Letronne, exécutée par MM. B. & E. Paris. Impr. Impér. Planches 52. fol. 1865. Texte 506 pp. 4°. 1866. (Extrait du tome XVIII. 11^e Partie des Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibl. Imp. et autr. Bibl., publiés par l'Inst. Impér.)

Paul de Lagarde, Der Pentateuch Koptisch. Leipzig. 1867. 8. B. G. Teubner. 504 pp.

H. Brugsch, Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch. 3—6. Lieferung. (Schluss von Band II.)

W. Pleyte, Etudes Egyptologiques. Livr. 5.

Dr. Oscar Fraas, Aus dem Orient. Geologische Beobachtungen am Nil, auf der Sinai-Halbinsel und in Syrien. 1867. 8. 223 pp. u. 4 Tafeln.

¹⁾ Ueber diesen Catalog, welchen ich leider noch nicht gesehen, vergl. Brugsch in der Zeitschrift 1865. S. 72.